VOLUME XXVIII — WINNIPEG, MAN., MERCREDI 14 AOUT 1940 — NUMERO 15

Adre... ...ondance à
... $2.00
... $2.50
... $3.00

LA LIBERTÉ

Téléphone 21 817
Publiée par
CANADIAN PUBLISHERS, Ltd.
619, avenue McDermot
Winnipeg, Manitoba

Directeur: Donatien Frémont

DIEU ET MON DROIT

Règlements de la Commission du Blé pour la livraison de la récolte de 1940

La Commission du Blé du Canada a fait connaître les règlements concernant la mise en vente de la récolte du grain de l'Ouest pour la saison. Leur but est de "donner à tous les producteurs, autant que possible, leur part équitable de tout l'espace d'emmagasinage disponible".

Les premières quotités de livraison permises par la Commission seront: cinq minots de blé par acre semé, cinq minots d'orge par acre semé et cinq minots d'avoine par acre semé.

"Ces quotités ne sont pas interchangeables, c'est-à-dire que sur chaque ferme on peut livrer cinq minots par acre de blé, cinq d'avoine et cinq d'orge, mais il ne peut y avoir substitution de blé pour avoine ou d'orge pour avoine, etc.

"Ces quotités initiales seront appliquées en général dans les trois provinces, mais des adaptations par districts peuvent être faites de temps en temps par la Commission".

La déclaration dit que la Commission "ne garantit pas qu'il y aura immédiatement de l'espace au pays pour recevoir ces quotités", mais ajoute qu'à mesure qu'il y aura plus d'espace disponible, les quotités seront augmentées".

Permis de ferme

La Commission émettra des permis individuels de ferme par l'intermédiaire des compagnies d'élévateurs et des marchands de grain. Ces permis deviendront valides quand le cultivateur y aura inscrit légalement les limites de sa ferme, déclaré le nombre d'acres semés en blé, avoine et orge, et consenti à se conformer aux règlements imposés par la Commission. Chaque livraison de grain faite par le producteur devra être inscrite dans le carnet du permis.

Il n'y aura pas de restrictions sur la livraison du seigle et de la graine de lin, mais la Commission recommande aux cultivateurs de ne pas livrer plus que leurs quantités habituelles de ces grains.

La Commission, en traitant du problème de l'emmagasinage, dit: "Les difficultés extrêmes de la situation sauteront aux yeux lorsqu'on saura qu'au 31 juillet 1940, le surplus de vieux blé au Canada était d'environ 270,000,000 de minots, avec en plus 20 ou 25 millions de minots de blé canadien aux Etats-Unis. La nouvelle récolte de blé dans l'Ouest est estimée à bien au-dessus de 400 millions de minots et il y aura environ 20 millions de minots de plus dans l'Ontario. La capacité actuelle d'emmagasinage dans nos élévateurs est de 424 millions, mais il faut nécessairement déduire de ce chiffre pour les besoins de la manutention. En tenant compte des élévateurs annexes temporaires et d'un peu d'emmagasinage additionnel aux Etats-Unis, on calcule que l'espace disponible pour la nouvelle récolte pourra recevoir de 130 à 160 millions de minots.

"Les premières quotités sont supposées remplir cet espace et permettre à chaque producteur de livrer dès le début une partie de sa récolte. A mesure que plus d'espace deviendra disponible, grâce aux exportations ou à la consommation, les quotités seront augmentées".

Sanctions

Des sanctions sont prescrites pour les infractions à la loi et aux règlements. La Commision aura ses inspecteurs qui contrôleront le nombre d'acres déclaré et les livraisons.

"Les règlements stipulent qu'il y aura un seul permis pour chaque ferme et que toutes les livraisons devront y être inscrites. Le producteur engagé dans les travaux de la ferme aura le premier droit à la possession du permis; mais la question de la priorité de livraison devra être décidée par les différentes personnes ayant droits aux revenus de la ferme".

Une conférence pour s'occuper des problèmes des fermiers

L'hon. John Bracken, premier ministre du Manitoba a pris l'initiative de convoquer une conférence de représentants des trois gouvernements des prairies et des organisations municipales, agricoles et commerciales de l'Ouest.

Le but de la conférence sera d'étudier la situation au sujet de la récolte actuelle et la position financière des cultivateurs de l'Ouest.

Des invitations ont été adressées aux premiers ministres de l'Alberta et de la Saskatchewan, aux exécutifs centraux des unions municipales, aux organisations agricoles et aux chambres de commerce des trois provinces.

Le télégramme de M. Bracken mentionne que le gouvernement fédéral n'a encore pris aucune décision concernant les avances sur le grain emmagasiné sur les fermes. "Comme celui-ci semble devoir représenter environ les trois quarts ou plus de la récolte totale, dit-il, la restriction du mouvement normal des affaires de l'Ouest deviendra rapidement sérieuse si l'on ne met pas d'autres méthodes en pratique".

Trop de réclamations légales contre le grain à livrer

R. S. Law, président des "United Grain Growers", proteste contre l'excès de réclamations légales inscrites par des créanciers contre le grain de cultivateurs à livrer aux élévateurs de campagne. Sa compagnie a été émue du nombre de ces réclamations reçues depuis le commencement du mois dans chacune des trois provinces des prairies.

Dans l'Alberta, beaucoup de ces réclamations, faites par les autorités municipales et autres, portent sur les taxes, l'assurance contre la grêle et le grain de semence. En Saskatchewan, il y a de l'appréhension au sujet des premières quotités de livraison, à cause des stipulations de la loi de recouvrement des taxes en vigueur dans la province.

Dans toutes les provinces, les réclamations de créanciers privés sont nombreuses. Il est évident que tout argent reçu par les fermiers sur les premières livraisons sera instamment requis pour payer les frais de la moisson et les dépenses courantes; il ne restera rien pour les taxes et autres dettes.

Les méthodes ordinaires de recouvrement des taxes devront être adaptées aux conditions financières résultant de l'imposition d'un système de quotité. Pour éviter des souffrances injustes pendant la saison normale de la livraison du grain, M. Law est d'avis que les corps publics de l'Ouest devraient retirer immédiatement leurs réclamations émises, sans aucun doute, d'après des instructions reçues avant l'adoption du système de quotité, et remettre à plus tard leurs procédures de recouvrement de taxes.

L'ambassadeur Cudahy est rappelé à Washington

WASHINGTON — M. John Cudahy, ambassadeur des Etats-Unis en Belgique, a été réprimandé publiquement par le département d'Etat, pour l'interview donné à Londres sur la situation en Belgique.

M. Cudahy avait déclaré qu'il y aurait famine en Belgique cet automne si les approvisionnements des Etats-Unis n'arrivaient pas à la Belgique à travers le blocus anglais. M. Cudahy avait aussi déclaré que les soldats de l'occupation allemande se conduisaient mieux que les troupes américaines ne se seraient conduites dans les mêmes circonstances.

Sur les instructions du président, l'ambassadeur Cudahy a été prié de revenir aux Etats-Unis immédiatement, pour consultation.

Le "Saint-Malo"

D'un port canadien de l'Est — On annonce dans des milieux autorisés, que le gouvernement a incorporé dans la marine canadienne le vapeur français **Saint-Malo** détenu ici depuis la capitulation de la France. Le navire arborera le drapeau canadien dorénavant.

Le gouvernement belge

VICHY, France — On dément la nouvelle donnée à la radio que le cabinet belge aurait offert sa démission collective au roi Léopold en le priant d'accorder une amnistie au président du conseil, M. Pierlot, et à deux autres ministres, qui passeraient en Espagne.

Le gouvernement belge est à Vichy, sauf deux de ses ministres, le général Denis, ministre de la Défense, qui est à Villeneuve-sur-Lot, avec les soldats belges, et le ministre de l'Intérieur, qui est à Bergerac pour diriger le rapatriement de ses compatriotes réfugiés en France.

L'enseignement français à New-York

NEW-YORK — Le comte de Ferry de Fontnouvelle prend sa retraite comme consul général de France à New-York. Il est atteint par la limite d'âge. Cependant, M. de Fontnouvelle demeurera à New-York, où sa femme et ses enfants viennent de le rejoindre. Il donnera désormais tout son temps à la direction du Lycée français de New-Lork, situé au no 3 est, 95e rue. Ce lycée reçoit environ 150 élèves. M. de Fontnouvelle songe à organiser une école française supérieure pour les élèves de 15 à 21 ans et une école pour filles à Long-Island.

Les pertes de l'aviation française

VICHY — L'aviation militaire française a perdu 29 pour cent de ses effectifs pendant les 46 jours de l'offensive allemande, selon le **Petit Parisien**. Ce journal ajoute que l'aviation allemande était nettement supérieure en qualité et en quantité jusqu'à l'arrivée des avions Curtiss, de fabrication américaine.

Les pilotes français se sont battus contre les aviateurs allemands dans la proportion de 1 contre 10, dit encore le journal.

Les enfants britanniques au Canada

OTTAWA — Selon un rapport déposé à la Chambre des Communes en réponse à une question du député conservateur Jackman, de Toronto, 2,227 enfants britanniques ont été admis au Canada pour la durée de la guerre, depuis que l'Angleterre a commencé à évacuer des enfants il y a deux ou trois mois. Il y a en plus de ce nombre 252 enfants réfugiés au pays. Ils avaient été admis entre le 1er septembre 1939 et le 30 juin dernier.

Moratoire des dettes des cultivateurs au Manitoba

OTTAWA — Le premier ministre du Manitoba a télégraphié aux chefs ministériels et de l'opposition des deux Chambres du parlement, leur disant que son gouvernement se verrait dans l'obligation de déclarer un moratoire général des dettes des cultivateurs, si le parlement ne restaure pas la loi du concordat agricole dans cette province. Les Communes avaient approuvé la restauration de cette loi mais le Sénat y a apporté un amendement qui a été jugé inacceptable par la Chambre basse.

La session a pris fin sans que le projet ait été de nouveau étudié.

A l'Orchestre Symphonique de Winnipeg, ce soir



M. Jean-Marie Beaudet, distingué musicien de Montréal et directeur régional de Radio-Canada, dirigera l'Orchestre Symphonique d'été de Winnipeg ce soir, mercredi 14 août, au théâtre Walker. Une partie du concert sera irradiée par CBC-CKY à 9 h. 15.

Jean-Marie Beaudet à Winnipeg

M. Jean-Marie Beaudet, directeur régional de Radio-Canada, de Montréal, occupera le pupitre de chef d'orchestre au concert de la Symphonie de Winnipeg, ce soir, mercredi, au théâtre Walker. C'est la première fois qu'un artiste du Québec est invité à diriger un orchestre symphonique dans l'Ouest canadien. Le nom de M. Beaudet y est d'ailleurs très avantageusement connu, étant donné qu'il a déjà accompagné quelques grands artistes en tournée dans cette partie du pays, comme, par exemple, Madame Ninon Vallin.

M. Jean-Marie Beaudet est né à Québec. En 1929 il y gagna le prix d'Europe et passa deux ans d'études à Paris sous Marcel Dupré, Louis Aubert et Yves Nat. Il dirige fréquemment les Concerts Symphoniques de Montréal et est un pianiste renommé.

M. Beaudet a inscrit au programme du concert la Symphonie de l'Horloge, de Haydn et la Sérénade pour cordes, de Sir Edward Elgar.

La Symphonie no IV dite de l'Horloge, en Do majeur, est la plus caractéristique des cent quatre oeuvres du genre que composa Haydn.

Sérénade pour Cordes est l'une des oeuvres les plus originales et les plus connues, chez les dilettantes, du célèbre compositeur anglais. Elle figure rarement cependant au programme des concerts symphoniques à la radio. Pour plusieurs, ce sera une nouveauté.

Le Pape déplore les mensonges haineux d'une "certaine presse"

CITE DU VATICAN — Le Saint-Père a recommandé l'abandon des campagnes de propagande propres à semer la haine parmi les nations étrangères. Il a lancé cet appel devant environ 1,000 personnes réunies au palais du Vatican, à l'occasion de l'audience hebdomadaire qu'il accorde.

Le Souverain Pontife n'a pas mentionné de noms, mais ses paroles visaient spécialement les pays en guerre. Il a déploré les mensonges qui se publient quotidiennement dans une "certaine presse" et invité les journalistes, et tous ceux qui écrivent en général, à faire preuve d'un plus grand sens de responsabilité vis-à-vis de leurs lecteurs.

Outre les écrits qui répandent l'impiété et les mauvais principes moraux, dit le Saint-Père, nous ne pouvons omettre de mentionner ceux qui propagent la fausseté et sèment la haine. La fausseté, qui est abominable aux yeux de Dieu et abhorrée de toute personne bien pensante, l'est encore davantage quand elle répand la médisance et la calomnie ou sème la discorde entre des frères.

Maniaques anonymes

Comme ces maniaques anonymes, dit encore le Souverain Pontife, qui trempent leurs plumes dans le venin et font crouler le bonheur familial et la solidarité, de même une certaine presse semble s'être donné la tâche de détruire les relations fraternelles entre les enfants du même Père céleste dans la grande famille des peuples.

Cette besogne de haine s'accomplit parfois à l'aide du livre, mais plus souvent à l'aide des journaux.

Après avoir concédé que les coups portés le sont parfois de bonne foi, le Pape incite les écrivains et journalistes à mettre plus de soin dans leurs écrits, parce qu'il se peut que les enjeux soient tels qu'ils créent de graves répercussions en un temps de tension aiguë. Dieu veuille que l'histoire n'enregistre aucune guerre provoquée par des mensonges habilement répandus ... Une propagande basée sur la fausseté peut devenir aussi mortelle que des chars d'assaut et des avions de bombardement.

En violation de l'armistice conclu avec la France

BERLIN — Des porte-parole du gouvernement ont déclaré que les équipages des navires et des avions français qui servent sous le général Charles de Gaulle ne peuvent s'attendre à être traités comme des prisonniers de guerre s'ils tombent aux mains des Allemands puisqu'ils violent les conditions de l'armistice conclu avec la France et qu'ils agissent en marge du droit international.

Le procès de Riom est une comédie

LONDRES — Le général Charles de Gaulle, chef de "tous les Français demeurés libres", a, au cours d'une émission à la radio, qualifié le procès des "responsables de la guerre" du gouvernement de Vichy, de "pièce de théâtre".

"Les traitres qui ont capitulé, a dit le général de Gaulle, cherchent à détourner l'attention de leurs propres crimes".

Il a ajouté "qu'au moins deux" des chefs du gouvernement de Vichy, sont responsables de la défaite de la France, pour n'avoir pas voulu "mécaniser" son armée.

La Haute Cour qui a commencé à siéger à Riom délibérera dans le secret absolu.

Une tragédie en Australie

Le chef de l'armée australienne, trois ministre du cabinet trouvent accidentellement la mort.

SYDNEY, Australie — Le chef d'état-major de l'armée australienne, le lt-col. C. B. White, ainsi que trois ministres du cabinet, le brigadier A. Street, de la défense nationale, M. J. V. Fairbain, de l'aviation, et Sir Henry Gullet, vice-président du conseil exécutif, ont trouvé accidentellement la mort.

L'avion de transport qui les amenait de Melbourne à Canberra a pris feu. Les autres victimes sont le colonel Thornthwait, aide-de-camp du ministre de la défense, le secrétaire du brigadier Street et les quatre membres de l'équipage. Le lieutenant-colonel C. B. B. White, qui avait fait la campagne des Dardanelles en 1915, était chef d'état-major depuis le 10 mars dernier. M. Fairbain, Sir Henry Gullet, qui étaient bien connus au Canada, avaient pris une part active à l'effort de guerre australien.

Cet accident, qui rappelle celui de M. Norman Rogers, ancien ministre de la défense nationale du Canada, est pour l'Empire, en temps de guerre, une perte déplorable.

Roosevelt demande des prières pour la paix

NEW-YORK — Le président Roosevelt a désigné le dimanche 3 septembre comme jour de prières pour les Américains de toute confession religieuse en faveur d'une paix juste et durable. Pour annoncer la chose, le président a lancé une proclamation.

L'Alsace-Lorraine allemande

BALE, Suisse — Les administrateurs civils et militaires allemands de l'Alsace-Lorraine sont en train de lui refaire une physionomie allemande, apparemment en prévision du traité de paix qui l'incorporerait au Reich. On change les noms français des rues et des places en noms allemands et les journaux allemands de Strasbourg et de Mulhouse discutent déjà l'avenir de l'Alsace dans le cadre de l'Etat allemand.

Par la soif et la chaleur

LE CAIRE, Egypte — La guerre africaine, qui vient d'assumer soudainement une importance considérable dans le grand conflit, pourrait fort bien se décider par l'eau tout autant que par les balles et les bombes.

Les défenses naturelles les plus puissantes de la Grande-Bretagne contre les troupes rassemblées par Mussolini dans le désert de Libye sont la soif de la chaleur.

Il se trouve une étendue de désert brûlant et sans eau de près de 400 milles entre les positions italiennes et la base anglaise de Mersa-Metruh sur la côte de la Méditerranée. La température atteint fréquemment 115 et 120 degrés par jour.

Le maréchal Rodolfo Graziani, le commandant de Mussolini en Libye, aura à transporter toute son eau sur des pistes poussiéreuses où il n'existe presque pas d'accidents de terrain pour se mettre à l'abri des attaques de la Royal Air Force et des unités motorisées anglaises. Les forces anglaises se composent de soldats aguerris appartenant à quelques-uns des régiments les plus fameux de tout l'Empire, qui se sont entraînés pendant des années à la guerre dans le désert.

Les forces anglaises possèdent toute une série d'oasis sur lesquelles elles peuvent se replier.

Le blocus naval de la côte libyenne a déjà empêché les navires apportant des approvisionnements fort nécessaires de venir d'Italie, pendant que la **Royal Air Force** soumettait les bases de Graziani à Tobruk, Bardia et Derna à des bombardements quotidiens.

Les avions de bombardement anglais ont obtenu un succès dès le début de la guerre sur ce front en crevant la "pipeline" qui approvisionnait en eau le fort Capuzzo, un avant-poste italien qui était assiégé. Ce fort de pierre fut pris par les Anglais dès le début de la guerre, mais il fut repris par les Italiens.

Depuis lors, la garnison italienne presque réduite à la famine et privée d'eau a tenu bon en dépit de la chaleur accablante et des attaques des forces mobiles anglaises qui ont réussi à détruire ou à disperser les colonnes d'approvisionnement et de renfort qui ont tenté de se porter au secours du fort.

Rien de changé aux relations entre le Canada et la France

OTTAWA—M. Mackenzie King, premier ministre du Canada, a déclaré en Chambre que le Canada avait permis au ministre de France, M. René Ristelhueber, de rester à son poste à Ottawa et de continuer à y remplir ses fonctions.

M. King a ajouté qu'il croyait cette attitude approuvée par le gouvernement britannique, bien que ce dernier ait, jusqu'à un certain point, rompu ses relations avec la France.

Le premier ministre s'est dit convaincu que le ministre français n'enverrait pas à son gouvernement des renseignements qui seraient nuisibles au Canada s'ils tombaient entre les mains des autorités françaises en France. S'il y avait pareille possibilité, le gouvernement canadien ne le permettrait pas.

"M. Ristelhueber est un homme très honorable et il nous a donné toute raison de croire que son seul désir est semblable au nôtre. Il fait tout ce qu'il peut pour améliorer la situation". La question est survenue pendant la discussion des estimés budgétaires du ministère des Affaires étrangères, et elle a été soulevée par M. King Hazen, député conservateur de Saint-John-Albert, qui a demandé quel est le status du ministre français venu au Canada peu avant la capitulation.

M. King a déclaré: "Dans les relations entre les pays, il se produit des circonstances qui sont difficiles et parfois critiques. La politique du Canada a été d'éviter tout ce qui pourrait ajouter à ces difficultés.

"Il y a eu "certaines ruptures" des relations entre le Royaume-Uni et la France, mais non une rupture complète. Le consulat général français continue à fonctionner normalement et dans l'Empire.

"Notre politique a été de permettre au ministre français de rester au Canada pour l'heure. Il comprend que la situation est délicate et il veut aider et non faire quelque chose qui puisse nous embarrasser. "La situation est bien connue au Royaume-Uni et je crois que nous rencontrons son désir en ne rompant pas les relations avec la France".

M. King dit qu'il y a toujours eu entre la France et le Canada les relations les plus étroites. "Nous espérons que l'heure viendra où les relations seront rétablies comme dans les bons vieux jours. En attendant, nous évitons tout ce qui peut retarder ce jour".

Le Pèlerinage régional annuel à Saint-Joseph d'Otterburne

Sous la présidence de Son Excellence Mgr Béliveau.— Sermon du R. P. Poulin, directeur de la Maison Saint-Joseph. — Discours de M. le magistrat Henri Lacerte.

Le douzième pèlerinage annuel en l'honneur de saint Joseph a eu lieu le dimanche 4 août, à la Maison Saint-Joseph d'Otterburne, sous la présidence de Son Excellence Mgr l'Archevêque de Saint-Boniface.

Dès avant six heures, et jusqu'à l'heure de la grand'messe, des pèlerins se présentèrent à la chapelle de la Maison, pour s'approcher des Sacrements et assister aux messes qui se succédèrent sans interruption jusqu'à dix heures. A 10 h. 15, la grand'messe fut célébrée au bocage, par le R. P. Hector Côté, récemment ordonné par Son Excellence Mgr Yelle à La Broquerie, et le premier prêtre C. S. V. originaire de l'Ouest canadien. Il était assisté, comme diacre et sous-diacre, par deux compagnons d'études, les PP. Wilfrid Sicotte et Thomas Paradis, O.M.I. Les servants eux-mêmes n'étaient autres que les quatre frères du célébrant, dont trois frères enseignants C. S. V., les FF. Paul, Armand et Marcel Côté. La foule remplissait le bocage. Son Excellence Mgr Béliveau assistait au trône, accompagné par M. l'abbé Gérard Yelle, P.S.S., et le R. P. Louis Lauzon, C.S.V., curé de Saint-Viateur d'Otterburne.

Le sermon

Le R. P. J.-Adolivas Poulin, le nouveau directeur de la Maison Saint-Joseph, de retour au Manitoba depuis une semaine à peine, donna le sermon de circonstance. Ecrire l'histoire de saint Joseph, dit le Rév. Père, c'est constater que rien ne s'est fait de grand dans notre pays sans le concours de saint Joseph. Aujourd'hui encore, il demeure le sujet de notre espérance. Qui veut voir resplendir la foi de saint Joseph n'a qu'à considérer l'épreuve à laquelle elle a été soumise dans le mystère de la maternité divine de Marie, et de l'humilité du Fils de Dieu fait homme. Saint Joseph est un parfait modèle de foi pour le peuple canadien-français. Ce n'est pas la prospérité matérielle qui donnera sa valeur à notre peuple, mais la vivacité de sa foi. Là réside la force qui le fera triompher des puissances du mal qui le travaillent. Et pour que le peuple canadien-français ait la foi, il est nécessaire que chacun des individus qui le composent travaille à se fortifier dans la foi, à l'exemple et sous le regard de saint Joseph.

A midi, Son Excellence Mgr l'Archevêque, MM. les membres du clergé, ainsi que quelques laïques, prirent le diner à la table des religieux.

Cours de perfectionnement agricole

A 2 h. 30, après la visite des divers départements de la ferme, se déroula la partie plutôt profane du programme. M. le magistrat Lacerte était le conférencier. M. Edmond Préfontaine, député de Carillon à la Législature manitobaine, chargé de présenter le conférencier, débuta par un mot de gratitude à l'égard du R. P. Directeur, en qui il retrouve, avec les anciens acéjistes de Saint-Pierre, un ami d'il y a dix ans. M. Préfontaine s'acquitta ensuite d'un message important auprès de la population franco-manitobaine: il annonça l'ouverture, dès l'hiver prochain, à la Maison St-Joseph, des Cours de Perfectionnement agricole pour les jeunes agriculteurs de langue française. Enfin, M. le député présenta M. le conférencier, en rappelant son rôle à l'Association d'Education, dont il avait été dès les premiers temps.

Trois faits pédagogiques

M. le magistrat Lacerte avait intitulé sa causerie: Pour l'Après-Guerre. Il s'agit, puisque le sujet est toujours d'actualité, d'éducation, et d'éducation française au Manitoba. M. le conférencier se défend de nous apporter une doctrine toute faite. Et en vérité, il a fait beaucoup mieux. Il a mis sous les yeux de ses auditeurs des faits que les Canadiens français en général, et ceux du Manitoba en particulier, ont tout intérêt à connaître, bien qu'ils les ignorent pour la plupart. Il s'agit de trois faits desquels se dégage naturellement un principe qui doit être à la base d'une saine doctrine en matière d'éducation en pays bilingue: l'enseignement de la langue seconde suppose la connaissance de la langue maternelle, et se fait par la langue maternelle. Et voici les trois faits:

1. Le cas de l'Afrique du Sud, où règne véritablement, en matière d'éducation, un véritable esprit démocratique. Car là, ce sont les parents, et non des officiers de l'Etat plus ou moins qualifiés, qui choisissent pour leurs enfants la langue qui doit être véhicule de l'enseignement.

2. Affirmations des pédagogues de l'Empire britannique réunis en congrès à Londres, en 1923; lesquelles affirmations constituent le fond de la doctrine britannique en matière d'éducation bilingue. Ces pédagogues, venus de tous les pays de l'Empire, s'accordaient à reconnaître qu'il fallait que l'enfant fût instruit pendant quatre ans dans sa langue maternelle, avant de pouvoir aborder avec profit l'étude d'une langue seconde. Car la langue maternelle est le moyen naturel de développement pour les facultés de l'enfant, et le moyen le plus apte à l'étude de la langue seconde. D'où la nécessité d'avoir un programme tracé d'après le génie propre et les exigences de la langue maternelle de l'enfant.

3. Depuis l'an dernier, au Nouveau-Brunswick, on a introduit dans les écoles fréquentées par les petits Acadiens de cette province, un système qui s'inspire des principes de ces pédagogues. C'est la reconnaissance des droits de nos frères Acadiens en matière scolaire.

(Suite à la page 6)

LA GUERRE AU JOUR LE JOUR

Mercredi 7 août

Le communiqué britannique annonce que les Italiens ont lancé, le 4 août, une offensive contre la Somalie anglaise. Ils opèrent en trois colonnes. Les troupes anglaises sont organisées pour résister à ces avances, en dépit de l'effondrement de la Somalie française au nord-ouest.

On croit aussi que les Italiens sont prêts à lancer une offensive de grande envergure contre l'Egypte, afin de tenter de réaliser l'une de leurs ambitions les plus chères: la maîtrise du canal de Suez.

Jeudi 8 août

Les Allemands ont perdu au moins 60 avions au cours de leurs attaques massives d'aujourd'hui contre les navires anglais et les côtes anglaises. On estime que quelque 400 appareils allemands ont participé aux attaques, les plus violentes qui aient encore été lancées contre la Grande-Bretagne. Les Anglais admettent la perte de 16 appareils.

Un convoi, qui comptait de 20 à 25 navires, a été soumis pendant 14 heures à un bombardement aérien. Sept navires ont été endommagés, mais ils ont tous pu atteindre des ports. Les Allemands n'ont coulé que 5,039 tonnes.

Les autorités militaires anglaises prédisent que Berbera, capitale et port principal de la Somalie anglaise, sera vigoureusement défendue par les troupes qui occupent les collines au sud de la ville contre les colonnes italiennes qui ont pénétré profondément dans cette colonie anglaise.

Vendredi 9 août

Les attaques aériennes allemandes se poursuivent encore aujourd'hui. Deux avions de bombardement allemands ont été descendus, l'un par les canons anti-avions après avoir bombardé une ville de la côte, l'autre par trois avions de chasse anglais.

Le War Office a annoncé qu'il retire les troupes anglaises stationnées à Changhaï et dans la Chine du Nord pour les faire servir ailleurs. On croit qu'elles seront envoyées à Hong-Kong ou à Singapour.

Samedi 10 août

Les avions allemands reprennent leurs raids contre le sud-est de l'Angleterre. De 15 à 20 maisons sont endommagées. Un seul avion bombarde et mitraille une ville, laissant plusieurs morts et blessés.

Sur la côte nord-est, des bombes sifflantes tuent quatre personnes et en blessent deux.

Les Italiens bombardent le port et l'aérodrome de Berbera, capitale de la Somalie anglaise.

La R.A.F. a incendié des bateaux à Tobruk, base italienne sur la côte de Libye.

L'armée égyptienne est prête à se joindre aux Anglais dès que le pays sera attaqué par les Italiens.

Dimanche 11 août

La bataille aérienne a encore été rude. Les Allemands ont perdu 60 avions de combat et bombardiers. On estime que 400 appareils ont pris part à l'assaut. La R.A.F. a perdu 26 aéroplanes.

Le gouvernement britannique promet la délivrance aux Polonais.

Lundi 12 août

Les Allemands continuent leurs attaques massives contre la côte sud-est. Cent avions au moins ont participé à la première bataille.

Une information de source fasciste autorisée annonce que la décapitation d'un obscur chef de la minorité albanaise sur la frontière de Grèce va amener de graves conséquences internationales.

Le ministère de l'air annonce que 39 avions ennemis ont été détruits dans la journée, ce qui porte le total à 99 en deux jours.

La radio allemande dit que Portland et Portsmouth ont été bombardés.

Mardi 13 août

La presse britannique dit que la "blitzkrieg" dont on menaçait le pays depuis si longtemps est maintenant lancée et que la bataille d'Angleterre est commencée. Elle avertit le public que ces attaques aériennes concentrées pourraient être suivies prochainement d'une tentative d'invasion réelle.

Deux cents avions ont été lancés aujourd'hui sur une distance de plus de 100 milles le long de la Manche. Ils attaquent par vagues de 50 à 100.

On croit que des canons à longue portée postés sur la côte française bombardent Douvres à travers la Manche. Douvres n'est qu'à 20 milles de Calais.

Laval va-t-il sauter?

D'après une dépêche de Suisse, Pierre Laval, considéré comme l'homme fort du gouvernement Pétain et désigné par celui-ci comme son successeur, serait mis de côté dans un remaniement du cabinet. On le critique fortement dans beaucoup de milieux et il serait aussi mal vu des Allemands. Parmi ceux mentionnés comme le successeur probable de Laval, il y a Jean Ybarnegaray, ministre de la jeunesse et de la famille, l'ex-communiste Jacques Doriot et l'indépendant Gaston Bergery.

Tous les trésors de la terre ne valent pas le bonheur d'être aimé.

CALDERON.

Les conditions de service des Français en Angleterre

LONDRES— Le premier ministre Churchill a assuré le général Charles de Gaulle, chef des Français libres, que le gouvernement de Grande-Bretagne est déterminé à faire en sorte que l'indépendance et la grandeur de la France soient restaurées, à la suite de la victoire des forces alliées.

Cette assurance a été donnée au cours d'un échange de lettres qui ont révélé que le général Charles de Gaulle a approuvé un mémorandum concernant "l'organisation, l'embauchage et les conditions du service" de ses forces.

Le mémorandum, apparemment l'oeuvre du gouvernement anglais, souligne que les forces françaises, serviront contre "les ennemis communs" et qu'elles ne seront jamais obligées de prendre les armes contre la France. En autant que faire se peut, les forces du général de Gaulle conserveront leur caractère français quant à leur personnel, à leur discipline, à leur langue et à leurs promotions et fonctions.

En outre, les forces françaises pourront utiliser tout le matériel de guerre transporté de France en Grande-Bretagne. Puis, aussitôt que possible, le gouvernement anglais équipera les forces françaises privées de matériel.

Le mémorandum ajoute que le général de Gaulle commandera autant de navires qu'il aura d'hommes pour en manoeuvrer. Les navires, dont les forces navales françaises du général de Gaulle ne pourront se servir, seront sous la tutelle de l'Amirauté anglaise.

Le mémorandum précise que le général Charles de Gaulle se soumet à la direction du haut commandement anglais. Si nécessité il y a, le général de Gaulle en viendra même à une entente avec le haut commandement anglais pour qu'un ou des officiers anglais commande de façon directe n'importe lesquelles des forces françaises.

Les Français de tout coeur avec leurs anciens alliés

OTTAWA— La France est hors de la guerre, mais les coeurs des Français, qui continuent la lutte, sont avec leurs anciens alliés de l'Empire britannique, selon le chef d'escadrille Adélard Raymond, de Montréal, récemment revenu de la Martinique, après un aventureux voyage en Atlantique, sur le porte-avions français "Béarn".

Raymond et le détachement d'aviateurs de l'Aviation canadienne sous ses ordres ont vécu et travaillé avec les marins et les aviateurs français, durant des semaines, pendant que les nouvelles désespérantes de la défection française parvenaient au "Béarn", par sans-fil.

Pendant la bataille des Flandres, le "Béarn" chargea des avions américains, dans un port de l'Est du Canada. Le chef d'escadrille Raymond commandait plus d'une centaine d'aviateurs canadiens, qui aidèrent à charger ces avions, et, avec un détachement moins nombreux, il s'embarqua sur le porte-avions, pour a France, pour continuer son travail et donner des instructions aux aviateurs français.

La chute de la France laissa le "Béarn" errant sur l'Atlantique, et le chef d'escadrille dut alors remplir la délicate et responsable mission d'officier de liaison entre les autorités navales françaises et britanniques, dans les Indes occidentales.

Le détachement d'aviateurs canadiens fut recueilli à la Martinique par un destroyer anglais et ramené à Ottawa, après un certain nombre d'arrêts à diverses îles, pour changer de navires.

Comme le "Béarn" approchait de Brest, avec une cargaison d'avions prêts à entrer en action, on reçut l'affreuse nouvelle de la déroute. On se remit en chemin pour Bordeaux, et, quand Bordeaux succomba, le vaisseau prit la direction de Casablanca, Maroc français.

"A ce moment, dit Raymond, les officiers et les marins du "Béarn" étaient encore pleins d'espoir. Ils croyaient que la lutte se continuerait sur le sol français en Afrique et s'excitaient à la pensée de se battre. La nouvelle de l'armistice fut un choc terrible pour eux".

Le "Béarn" reçut alors l'ordre de gagner la Martinique et passa seize jours en mer. Durant tout le voyage, et à la Martinique, les Canadiens furent traités comme des camarades d'armes et les Français leur témoignèrent, sans cesse, la plus aimable courtoisie.

Démobilisation de l'armée française

VICHY — La démobilisation de l'armée française sera terminée aujourd'hui. Sur les cinq millions de soldats de la France, deux millions ont été faits prisonniers.



Un demi-million de légionnaires italiens sont en marche en Afrique. Un grand nombre sont concentrés le long de la frontière de la Libye et de l'Egypte, avec l'intention d'envahir ce dernier pays. D'autres troupes fascistes partent de l'Ethiopie pour attaquer la Somalie britannique adjacente; d'autres enfin s'apprêtent à frapper au coeur du Soudan.

La tâche des dragueurs de mines

La tâche de guerre la plus monotone dans la marine canadienne est celle de draguer les mines au large des ports.

A toutes les heures du jour, été comme hiver, les petits vaisseaux affectés à ce travail de protection balayent la mer avec leurs appareils. Les équipages savent qu'il y a actuellement peu de chances pour eux de trouver des mines allemandes sur le littoral, mais ils n'ignorent pas ce que signifierait en pertes de vie et en dégâts la présence de ces engins de mort sur les routes maritimes. L'ennemi n'avertira pas de l'heure où il en sèmera sur le chemin d'un convoi.

La journée à bord de nos dragueurs de mines commence au lever du soleil. Même en été, le temps est frais à cette heure-là dans l'Atlantique-Nord. Le capitaine du bord est déjà à l'étude des cartes du secteur marin qu'il doit sillonner, souvent trois ou quatre bateaux voguent ensemble afin de ne rien laisser échapper.

Les dispositifs de la drague sont ainsi faits que les mines à l'ancre sont immédiatement détachées et ramenées en surface, ce qui permet aux marins de les faire exploser à coup de carabine. Chaque dragueur porte à la proue un canon de bon calibre, au cas où une situation d'urgence lui commanderait de s'en servir, et à la poupe, des grenades sous-marines. De sorte que s'il rencontre un sous-marin en surface ou en plongée, il est prêt à le combattre.

Ces petits navires solides prennent le large par tous les temps, sauf dans le brouillard ou dans la nuit. La lumière leur est essentielle, car il ne faut pas que les mines qu'ils détachent de leur ancrage partent en dérive.

Une décision juste et opportune

Editorial paru le 24 juillet 1940 dans Der Nordwestern, publication allemande de Winnipeg, Man.

L'enregistrement de tous les citoyens du Canada est une décision juste et opportune du gouvernement de l'Etat. Sous la direction dynamique du nouveau ministre de guerre, l'hon. James G. Gardiner, ce travail sera vraisemblablement exécuté avec célérité et efficacité. Bien que cette initiative gouvernementale n'ait pas pour but primordial de mener à la mobilisation, elle indiquera avec exactitude le nombre de ceux qui sont aptes au service militaire et celui des personnes qui ne le sont pas; et cette initiative permettra aussi au gouvernement d'évaluer la contribution que chaque individu pourra apporter à la lutte que le Canada et les autres pays du Commonwealth britannique livrent actuellement à la puissance tyrannique d'Hitler et Mussolini, qui cherche à détruire les moindres vestiges de liberté dans les états démocratiques. L'Enregistrement national est obligatoire et ceux qui tenteront de s'y soustraire risqueront des sanctions sévères. Même dans son caractère obligatoire, l'enregistrement national serait assurément bien accueilli par tous les Canadiens et nul ne songerait à l'éviter. Il ne faudrait pas croire, cependant, que les responsabilités individuelles du Canadien prendront fin avec cet enregistrement; au contraire, nous sommes d'avis qu'elles ne feront que commencer.

L'opinion exprimée de semaine en semaine par "Der Nordwesten" n'exagère en rien la gravité de la situation que nous envisageons actuellement. Nous croyons que nos lecteurs le comprennent, du reste, car notre attitude a été fréquemment louée.

Naturellement, il nous plairait énormément de pouvoir dire que, de ce côté-ci de l'Atlantique, nous sommes à l'abri de la terreur qui menace, jour et nuit, les Iles britanniques. Mais nous ne le sommes pas — et en admettant pour un moment que nous ne sommes pas immédiatement exposés au danger physique d'une invasion, il faut nous rendre à l'évidence que le risque existe véritablement d'être économiquement et moralement jugulés.

Nous saisissons l'exacte portée des difficultés pesant sur les Canadiens allemands par suite de la tragédie européenne. Nombre d'entre nous avons encore des liens étroits de parenté avec la mère-patrie, et les sentiments qui en découlent ne peuvent pas être facilement étouffés; ils le seraient difficilement dans des circonstances encore moins graves. Néanmoins, nous en sommes à une époque de réalisme. Tous ceux qui aiment le Canada doivent servir d'abord le Canada, et ils doivent travailler avec toute leur énergie à sa protection, en se rappelant que la guerre n'est pas une création canadienne, ni britannique, mais qu'elle a été complotée dans les chancelleries d'Allemagne et d'Italie, avec la détermination de broyer toutes les nations qui refuseraient d'embrasser la doctrine des dictateurs en matière de civilisation. Tel est le défi de l'Angleterre et ses dominions (avec leur pouvoir absolu de gouvernements autonomes) ont relevé. C'est la guerre que le Canada doit gagner, avec sa réserve de main-d'oeuvre, de ressources naturelles, et de courage indomptable; c'est la guerre qu'il nous faudra gagner si nous ne voulons pas perdre tout ce que nous avons de plus cher dans notre patrie d'adoption.

Comme notre journal s'est attaché depuis plus d'un demi-siècle à servir les intérêts de la nationalité allemande au Canada, nous nous croyons autorisés à demander à nos compatriotes qu'ils ne laissent planer aucun malentendu parmi eux. S'il existe au pays d'autres publications en langue allemande qui ne présentent pas les réalités de la guerre sous leur aspect véritable et sans équivoque, elles rendent un bien mauvais service non seulement au Canada, mais à la grande majorité des allemands dont la loyauté envers le Canada et ses institutions n'est pas et jamais n'a été mise en doute.

Pensions militaires

OTTAWA — Le gouvernement fédéral prépare une nouvelle législation sur les pensions pour le versement d'indemnités aux blessés, aux invalides et aux infirmes de l'armée canadienne dans la présente guerre européenne. M. Ian Mackenzie a annoncé que l'on présenterait cette mesure au parlement à la prochaine session.

Un exemple à suivre

Déjà plus de 9,000 sociétés commerciales ou industrielles ont organisé pour leurs employés un plan de retenues volontaires sur leurs salaires, qui leur facilite l'achat de certificats d'épargne de guerre au moyen de versements modiques et réguliers. Un plan similaire fonctionne dans certaines sections du Service Civil et pour les pensionnés de l'Etat.

Plus de 1,250,000 employés ont à leur disposition ce plan d'épargne, et une grande partie l'ont accepté et se sont engagés à acheter des certificats de cette façon. Les montants retenus chaque jour de paye sont souvent modestes, peut-être cinquante sous ou un dollar, mais dans leur ensemble ils représentent chaque mois un total imposant.

Nous voyons là un bel exemple de patriotisme mis en pratique et toutes les personnes qui ont un compte de banque peuvent s'en inspirer. Toutes les banques à charte ont maintenant une "formule d'engagement" spécialement préparée pour les déposants qui désirent donner à la banque l'ordre d'acheter pour eux des certificats d'épargne de guerre le 15 de chaque mois en débitant automatiquement leur compte.

L'épargnant n'a qu'à remplir cette formule d'engagement, ainsi qu'une formule ordinaire de demande de certificats et à les remettre à sa banque. Sans avoir besoin d'autres instructions, la banque achètera alors chaque mois un ou plusieurs certificats, comme il aura été indiqué dans la demande, pour le compte de son client.

Ces certificats seront envoyés par la poste directement au déposant à son adresse chez lui, ou à toute autre adresse qu'il aura indiquée.

Cette méthode se recommande à tous ceux qui désirent rendre leurs économies plus systématiques. C'est une admirable façon de se constituer petit à petit un fonds de réserve en des titres qui sont les plus sûrs que le Canada puisse nous offrir.

Tout le monde peut se donner le bénéfice de cette épargne systématique volontaire, car elle s'adapte sans difficulté aux moyens de chacun. En remettant à notre banque une "formule d'engagement", nous ne ferons qu'imiter le bon exemple de plus d'un million d'employés qui ont souscrit aux plans d'épargnes régulières.

MacManus arrêté à Gentilly

TROIS-RIVIERES— T. G. MacManus, président du parti communiste de la Saskatchewan, a été arrêté chez son beau-père, M. Narcisse Beauchesne, à Gentilly, comté de Nicolet. Il sera interné.

MacManus, un ancien échevin de Régina, capitale de la Saskatchewan, était recherché depuis plusieurs semaines à travers le pays par nos gendarmes fédéraux.

VOLUME XXVIII — WINNIPEG, MAN., MERCREDI 14 AOUT 1940 — NUMERO 15

Préparez le renouveau de l'après-guerre; assurez-vous d'une réserve en achetant des Certificats d'épargne de guerre.

LA LIBERTÉ

Vos fonds sont en sûreté dans les mains de l'Etat. Placez vos économies dans les Certificats d'épargne de guerre.

Notes de la Semaine

L'Inscription nationale

C'est donc lundi prochain que commencera l'inscription de tous les citoyens du Canada, hommes et femmes, âgés de seize ans et plus. Il se continuera pendant les deux jours suivants.

Au cours des dernières semaines, nous avons déjà dit tout ce qui concerne cette importante mesure, destinée à établir le bilan de nos ressources professionnelles nous avons même publié le questionnaire auquel chacun aura à répondre. On a sagement conseillé de préparer ses réponses à tête reposée, chez soi, pour éviter les erreurs et accélérer le travail qui sera forcément long.

Il est inutile d'insister sur l'esprit de coopération qui doit nous guider dans la circonstance. Les nôtres comprennent parfaitement la situation et se sont toujours montrés empressés à faire leur part. Ils auront là une occasion nouvelle de montrer leur patriotisme et leur bonne volonté.

Les bureaux d'inscription sont répartis selon les districts électoraux. Il suffit donc de se présenter au bureau de son quartier, comme s'il s'agissait d'une élection fédérale. On devra y aller le plus tôt possible, de façon à éviter l'encombrement du dernier jour et des dernières heures. Toute personne qui ne se sera pas conformée à la loi sera passible d'amende ou d'emprisonnement, et même des deux, selon les cas. Le certificat d'inscription, que l'on devra porter sur soi et présenter sur requête, servira à repérer les délinquants, s'il y en a.

Mais tous les citoyens du Canada se feront un devoir de répondre à l'appel des autorités et d'accomplir joyeusement ce geste national qui marquera une étape vers la victoire.

Excès journalistiques

Depuis que la France a été réduite à la capitulation, la presse de langue anglaise du Canada et celle des Etats-Unis ne ménagents guère leurs critiques et leurs sarcasmes au régime Pétain, qui a assumé le lourd fardeau [illegible] la direction des affaires dans des cir[illegible]ances particulièrement difficiles. Nous [illegible] tendancieuses, articles de ré[illegible] spéciales, caricatures [illegible] but avec une arde[illegible] Même en éta[illegible] le gouvernem[illegible] çais, on n'év[illegible] susceptibilités [illegible] pays.

Un grand jou[illegible] monter aux sources [illegible] a cru devoir sortir de la [illegible] ticle vieux de cinq ans dans [illegible] écrivain en mal de notoriété [illegible] clamait sa haine de l'Angleterre.

Qu'est-ce que cela prouve? Il ne serait pas nécessaire de fouiller bien loin dans la presse de Grande-Bretagne et du Canada pour découvrir des écrits du même genre dirigés contre la France. L'Entente cordiale n'en a pas moins été sincère des deux côtés et la rupture du moment est sans doute plus apparente que réelle. Si la presse française — ou ce qu'il en reste — accuse aujourd'hui des tendances antibritanniques, on ne saurait lui en faire un crime, sachant qu'elle est soumise pour la plus grande part au régime nazi.

Il suffirait que les journalistes comprennent la situation comme la comprennent M. Churchill et M. King pour que ces malheureux excès ne se renouvellent plus et que tout rentre dans l'ordre. Au Canada surtout, où l'on a tant parlé d'unité nationale, il est de première importance qu'on ne laisse pas subsister plus longtemps une source de gêne et de mésentente entre les deux grandes races.

Sur le front canadien-français

Chez les Canadiens français aussi, la situation en France pourrait-elle amener du désaccord? Au lendemain du grand désastre, il y eut unanimité complète dans le deuil; mais aujourd'hui, avec l'humeur combattive qui caractérise la plupart d'entre nous, un certain nombre se croient — bien à tort — tenus de prendre parti. Ils sont pour ou contre Pétain. Ils voudraient obliger les autres à choisir entre Pétain et de Gaulle, persuadés que l'on doit être pour l'un ou pour l'autre.

C'est une plaisanterie. Il n'y a qu'un seul gouvernement légitime en France et la question n'a jamais été mise en doute. Même ceux qui le désapprouvent le reconnaissent comme régulier.

Le général de Gaulle n'a jamais prétendu supplanter le gouvernement de Vichy. C'est un chef militaire qui a rallié à Londres tous les Français désireux, comme lui, de continuer à se battre aux côtés de la Grande-Bretagne. Officiellement, il est condamné à mort pour trahison et désertion. Les termes de l'armistice franco-allemand rendaient cette décision obligatoire; mais même un admirateur de Pétain n'est pas tenu d'approuver ce jugement qui n'a de valeur que par la volonté de l'ennemi.

Depuis près de deux cents ans que le Canada et la France sont séparés, l'ancienne mère patrie a passé par plusieurs révolutions, connu bien des régimes et de nombreux gouvernements, les uns bons, les autres médiocres, plusieurs peu recommandables. Ses affaires politiques, Dieu merci, ne nous concernent pas. A travers tous ces changements et bouleversements, les relations entre nos deux pays sont restées les mêmes et rien n'a pu altérer les sentiments filiaux des Canadiens d'origine française.

Sans doute, l'expérience actuelle est particulièrement douloureuse. Le Canada, engagé à fond dans la guerre et heureux de se battre aux côtés de ses deux mères patries, n'a plus la France pour alliée. Mais après les terribles épreuves d'une première année d'hostilités, les événements semblent devoir prendre une tournure plus encourageante. La victoire de l'Angleterre sera aussi la victoire de la France, grâce aux soldats, aux aviateurs et aux marins français qui, jusqu'au bout, seront restés avec leurs frères d'armes britanniques.

Ce jour-là, on ne songera plus à opposer de Gaulle et Pétain. On trouvera que tous deux, chacun à sa manière, auront bien servi leur patrie.

DONATIEN FRÉMONT

En Angleterre et en Afrique

L'Allemagne a laissé passer la période que les météorologistes estimaient la plus favorable pour une invasion de l'Angleterre. Cependant celle-ci a connu, la semaine dernière, ses plus fortes attaques aériennes depuis le début de la guerre. Jusqu'à 400 avions nazis y ont participé, subissant des pertes sérieuses, et les combats se renouvellent journellement.

Ces raids massifs semblent bien être une préparation à l'assaut général par voie de la mer. Pour mettre le public en garde contre toute surprise, Churchill et ses ministres ont mené une campagne destinée à maintenir la plus stricte vigilance et à galvaniser les volontés. Le peuple est bien prévenu qu'il doit s'attendre à voir fondre sur lui la plus formidable tempête qui se soit jamais vue. Des feuillets distribués aux portes recommandent par-dessus tout aux gens de rester où ils sont. "Ce n'est pas, y lit-on, un simple avis, mais un ordre du gouvernement... Si vous ne restez pas où vous êtes, vous avez toutes les chances d'être tués." Les réfugiés seront mitraillés par les avions allemands et "expulsés des routes par les troupes britanniques". On est résolu à profiter des leçons de ces derniers mois. La tragédie des réfugiés, qui a fait perdre la bataille de France, ne se renouvellera pas à la bataille d'Angleterre.

La presse allemande a changé de ton. On n'y trouve plus toutes les prédictions vantardes concernant l'annihilation rapide de la Grande-Bretagne. Elle persiste ce[illegible]t à croire qu'une fois l'assaut lancé, [illegible] fera des propositions de paix. Les [illegible]bituelles d'armes secrètes nou[illegible] de circuler dans la presse [illegible] journaux neutres [illegible] pagne d'intimida[illegible] soit la [illegible] fica[illegible] de la [illegible] la guerre [illegible] le prétendent les [illegible] pliquer pourquoi Hitler [illegible] ser de l'Angleterre aussi rapide[illegible] France.

L'Italie a lancé des troupes contre la Somalie anglaise, sur les bords du golfe d'Aden. Cette invasion était prévue depuis que les Français ont renoncé à défendre Djibouti. On avait espéré quelque temps que la garnison tiendrait et passerait outre à la capitulation de la métropole. Les forces italiennes ont occupé sans opposition Zeila, sur la côte de l'océan Indien, mais elles doivent s'attendre à de sérieuses difficultés dans les régions montagneuses et désertiques. Même si elles s'emparaient de toute la Somalie, elles ne sauraient menacer la navigation britannique dans la mer Rouge.

Il est plutôt surprenant de voir l'Italie entreprendre cette offensive à une saison particulièrement défavorable. La chaleur n'offre aucun répit et le thermomètre atteint jusqu'à 128 degrés.

La menace italienne contre l'Egypte est considérée comme beaucoup plus sérieuse. Des armées considérables sont concentrées sur la frontière de la Libye, prêtes à marcher. On suppose que l'expédition se fera en une ou deux attaques-éclair qui porteront les Italiens—du moins ils l'espèrent—jusqu'au canal de Suez. Mussolini consentirait à sacrifier la moitié des troupes mécanisées dont il dispose à cette fin pour tenter de gagner la partie. L'avance à travers les routes du désert sera extrêmement périlleuse. L'attaque par terre sera naturellement précédée d'un grand déploiement d'activités aériennes. La moitié de l'aviation italienne d'Afrique est actuellement en Libye.

L'invasion de l'Egypte est une entreprise colossale dont la réussite semble problématique. Sans doute le plan de l'axe est-il de tenir la Grande-Bretagne très occupée en Afrique pendant que son sort se réglera sur son propre territoire métropolitain.

D. F.

Deux mois sans la France ont paru à tous les idéalistes et intellectuels du monde entier, deux mois insupportables d'ennui et surtout de privations intellectuelles.

Deux mois sans la France feront mieux ressentir au monde civilisé le vrai prix de la France, sa réelle importance dans la balance des valeurs. Le prestige du nom français sortira grandi d'une épreuve qui lui a enle[illegible]tre en lui donnant du corps.

Clément MARCHAND.

Fannystelle

Prenons une carte du Canada, la plus simple qui soit, indiquant tout juste le contour des provinces. Puis, au pastel, en deux couleurs, exerçons-nous à fixer les deux grands courants ethniques du pays. Assimilant le territoire québécois à un continent et les provinces de fond anglo-saxon à une mer, nous constaterons que cette mer s'est infiltrée dans ce continent et que ce continent a repris à cet mer, sous forme d'archipels, à peu près autant qu'elle lui a emprunté.

Une examen attentif de l'archipel français de la zone manitobaine révèle qu'il occupe environ la quatorzième partie de la zone immergée et compte une centaine d'îles. Soixante de celles-ci peuvent entretenir la vie, la transmettre et la propager, tandis que les autres semblent plus ou moins livrées au caprice du flot. Mais toutes participent de l'individualité qui distingue l'ensemble de cette formation.

Avec ses soixante-cinq feux, répartis sur plus de dix mille acres de plaine, le groupe de Fannystelle forme l'un des grains de ce chapelet d'îles. Clocher d'argent au centre, couvent, école, habitations coquettes donnent au village une physionomie aussi française que les syllabes de son nom aux sonorités de source claire, mais les élévateurs à grain qui coupent l'uniformité du paysage nous avertissent que nous sommes loin, très loin, de la campagne laurentienne.

✦ ✦ ✦

Fannystelle célébrait l'an dernier le cinquantenaire de sa fondation. Son curé, M. l'abbé Edmond Lavoie, d'accord avec la Société historique de Saint-Boniface présidée par l'intelligent et dynamique abbé d'Eschambault, a cru qu'on ne saurait mieux commémorer l'événement qu'en publiant les annales de la paroisse. C'est à M. Noël Bernier, avocat du barreau de Winnipeg, qu'échut la tâche et l'honneur de retracer, depuis ses origines, les principales phases de cette existence. Le choix ne pouvait mieux tomber. Le père de l'auteur, feu le sénateur Bernier, en plus de jouer un rôle de premier plan dans la vie française du Manitoba, avait été l'un des principaux artisans de cette fondation, et lui-même, Noël Bernier, avait de ses yeux d'enfant observé évidement certaines scènes des débuts et les propos tenus sur le sujet autour de la table de famille étaient de ceux qui ne s'oublient pas. Ajoutez à cela un authentique talent d'écrivain, trempé dans le journalisme mili[illegible] et vous aurez une idée de [illegible] que présente son Fan[illegible] [illegible] qui intervient [illegible] trouve [illegible] qui lui fut [illegible]

Fann[illegible] après avoir [illegible] comtesse d'Albuféra [illegible] dont elle se sentait [illegible] chargée. L'étoile (stella) atte[illegible] la sublime ambition qui animait ces deux âmes soeurs de se survivre dans une oeuvre de haute philanthropie. Ce n'est que cinq ans plus tard que devait éclore "en terre manitobaine la fleur de France" rêvée par cette morte et par cette vivante.

De noblesse napoléonienne, la comtesse d'Albuféra était immensément riche, mais "au milieu des splendeurs d'une illustre maison, elle menait la vie des chanoinesses du XVIIIe siècle". S'il est vrai, ainsi que nous le suggère l'auteur, qu'elle ait voulu renouer le fil d'une tradition consacrée par Madame d'Aiguillon, Madame de la Peltrie et d'autres bienfaitrices de même taille, le souci d'exaucer le voeu de la morte semble avoir primé chez elle toute autre considération; au reste, l'exploitation agricole projetée devait servir à incarner une formule d'apostolat laïque et à faire rayonner le nom français. Ceux qui furent choisis pour mettre le plan à exécution étaient des fils de famille, à la crâne allure. Leurs dispositions de seigneurs terriens et l'art avec lequel ils organisèrent leur exil semblent avoir inspiré à leurs cousins du Manitoba au moins autant d'appréhension que d'étonnement.

Le mouvement, on le pense bien, ne fut pas sans essuyer quelques traverses, tant en France qu'au Manitoba; les critiques malveillantes et les attaques perfides ne lui furent pas épargnées. La comtesse avait placé sa confiance dans un homme dont l'attitude, si correcte fût-elle, avait un je ne sais quoi d'énigmatique et de déconcertant. Il était prêtre, bien qu'Israélite, et s'appelait Stanislas Rosenberg. La piété dont il donnait des signes irrécusables n'empêcha pas les soupçons de planer sur sa conception étrange des affaires. Heureusement, Mgr Taché intervint dès les débuts pour protéger l'entreprise de sa clairvoyante autorité; il bénit les intéressés et rassura la comtesse qui avait pu, un moment, être ébranlée par les discours officieux.

Lorsque Mgr Faraud, délégué par l'archevêque, vint bénir la première chapelle de Fannystelle, le 21 septembre 1889, plusieurs notables de Saint-Boniface l'accompagnaient. Ils aperçurent là plusieurs Canadiens qui avaient déjà trouvé le moyen d'acquérir des terres dans le voisinage du domaine central. Mais de tous ceux qui assistèrent à la cérémonie, c'était vers ces jeunes Français au regard clair et au verbe musical que les regards revenaient sans cesse. Leurs noms rendaient un son à la fois étrange et familier qui évoquait le salon, ou le conseil de quelque gouverneur de la Nouvelle-France. Les voici: le marquis de Bonneval, neveu de la comtesse d'Albuféra, Pierre Berlioz, Henri de la Borderie, Félix de Caqueray, Pierre Gasperini, André Lafon, Pierre Rosenberg (frère de l'abbé), Joseph le Verdois, Louis Allart.

"Des extravagances furent commises au début de la colonie; certains se livrèrent "à une condamnable prodigalité dans la gestion de leur terre", d'autres à des "joyeusetés personnelles qui firent jaser un peu le public", mais l'affaire était bien engagée. Elle n'allait pas faire chou-blanc pour quelques espiègleries, d'autant plus explicables que ces jeunes gens n'avaient pas dû attendre d'être au Canada pour se signaler par leurs allures bruyantes. Du reste, la marche lente des saisons, le maniement de lourdes machines, la communion avec le sol exigent une patience et une endurance robustes, beaucoup plus faciles à perdre qu'à acquérir. Et comme les équipées les plus enivrantes ont un terme, nos joyeux compères, à bout de ressources, durent à quelques années de là réintégrer le sol natal. D'autres Français leur succédèrent, mieux trempés pour supporter le poids du jour et de la chaleur, qui apportaient des vertus agricoles plus éprouvées. Ces derniers eurent vite fait de s'adapter aux coutumes de leurs voisins, contribuant à donner à la paroisse de Fannystelle le caractère traditionnel que nous lui connaissons.

✦ ✦ ✦

Le premier desservant régulier, l'abbé Pierquin, ouvre, le 25 mai 1891, un registre où seront consignés mariages, baptêmes, décès, premières communions et confirmations. Désormais, les accidents de la vie individuelle se résorberont dans les pulsations graves et régulières de l'existence collective. Il y aura des années maigres, bien entendu; la maladie et la mort prélèveront leur tribut, mais sans tarir la sève généreuse du groupe.

Comme curés, Fannystelle compte dès le début des hommes remarquables par la piété et l'abnégation, sachant tirer le meilleur parti des moyens modestes [illegible]is à leur disposition, aussi peu [illegible] à sacrifier l'avenir au [illegible] que le présent à l'avenir. [illegible] la Providence n'a ja[illegible] eux les sugges[illegible] Jus[illegible] fran[illegible] resulte [illegible] des curés cana[illegible]

En 1910, Mgr Langevin nomme à la cure de Fannystelle son secrétaire, M. l'abbé Poitras. "Ce prêtre, pieux jusqu'à l'effusion mystique, va se révéler homme d'action extérieure, capable d'organiser, de mesurer, de compter tout ce qui a rapport aux affaires". Ces aptitudes ne tardent pas à être mises à contribution, car les paroissiens veulent une église qui réponde à leurs besoins. Messire Poitras va s'employer à leur donner satisfaction. Les souscriptions affluent et atteignent bientôt le joli total de quatre mille quatre cents dollars qui, joints à la part égale promise par l'archevêque, permettront de pourvoir à un plan d'environ onze mille dollars. Certaines familles versent jusqu'à trois cents dollars.

Le nouveau temple est solennellement béni par Mgr Langevin le 2 juin 1912. Mais ô revers! le 5 octobre de la même année, un incendie se déclare dans l'église et la détruit de fond en comble. Sans prendre le temps de se remettre du choc que lui cause la plus inattendue des tragédies, le jeune curé réunit de nouveau ses paroissiens, et ceux-ci répondent avec le même empressement que l'année précédente à un appel qui n'a pas besoin d'être formulé pour être entendu. Après s'être cotisé, on a recours au bazar, aux parties de cartes et aux concours de popularité. Grâce aux offrandes de toutes sortes, au zèle des personnes, qui refoulent leur répugnance à tendre la main, la population de Fannystelle a vite fait de réaliser ce que nous serions tenté d'appeler un tour de force, s'il n'y avait à la base quelque chose de plus subtilement merveilleux: une église construite et reconstruite en deux courtes années. Notre race est capable d'héroïsme et, sur les bords de la rivière Rouge comme ailleurs sur le continent américain, elle a généralement su se montrer égale aux tâches les plus épuisantes.

En 1894, le Manitoba catholique et français pleura comme on pleure un père celui qui avait été pour tous une seconde providence, le grand archevêque de Saint-Boniface Mgr Alexandre Taché. Nous ne saurions mieux évoquer cette noble figure qu'en citant les lignes par lesquelles M. Bernier termine le portrait magnifique qu'il en trace et l'analyse qu'il fait de cette longue et fructueuse carrière:

"Mgr Taché se fit homme d'Etat pour traiter avec les pouvoirs publics; il se fit universitaire pour participer à l'institution régulière de l'enseignement classique dans la nouvelle capitale manitobaine; il se fit bâtisseur pour élever ces maisons d'oeuvres qui sont partout l'honneur de l'Eglise; il trouva dans le vieux fond atavique de sa race des manières de prince pour mieux accueillir les hôtes de distinction qui venaient prendre contact avec les pays d'en haut; il se révéla écrivain et orateur pour défendre ses ouailles. Mais sous cette admirable variété de rôles, de raffinements et de compétences, il resta essentiellement ce que dans sa jeunesse il avait rêvé d'être à l'exclusion de toute autre chose: un missionnaire chargé **d'évangéliser les pauvres**".

Vingt et un ans plus tard, une épreuve semblable atteignait avec Fannystelle tous les catholiques manitobains, et plus particulièrement ceux de langue française. Cette fois, c'était Mgr Langevin qui était enlevé aux phalanges de l'Eglise militante, Mgr Langevin, dont la fougue chevaleresque trouvait les accents d'une éloquence enflammée pour communiquer à ses compatriotes l'idéal qui l'animait. Par ses mots d'ordre héroïques, qui brûlent encore les pages où ils sont consignés, ce grand prélat était entré dans la légende longtemps avant sa mort.

Ce qu'on appelle la "question des écoles manitobaines" est un drame en plusieurs actes dont le dernier est sans doute encore à venir, car il faut se refuser à voir dans l'ostracisme décrété contre le français en 1916 autre chose qu'une étape plus pénible que les autres dans une longue série de vicissitudes. Il suffit souvent d'un faible écart pour que la courbe qui marque les déboires se redresse dans le sens d'une résurrection. L'histoire abonde en sursauts de ce genre.

M. Bernier consacre le dernier chapitre de son livre à cette matière délicate, sujet de maintes controverses. Ses jugements sur les hommes et les événements sont ceux d'un homme d'action qui ne se rallie pas aux solutions de hasard, mais recherche invinciblement les situations nettes. Tout en savourant ces pages mordantes, nous nous sommes demandé s'il y eut vraiment sur le terrain politique une minute fatidique dont nos compatriotes de tout le Canada auraient dédaigné de tirer parti, mais qui, prestement saisie, eût scellé de façon à jamais heureuse le sort de nos frères manitobains. Dans un ordre d'idées moins théorique, les défaillances individuelles ne furent-elles pas fonction de notre tempérament ou, pour parler le langage de la médecine, de notre état général? Qui nous dit que les historiens du siècle prochain ne [illegible]ont pas dans les divers épiso[illegible] de cette lutte autour de l'é[illegible] d'accidents propres à [illegible] la vocation des Cana[illegible] du Manitoba? En attendant, [illegible] s'acheminer vers [illegible] d'un **modus vivendi** qui [illegible] d'exclure toute hypothèse d'un règlement avantageux et qui, prudemment exploité, finira par acquérir la vertu du fait légal.

✦ ✦ ✦

Cette monographie constitue un très bel hommage à l'esprit religieux et social du Canadien français, tel que l'a façonné la paroisse et tel que nous le retrouvons dans les "pays d'en haut". L'auteur a su, en prêtant à cette petite collectivité les attributs d'une personne vivante, nous la rendre infiniment attachante. **Fannystelle** reflète, en même temps que le caractère de nobles gens, l'âme du paysage où ils évoluent. Le lecteur y devinera aussi peut-être, et d'où soufflent les vivifiantes brises du large.

Même si nous ajoutons que l'atticisme de la forme rehausse un sujet déjà fort élevé, nous n'aurons que faiblement indiqué tout le bien que nous pensons de l'ouvrage et tout le plaisir que nous avons tiré de sa lecture.

Louis-Philippe GAGNON.
—(Le Devoir).

Un mot d'une brûlante actualité

"Mes amis, prenez garde à ceux qui font parmi vous le parachutisme des idées nazies et fascistes, et en particulier à ces mauvais Canadiens qui osent discuter, qui osent prétendre que la mobilisation générale pour la défense de notre propre territoire n'est pas une mesure d'une extrême urgence. C'est à croire que ces faux patriotes en savent plus long sur les intentions de l'Allemagne que sur les intérêts véritables du Canada et mêmes des Etats-Unis". — Ernest Lapointe, à Radio-Canada, 23 juin 1940.

A travers le premier annuaire de la province du Manitoba

(Deuxième article)

Le premier annuaire du Manitoba (1876-77), publié par nos compatriotes La Rivière et Gauvin, fixe la population de la province, à cette époque, à environ 25,000. Comme preuve de la croissance commerciale de la région, il note les progrès rapides de la navigation à vapeur sur la rivière Rouge et donne les chiffres suivants:

Saison de 1873, 23,613,036 livres.
Saison de 1874, 37,626,200 livres.
Saison de 1875, 76,078,680 livres.
Ce qui fait une augmentation de 38,452,480 livres au cours des deux dernières années.

La plus grande partie de ces marchandises très variées ne faisaient naturellement que passer à Winnipeg et se dirigeaient plus loin. La navigation sur la rivière Rouge employait une flotte de sept vapeurs, avec des barges et d'innombrables bateaux plats. Le nombre de passagers transportés au cours de la dernière saison pouvait être estimé à au moins 1,000.

De la notice publiée sur Winnipeg, nous détachons quelques détails d'intérêt historique.

Le maire actuel de la ville est l'hon. W. N. Kennedy, qui est aussi registraire du conté de Selkirk.

"La ville est bien tracée, avec des rues larges. La principale est la rue Main, où se trouvent déjà de nombreuses et belles constructions en brique, parmi lesquelles le "Pacifique Hotel" (inachevé); la maison de M. Hespeler, agent d'immigration, dont le rez-de-chaussée est occupé par un magasin et des bureaux, le Bureau de la Douane, le Bureau des Terres fédérales, le magasin de tissus et nouveautés Bertrand et Prud'homme, le restaurant Cronn, la Banque d'Ontario, la Banque des Marchands, le grand établissement d'épicerie de l'hon. M. Bannatyne, la ferronnerie Ashdown, le Bureau de Poste général, le nouvel Hôtel de Ville et le Marché. Au cours de cette année, on y ajoutera plusieurs grandes constructions. Cette belle rue sera en peu de temps presque l'égale de la rue King à Toronto ou de la rue Saint-Jacques à Montréal".

"La valeur des lots dans les limites de la ville varie de $50 à $3,000".

"La presse est représentée à Winnipeg par la "Free Press" (quotidien du soir), publiée par MM. Kenny et Luxton; la "Manitoba Free Press" (hebdomadaire), publiée par les mêmes, et le "Standard" (hebdomadaire), publié par la "Standard Printing and Publishing Company". La presse est aussi représentée à Saint-Boniface par "Le Métis" (hebdomadaire), l'organe de langue française".

Le curé de l'église Sainte-Marie de Winnipeg était alors le R. P. Albert Lacombe, O.M.I., qui avait comme assistant le R. P. J.-B. Beaudin, O.M.I., et le R. P. D. Dandurand, O.M.I.

Parmi les habitants de Winnipeg en 1876-77, nous relevons un peu au hasard les noms suivants: H. Barbeau, gérant du "Grand Canada Hotel"; Victor Beaupré, surintendant des travaux publics; Mme. C. Bégin, modiste; J.-B. Bourdeau, contre-maître à la "Free Press"; L.-O. Bourget, employé au Bureau de Poste; Elie Brisebois; Louis Couture, agent général; Adolphe Daoust; Théodore Fauteux; A.-O. Garnot; C.-P. Gaudette; Napoléon Gauthier; Adjutor Gauvreau; E. Germain; Napoléon Germain; Auguste Girardin propriétaire de "Manitoba House"; W.-F. Gouin, inspecteur du revenu de l'intérieur; Henri Goulet; Hercule Houde, propriétaire de "Selkirk House"; Joseph Lacerte; N. Laroche; J.-P.-M. Lecourt, architecte fédéral; Onésime Monchamp, propriétaire du "Grand Canada Hotel"; J.-O. Poitras, employé au Bureau de Poste; J.-A.-N. Provencher, surintendant des Indiens; M. Rocan, propriétaire du "Pioneer Meat Market"; Elie Tassé, surintendant des écoles catholiques; W.-B. Tibaudeau, avocat; Octave Thibault; Célestin Thomas; Israël Tremblay; Joseph Vallée.

LE LISEUR.

De grâce, un peu de logique!

En nous donnant chaque semaine, de son poste de Watrous, trois-quarts d'heure de français sur disques, la Société Radio-Canada **a enfin commencé** à nous donner du français, mais elle a pris un moyen qui ne répond ni à nos demandes légitimes, ni aux nécessités actuelles, ni aux exigences du bilinguisme fédéral, ni à son indigence financière.

Dans le temps où la Société ne possédait pas de poste à elle, le disque français était un truchement tout indiqué. C'est pourquoi nous lui avions demandé, en 1937, d'en éditer et distribuer un certain nombre aux postes locaux d'initiative privée.

Même alors, cependant, nous ne croyions pas que c'était là le seul moyen de donner du français dans l'Ouest. Aussi, avions-nous demandé que, en plus de disques français, la Société voie à ce que certains programmes français nous parviennent de l'Est **par relai**.

Aujourd'hui, le disque est encore appelé à rendre service. Mais plus que jamais à titre de complément. Et c'est pourquoi, lorsque nous avons présenté notre tableau d'émissions françaises minima en mars 1940, nous n'avons demandé que **90 minutes** de disques par semaine, sur un total de **720 minutes** de programmes français.

Il est des programmes, au tableau des émissions françaises minima que nous avons présenté, qui ne peuvent pas être donnés par disques: ce sont les nouvelles, les radio-reportages, les communications officielles des pouvoirs publics.

Même les très intéressants commentaires de Louis Francoeur, qui nous viennent par disque le mercredi, et les discours de l'émission "Tous pour la victoire" qui nous viennent par disque également le mardi, datent souvent. On ne peut pas reprocher à la Société Radio-Canada de laisser moisir ces enregistrements dans ses tiroirs. Nous sommes surpris de la célérité employée. Mais les événements se précipitent: ce qui était hier, aujourd'hui ou demain, lorsque l'enregistrement avait lieu, est parfois—et forcément—de l'Ancien Testament quand Watrous le donne.

Le bilinguisme fédéral suppose que chacune des deux races qui forment l'entité canadienne puisse jouir également des bienfaits de sa culture propre.

Dans le domaine de la radio, cela suppose une répartition équitable des programmes français et anglais. L'habitat géographique n'entre point en cause. Conséquemment, la division de secteurs sur lequel repose actuellement le système de la Radio-Etat est une inanité: **c'est partout que devrait s'établir le double réseau** qui existe actuellement dans le Québec, et dont les postes-chefs sont **CBF et CBM.**

Que l'établissement immédiat de ce double réseau transcanadien soit actuellement impossible, soit. Mais alors, qu'on donne, sur le réseau national tel qu'il existe actuellement, une part raisonnable au français. Car il n'est point postulé par les exigences du bien commun — bien au contraire! — et il n'est inscrit nulle part dans la loi établissant la Société Radio-Canada que **les 17 heures quotidiennes d'émission, ou 16 heures ¾ sur 17, doivent être anglaises.**

Il reste à considérer le coût des émissions françaises actuelles et à venir.

Nous n'avons pas demandé à la Société Radio-Canada, en mars 1940, qu'elle fasse les frais d'enregistrement de certains de ses programmes. Les disques que nous avons demandés sont des disques qui existent, des chansons.

Ce que nous avons demandé, c'est qu'elle substitue des programmes français à certains programmes anglais. Et nous avons fait remarquer que cela n'entraînerait **aucun déboursé supplémentaire appréciable.**

En effet, il n'en coûte pas plus de nous relayer de Montréal au programme français qu'un programme anglais: le tarif de location des fils téléphoniques est le même pour les uns et les autres. Or, aux dires de la Société Radio-Canada, c'est encore Montréal qui exécute et émet le plus grand nombre de programmes. Que ce soit donc, au moins en partie, des programmes français au lieu de programmes anglais ou soi-disant bilingues.

Loin d'en coûter davantage à la Société Radio-Canada, la politique que nous réclamons lui permettrait de **réaliser des économies substantielles.** Car alors, au lieu de faire exécuter et émettre simultanément deux programmes différents presque tout le jour, il lui serait possible de n'en faire exécuter et émettre qu'un seul durant une partie plus considérable de chaque journée.

Notre attitude est-elle logique, oui ou non? Qui manque de logique, alors?

Et alors?...

Les Associations Nationales de l'Ouest

Ne vous croyez pas à l'abri

"Vous devez voir aujourd'hui à quel prix sanglant on paie sa neutralité! Quant au Canada, ne vous croyez pas à l'abri de cette odieuse puissance hitlérienne. La 5e colonne vous travaille depuis longtemps". — R. P. Paul Doncoeur, S.J., lettre de Paris, 30 mai 1940.

As-tu jamais connu un prodigue qui ait vu l'affection de ses amis survivre à la perte de ses richesses?

SHAKESPEARE.

Saint-Boniface

A l'Archevêché

La première retraite ecclésiastique s'est ouverte à la Trappe de Saint-Norbert dimanche soir. La retraite est prêchée par le R. P. Paul Fontaine, ancien professeur au Collège, qui aura comme retraitants plusieurs de ses anciens élèves. La retraite se fait dans le silence complet et se terminera vendredi soir.

Décès de M. J.-B. Lévêque

Le 5 août dernier, M. J.-B. Lévêque, un des premiers pionniers de notre province, décédait à l'âge de 74 ans à l'Hospice Taché. Originaire de Sorel, P.Q., M. Lévêque vint s'établir au Manitoba en 1877. Il était descendant direct de Mme Reine Lagimodière, la première femme blanche née dans l'Ouest canadien. Avant de prendre sa retraite, M. Lévêque était un employé de la Baie d'Hudson.

Lui survivent, sa femme, Mme Octavie Lévêque; trois filles, Mme Berthe Caillon, de Saint-Brieux, Sask.; Mme Corinne Gauthier et Mlle Marthe Lévêque, de Saint-Boniface; cinq garçons, Arthur et Félix, de Saint-Boniface; Victor, de New Westminster, C.-B.; Euclide, de Montréal et Henri, de Saint-Boniface; une soeur, Rév. Soeur Sainte-Christine, de Fort Frances, Ont.; quatre frères, Hercule, de New Jersey; Louis, de Saint-Boniface; Eugène, de Nakusp, C.-B.; Edmond, de Saint-Boniface, et en plus 18 petits-enfants.

Le service funèbre eut lieu le 7 août dans la cathédrale de St-Boniface et l'inhumation du corps dans le cimetière de la cathédrale.

La famille a reçu bien des marques de sympathies de la part des paroissiens de Saint-Boniface et des amis qu'elle compte un peu partout.

La maison P. Coutu et fils était en charge des funérailles.

Nous offrons nos sincères sympathies à la veuve, aux enfants, aux frères et soeurs du défunt.

Procession aux flambeaux à la Grotte de N.-D. de Lourdes

Une procession aux flambeaux aura lieu le dimanche 18 août, à 8 h. du soir, à la Grotte de Notre-Dame-de-Lourdes.

Décès d'une religieuse Oblate

Révérende Soeur Saint-Laurent, née Eva Muloin, de Grande-Pointe, Man., est décédée chez les Missionnaires Oblates le 7 août 1940, à l'âge de 28 ans, dans sa neuvième année de vie religieuse. Les funérailles ont eu lieu le vendredi 9 août et l'inhumation s'est faite dans le cimetière des Révérendes Soeurs Oblates sur leur propriété. Nos sincères sympathies à la famille de la religieuse ainsi qu'à la Congrégation.

M. Norbert Jutras de passage à Saint-Boniface

M. Norbert Jutras a passé quelques jours au Manitoba. Il a visité ses vieux amis de Saint-Boniface et tous ont été enchantés de le revoir. M. Jutras est à Prince-Albert depuis une douzaine d'années, mais il n'a certes pas oublié ni le Manitoba, ni particulièrement Saint-Boniface, où il s'est dévoué à tant de nos oeuvres. Quelques-uns de ses amis l'ont rencontré dans un petit dîner intime et lui-même a assisté à un dîner du Kiwanis où, comme aux jours d'autrefois, il a dirigé les chanteurs de sa manière inimitable. M. Jutras est accompagné de Mme Jutras et de ses enfants.

Futurs élèves du Collège

La perception s'avère un beau succès. A date, elle dépasse $8,000 et ce n'est pas fini. Il y a maintenant à déterminer à qui iront ces bourses. Deux conditions sont requises: valeur de l'enfant et difficulté de rencontrer les conditions financières requises pour l'admission.

Nous invitons chaleureusement les parents à profiter de cette occasion exceptionnelle d'orienter leurs enfants vers une éducation supérieure. Normalement, tout enfant qui manifeste des aptitudes intellectuelles au-dessus de la moyenne a sa place au Collège; il y réussira si son caractère répond à ses talents. Réussissant, il y sera heureux. Outre le développement intellectuel, fruit naturel du cours classique, il y trouvera une formation morale par une discipline qui forme les bonnes habitudes si précieuses pour la vie entière. Il y trouvera aussi une excellente compagnie, obtenue par une sélection aussi attentive que possible. Or l'on sait quelle influence la compagnie — bonne ou mauvaise — exerce sur le caractère de l'enfant, précisément à l'époque critique de son développement.

Nous voulons répondre aussi à une objection que l'on nous fait souvent: "Notre enfant est trop jeune: il n'a que 12 ou 13 ans". — C'est précisément le bon âge pour entrer au Collège, vu la longueur du cours, pourvu qu'il ait une préparation suffisante".

Cette préparation manque quelquefois pour certains enfants venant des régions où le français est peu enseigné. Si ces enfants sont vraiment intelligents, qu'ils viennent tout de même. Ils seront aux Eléments-français, autrement dit classe de préparatoire au latin qu'ils prendront l'année suivante. Ainsi, qu'ils ne perdent pas de temps.

Enfin, on ne doit pas ajouter foi aux critiques injustes que des gens mal renseignés font à propos de l'enseignement de l'anglais. Cette langue, nous la reconnaissons nécessaire au gain de la vie et nous y donnons toute l'attention suffisante. Le programme d'anglais est conforme à celui des écoles publiques. Dans les classes supérieures — Belles-Lettres et Rhétorique — le cours de littérature anglaise est très fort. Un père de langue anglaise, le P. Harris, le donne; il y dirige aussi une "Debating Society". Dans les classes inférieures, un père très compétent, le P. Nadeau, un Franco-Américain, enseignera l'anglais cette année.

Le Collège de St-Boniface.

• • •

Jeudi, 15 août, fête de l'Assomption de la Très Sainte Vierge, tous les élèves, anciens et actuels, sont invités à venir faire la sainte communion à la messe de 7 h. 30 et à déjeuner ensuite au collège.

A l'hôtel de ville

Le département des travaux publics est à faire le boulevard central de l'avenue Provencher. Le travail déjà fait présente bien et laisse prévoir un beau boulevard qui va faire honneur à notre ancien grand chemin du Roi. La rumeur voudrait qu'il y ait un groupe important et sérieux de notre population qui désirerait faire de notre avenue Provencher un centre d'affaires dans le vrai sens du mot et, à cet effet, souhaiterait que de plus en plus notre commerce sous toutes ses formes vienne s'établir sur l'avenue Provencher. Il y aurait à cela un grand avantage. Notre ville aurait enfin un centre commercial.

Cela ne veut pas dire cependant qu'il ne devrait pas y avoir des magasins ailleurs; mais, qu'on le remarque, nos petites villes de l'Ouest les plus prospères ont tous leurs centres d'affaires sur un certain point.

La rumeur veut qu'un magasin coopératif s'établisse bientôt dans notre ville. Pourquoi ne s'établirait-il pas sur l'avenue Provencher?

Mariage Rondeau-Rey

Le 23 juillet, en la cathédrale de Saint-Boniface, le mariage d'Hélène, fille de M. J. Rey et de feu Mme Rey, d'Haywood, et d'Emile-T. Rondeau, fils de M. et Mme T. Rondeau, de Saint-Léon, fut béni par Mgr Jubinville.

Durant la messe, M. Honoré Rondeau, frère du marié, chanta l'Ave Maria de Schubert. Mlle M.-A. Labossière, une amie, chanta un cantique à la sainte Vierge.

Un goûter fut servi chez M. Alexis Rey, frère de la mariée, puis les jeunes époux partirent en automobile pour l'Est. A leur retour, ils habiteront à Cardinal, Man., où M. Rondeau est instituteur à l'école du village.

La Société St-Jean-Baptiste et l'enregistrement national

La Société Saint-Jean-Baptiste de Saint-Boniface a considéré l'importance au point de vue canadien de l'enregistrement national qui aura lieu les 19, 20 et 21 août. C'est une occasion pour nous, Canadiens français, de faire quelque chose pour notre pays dans la lutte gigantesque où le Canada et la civilisation sont engagés. La Société invite tous les Canadiens français à se pénétrer de l'importance de ce devoir national et à faire tout en leur possible pour son succès.

Les formules étant bilingues, la Société aussi invite tous ceux de race française à faire leur déclaration sur les formules françaises et à demander le certificat personnel d'enregistrement en langue française.

Afin de faciliter le travail plus rapide et plus juste de cet enregistrement, chacun devrait se faire un devoir d'étudier à l'avance ce questionnaire dont la copie a été publiée dans ce but dans les journaux afin qu'il puisse y répondre rapidement et justement.

Des bureaux d'enregistrement seront établis à la salle académique du Collège pour la partie de la ville bornée au nord et à l'ouest par la rivière Rouge, à l'est par la Seine et au sud par le boulevard Dollard, côté sud compris seulement et une partie de la rue Bertrand partant de la rue Saint-Jean-Baptiste. Un autre bureau sera placé à la résidence de l'ancien maire Walsh, 142, Boulevard Dollard, près de l'avenue Taché. Il comprendra les citoyens du côté nord du boulevard Dollard, la rue Bertrand et la rue Berry, jusqu'à la rue des Meurons.

Un autre bureau sera placé à l'intérieur de l'hôpital, et comprendra le personnel et les malades des hôpitaux Saint-Boniface et Saint-Roch, ainsi que le personnel de la maison des gardes-malades.

Un bureau sera placé à la salle paroissiale de l'église des Belges et comprendra les résidents de cette partie de la ville de ce côté de la Seine.

Pour la partie sud de la ville, de Norwood, les bureaux sont placés, pour l'ouest centre, à l'école Taché et pour la partie est ainsi que la partie de l'autre côté de la Seine à l'école King George.

Un comité spécial pour les malades, infirmes, qui ne peuvent se déplacer, a été organisé sous les soins de Mme S. Nault, 549, rue Ritchot, téléphone 204 521, qui verra, une fois prévenue, à ces visites particulières.

Que l'on n'oublie pas que chacun des deux sexes à partir de l'âge de 16 ans est obligé de se faire enregistrer, sous peine d'amende et punition sérieuse. Qu'on se rappelle qu'il n'y a pas de limite d'âge.

Les heures où les différents bureaux d'enregistrement restent ouverts sont de 8 heures le matin à 10 heures le soir.

Au Collège il y aura, à 8 h. ce soir, mercredi 14, une assemblée des sous-registraires et ceux travaillant à cet enregistrement. Le public est invité à y assister afin de se renseigner sur les détails. Des volontaires pouvant aider sous différentes formes sont encore demandés et seront les bienvenus à cette assemblée où un travail leur sera fixé.

Qu'on se rappelle que cet enregistrement est obligatoire et que chacun, après cet enregistrement, sera tenu de posséder sa carte d'enregistrement et à la montrer le cas échéant.

La vie et le rôle des routes

Discours de M. l'abbé A. d'Eschambault au dévoilement de la stèle élevée à la mémoire de la route Dawson, le 3 août 1940.

M. le Président,

L'on pourrait épiloguer longuement non seulement sur la vie et le rôle des routes. Car une route, ce n'est pas seulement la trouée béante à travers les arbres touffus, ou le tracé péniblement assis sur le dos des "maskegs" et des marais tremblants, ou le nivellement pénible des passages rocailleux... tout cela constitue le côté matériel de la route et n'en est que la nature. Les routes ont une âme, faite de la poésie des choses d'autrefois et de la vie des populations qui se sont succédé le long de leur parcours. Heureuses les nations qui savent encore comprendre la grandeur et la beauté des routes!

Les conquérants ont vu dans les routes le moyen de se saisir de leur proie et de solidifier leurs conquêtes. Les Romains avaient relié les pays soumis à leur empire par un système de routes qui a bravé le temps et les évolutions de l'histoire. Les conquérants passent et les routes continuent leur rôle salutaire. Les routes romaines devinrent un puissant moyen de civilisation et d'évangélisation chrétiennes.

Les sauvages du Canada s'étaient tracé des sentiers, au hasard de leurs besoins immédiats. Leurs routes plus habituelles étaient la surface mouvante des fleuves et des rivières. Les Français les imitèrent tout d'abord, puis peu à peu des chemins s'établirent entre les villages naissants. C'était souvent le seul lien entre ces petits groupements isolés au sein d'une barbarie si cruelle. Peu à peu, l'on rendit les routes carossables ou à peu près, car les doléances sur les routes de l'époque consoleraient facilement nos "grands voyers" modernes, les ministres des chemins et travaux publics. Le Grand-voyer de la Nouvelle-France de 1751 à 1752 fut mon ancêtre Louis-Fleury d'Eschambault. On l'accusa d'incompétence et on le démit de ses fonctions. Je me suis demandé depuis si mon ancêtre avait véritablement goûté la poésie et compris l'âme des routes...

Dans notre partie du Canada les Français suivirent les sentiers et chemins des Sauvages, passant du terrain de chasse d'une tribu à celui d'une autre sans être molestés. Leurs successeurs, les trafiquants de fourrure, firent de même après la cession. Mais bientôt la compétition entre les compagnies força les traiteurs à s'épargner le plus de temps possible. Ce fut l'origine des premiers projets des routes entrepris par les compagnies. Avec l'arrivée des colons de Lord Selkirk, on entrait dans une phase nouvelle. Bientôt il y eut des chemins tracés reliant certains postes ou allant de groupe en groupe. Quel poète chantera la beauté des sentiers des prairies et le long convoi des charrettes de la Rivière-Rouge? Vieille route qui conduisait à Pembina puis à St-Paul, cimentant des relations amicales avec le grand pays voisin! Route des immenses prairies qui conduisait jusqu'aux Rocheuses, serpentant à travers les "rolling plains" du solennel et silencieux Nord-Ouest. Les routes n'intervenaient pas encore avec le cours habituel de la vie nomade des heureuses gens d'autrefois.

Puis, vers le milieu du dix-neuvième siècle, le progrès commença à envahir nos plaines. L'on vit dans le monopole de la Baie d'Hudson un obstacle au progrès du pays et à son unité nationale. La modeste colonie de Lord Selkirk était d'ailleurs devenue suffisamment prospère pour encourager les vues les plus optimistes.

A la suite de ces mouvements d'idées, le gouvernement canadien, en 1857, envoya M. Dawson, arpenteur, et le professeur Hind dans le but de trouver une voie de communication entre le lac Supérieur et la colonie de la Rivière-Rouge. Dawson, dans son rapport, recommanda de suivre la route des Français d'autrefois et plus récemment de la Compagnie du Nord-Ouest. Dawson suggéra qu'une route par eau et par terre, exclusivement canadienne, pouvait sans trop de frais relier l'Est et l'Ouest du pays.

Quelques années plus tard, les pionniers de l'Est se fédéraient. L'Acte de l'Amérique Britannique du Nord autorisait le gouvernement canadien à inclure les territoires du Nord-Ouest dans la Confédération quand le temps serait venu. Dès l'année suivante commençaient les pourparlers avec Londres. Entre temps, la colonie Selkirk traversait des heures difficiles. Encore un fois, le terrible fléau des sauterelles s'était abattu sur le pays. Les colons durent faire appel à la charité publique et William McDougall, un des ardents protagonistes de l'Union, suggéra la construction du Dawson et surtout de la dernière étape, allant du lac des Bois à la Rivière-Rouge. McDougall était alors ministre des travaux publics. Sans se préoccuper de demander la permission à qui que ce soit, McDougall envoya les officiers de son département préparer les voies. Parmi les plus notables, les noms de Snow et de Mair sont restés plus célèbres. Snow et Maire s'étaient immédiatement mis en relations avec le docteur Schultz, esprit brouillon universellement détesté dans la colonie. Il semble même que MM. Snow et Schultz avaient conclu une espèce d'entente sur le dos des travailleurs et que d'une part Schultz chargeait le pus cher possible pour les marchandises dont il était le seul fournisseur, tandis que d'autre part Snow s'évertuait à payer les gages les plus bas possibles. On sait que les hommes de Snow, ses propres compatriotes ontariens, se saisirent de lui à la suite d'une série de procédés désagréables et voulurent le noyer dans la rivière. Il dut son salut aux Métis français qui le délivrèrent des mains de ses propres hommes.

Snow et Mair, en union avec Schultz, se rendirent sujets à caution par un reproche plus grave. On les accusa de vouloir s'accaparer des terres déjà habitées par les Métis pour les revendre avec profit à leurs compatriotes ontariens. Schultz et Snow s'étaient fait donner — au prix de quelques bouteilles de mauvais whisky — des terres autour de l'endroit où nous sommes aujourd'hui. Encore une fois on se saisit de Snow — cette fois c'étaient les Métis — et on le conduisit au Fort Garry pour être jugé. Le gouverneur McTavish lui imposa une amende pour avoir vendu de la boisson au sauvages.

Les événements de 1870 au Manitoba, c'est-à-dire l'organisation du gouvernement provisoire, hâta la construction de la route Dawson du moins de la partie est du chemin. On avait commencé les travaux en 1867, de Fort William allant vers l'Ouest où il y avait environ 45 milles jusqu'au lac Shebandowan. Le gouvernement canadien décida d'envoyer une expédition militaire dans l'Ouest et, ne pouvant passer par les Etats, dut se servir de la route canadienne. En arrivant à Fort-William, les troupes découvrirent que le chemin n'était pas prêt. Au prix d'efforts titaniques, les troupes finirent par passer et du lac Shebandowan, par le lac la Pluie et le lac des Bois, arrivèrent par la rivière Winnipeg.

La partie du Dawson qui nous intéresse, celle qui relie le lac des Bois au Manitoba, ne fut complété qu'en 1871. Les émigrants y passèrent en juillet 1871 et ainsi jusqu'en 1874, bien que la route par Saint-Paul fût en somme plus facile, bien que plus dispendieuse. Puis, peu à peu, le chemin fut abandonné et ne servit plus qu'à relier les villages du Dawson à la ville. Le projet d'un chemin national fut abandonné et bientôt les chemins de fer firent leur apparition, ne laissant du projet lui-même qu'un souvenir.

Le chemin Dawson perdit de son importance nationale, mais il y gagna en importance locale. Il vit grandir peu à peu les petites agglomérations des débuts. Il fut le témoin silencieux des deuils et des joies saines des jours héroïques. Il regarda passer les charrettes de la Rivière-Rouge dont le bruit strident effrayait les oiseaux, puis les "buggies" plus somptueux, puis bientôt les voitures-automobiles, les camions et tout l'attirail moderne.

Les routes ont une âme! Celle du Dawson doit être faite de beaucoup de patience, de beaucoup de courage et d'une profonde fidélité à laquelle s'ajoute sans doute une teinte de mélancolie. C'est un peu, vous l'avouerez, l'âme des anciennes choses et des anciennes gens. La patience et le courage des pionniers; la fidélité à une vocation souvent obscure qui a fait qu'on est resté au poste malgré toutes les amertunes, comme la petite Maria de Péribonka; la mélancolie des choses qui disparaissent avec l'anxiété qu'apportent tous ces changements rapides. Pourvu que l'âme ne soit pas affectée, dit-on, qui sait? Et instinctivement, la pensée se tourne vers les saints protecteurs et protectrices des villages dawsonais: Notre-Dame de Lorette, Sainte-Anne, l'Enfant-Jésus de Thibaultville. Et si les routes ont des anges gardiens, protégez-les ô saints anges! Béni sois-tu, Seigneur, pour les routes humaines qui relient entre elles des communautés de même sang et de même idéal! Béni sois-tu pour ces artères qui amènent aux centres principaux le sang vivifiant de nos fortes campagnes. Béni sois-tu pour les routes qui conduisent les citadins fatigués vers les bois, les montagnes et les plages lointaines. Pardonne-nous l'abus que trop souvent nous faisons de nos routes, mais considère plutôt et leur rôle social et leur fidélité et leur âme poétique et discrète!

PETITES NOTES

La famille Jean-Baptiste Lévêque remercie sincèrement les personnes qui ont bien voulu lui témoigner de la sympathie à l'occasion du décès de M. Jean-Baptiste Lévêque.

• • •

Baptême

De Cruyenaere, Joseph-André-Marcel-Jean, né le 29 juillet, baptisé le 4 août, enfant de Jules De Cruyenaere et de Julie Fourneaux. Parrain, Marcel De Cruyenaere; marraine, Cécile De Cruyenaere, frère et soeur de l'enfant.

• • •

M. et Mme A. Guilbert de Petersfield, Man., annoncent les fiançailles de leur fille, Jeanne, avec M. Charles Daoust, de St-Boniface, fils de Mme Daoust et de M. J. Daoust, décédé. Le mariage aura lieu le 17 septembre, à Petersfield.

• • •

Mme Albertine Saint-Godard annonce les fiançailles de sa fille aînée, Lorraine-Norma, avec M. W.-D. Tétrault. Le mariage aura lieu le 2 septembre dans la cathédrale de Saint-Boniface.

Le service postal entre la France et le Canada

OTTAWA — Le ministère des Postes nous communique:

M. William P. Mulock, ministre des Postes, annonce aujourd'hui que son ministère n'attend qu'une occasion propice pour rétablir le service postal entre le Canada et la France. Cette nouvelle devrait rassurer ceux qui, depuis l'interruption du service postal entre les deux pays, s'inquiètent du sort de parents ou amis actuellement en France.

Le ministre des Postes a fait remarquer, à la suite de cette déclaration, que l'interruption du service entre le Canada et la France ne résultait d'aucune décision du ministre ou du censeur des postes, mais bien du fait qu'il était absolument impossible, à ce moment-là, de livrer le courrier adressé à ce pays. L'ennemi occupe une grande partie de la France, et le territoire occupé comprend à peu près tous les ports importants par lesquels les échanges de correspondances entre le Canada et la France auraient pu s'effectuer.

Les autorités étudient actuellement la possibilité d'emprunter une autre voie, et le public peut être sûr que le service postal avec ce pays sera rétabli le plus tôt possible.

Des échanges postaux se font actuellement avec les possessions françaises, sauf celles qui sont situées dans la région de la Méditerranée.

Etant donné l'occupation, par l'ennemi, d'une grande partie de la France, les correspondances adressées à ce pays, lorsqu'il sera possible de les y expédier, seront soumises à la censure. Le service ne s'appliquera probablement qu'aux lettres.

En attendant que les communications postales puissent être rétablies, on a conclu avec la compagnie Thomas Cook, de Toronto, un arrangement en vertu duquel les lettres d'un caractère inoffensif peuvent être expédiées en France. Contre paiement de la taxe ordinaire, cette compagnie s'engage à faire parvenir ces objets à leur destination, par voie indirecte.

Seules les lettres d'un caractère social — et non la correspondance d'affaires — peuvent être expédiées en France par l'intermédiaire de cette maison.

Contre l'abus des alcools en France

VICHY — Le cabinet du gouvernement de Vichy a approuvé des mesures dirigées contre l'alcoolisme. Le communiqué relatif à ces mesures ne donne aucune précision et annonce qu'elles seront rendues publiques prochainement.

Cette campagne antialcoolique est un des premiers pas dans la voie du redressement moral et physique du Français et fait partie des projets du gouvernement Pétain pour rendre la France plus forte et plus saine.

Il n'est cependant pas question de supprimer complètement le vin en France; une telle mesure équivaudrait à priver l'Italie de son "spaghetti".

Otto Abetz nommé ambassadeur d'Allemagne en France

BERLIN — Le chancelier Hitler annonce la nomination de M. Otto Abetz, autrefois du ministère des affaires étrangères à Berlin, comme ambassadeur en France.

M. Abetz avait été expulsé de France en 1939 comme "agent naziste indésirable", au cours d'une arrestation massive de présumés espions. C'est M. Daladier lui-même, alors premier ministre de France, qui avait dirigé personnellement la chasse aux espions.

M. Abetz est marié à une Française.

Chautemps sera au nombre des "accusés de guerre"

BERLIN — La radio allemande rapporte que l'ancien président du conseil Camille Chautemps sera au nombre des "accusés de guerre" devant le tribunal de Riom. M. Chautemps, désigné pour une mission spéciale en Amérique du Sud pour le gouvernement Pétain, aurait reçu instruction d'ajourner sa mission jusqu'au résultat de l'enquête judiciaire qui le concerne.

Collège de Saint-Boniface — 14 août 1940



AU COLLÈGE

Directeur: MAURICE GYDÉ
Chroniqueurs: CHARLES DÉSORCY, LÉOPOLD SABOURIN

XIIIe ANNÉE — NUMÉROS 21 et 22

15 août...

Pour tout collégien, le mot "vacances" est devenu synonyme du mot "départ". Il laisse entrevoir une cure de repos dans toute sa quiétude charmante, où le corps et l'esprit reprennent l'équilibre qu'une année d'études égrainées en époques, périodes, chapitres, paragraphes, avait ébranlé.

Le "15 août" est devenu synonyme "d'avant-goût" de la rentrée; c'est la ligne de démarcation entre les heures de loisir et de paresse insoucieuse et la rentrée. Pourtant, les collégiens qui assistent à la messe et au déjeuner traditionnels du 15 août au Collège, supportent sans défaillance, ni dégoût, ni mélancolie l'appréhension d'entreprendre bientôt une cure élaborée de travail intellectuel intense et de vie réglée.

◇ ◇ ◇

Cette année, le 15 août marque aussi le quatrième centenaire de la fondation de la Compagnie de Jésus par saint Ignace. L'Ordre se diffusa dans tout le monde comme une traînée de poudre; les nombreux apôtres, croisés des premières heures, consacrèrent leurs forces à cette oeuvre capitale d'enseigner, de remuer les foules, de bannir l'ignorance de la classe populaire, de grossir l'armée des âmes déterminées à percer les mystères de la science.

Cette révolution dans l'art et la pensée ne fut pas sans soumettre les nouveaux venus au crible des critiques les plus contradictoires; on multiplia contre leur méthode des récriminations qui s'écroulent comme des châteaux de cartes devant l'évidence, devant les témoignages de leurs plus irréductibles ennemis, Voltaire, Compayré.

La véritable formation intellectuelle ne s'acquiert qu'auprès des hommes, dont les esprits et les coeurs altérés de vérité et de foi, ont connu une gloire durable et la maîtrise des arts et des sciences. La devise "Enseigne-moi la perfection et la discipline et la science" que lit avec émotion tout nouveau collégien, n'est-elle pas le secret des classiques? Saisir le réalisme dans ses jugements à l'aide du bon sens, discipline de l'esprit qui refuse son adhésion aux illusions. "Recta sapere", règle antique, toujours neuve. Leur système d'éducation, où tout progrès légitime trouve place, repose sur la logique. L'élève n'est pas traité comme un être passif, prêt à ingurgiter des idées toutes faites, des raisonnements "empennés comme des oracles" (Montaigne). Au contraire. Leur méthode active donne à l'élève l'art de conserver ses anciennes acquisitions, de les accroître et de les amener à leur pleine maturité. On façonne la raison pour qu'elle développe la volonté instructive et qu'elle devienne une base solide contre les assauts du doute. C'est là que les idées puisent le réalisme intégral et que l'élève se prépare à la vie réelle, faite de heurts, de compromis, qu'il saura affronter; préparation à la vie sociale faite de sacrifices et de coopération supplantant les tendances égoïstes; préparation à la vie surnaturelle par la domination de l'esprit sur la chair, la soumission du coeur à la puissance de la vérité. La raison concilie la foi et la science, cette dernière ne fructifiant qu'autant qu'elle reçoit les apports précieux de la foi.

Et cette formation intellectuelle n'est qu'une fraction de leur vaste oeuvre pédagogique formulée au cours de quatre siècles. Leur but immuable, nourrir de foi et de science chrétienne les jeunes générations, a assuré le succès de leur système et sa survie.

En ce 15 août nous éprouvons un sentiment de fierté d'avoir été honorés d'un enseignement direct et pour le coeur et pour l'esprit: nous sommes des privilégiés. Sachons le reconnaître.

Maurice GYDÉ.

Un éducateur

Jean Racine

Tout le monde connait Jean Racine, dramaturge. Son immortelle Hermione ne permettra jamais de l'oublier; l'harmonie et la grâce de son style nous a trop charmés pour que nous puissions ne plus le lire. Mais connait-on Jean Racine, éducateur? Pour cela il faut avoir lu ses lettres à son fils, Jean-Baptiste. Il faut avoir été touché par les soins infinis qu'il y met et les conseils dont il les remplit. Rarement père n'eut tant à coeur l'éducation et la formation de son fils.

Ces lettres, au nombre de cinquante-cinq, sont écrites entre les années 1691 et 1699, pour Racine, les dernières années d'une vie de soixante ans. Son fils Jean-Baptiste en 1691 est en rhétorique, et en 1699 fait ses premiers pas dans la vie publique.

Formation intellectuelle

Ce qui nous frappe d'abord en parcourant ces lettres, c'est le grand intérêt que prend Racine aux études de son fils. Il lui indique des versions latines à faire et les corrige lui-même. Quand le sens n'a pas été, comme il dit, "attrapé", les devoirs sont renvoyés sans correction et d'autres plus faciles indiqués... Jean-Baptiste se voit souvent reprendre si, comme il peut arriver même chez les jeunes, il se montre un peu trop hardi dans le maniement de la plume. Un bon jour, Racine lui surprend un néologisme: c'est le mot "recruter", que le jeune homme avait sans doute vu dans la gazette de Hollande, journal de prédilection de notre collégien, puisque il est écrit que tout collégien doit avoir un journal de prédilection. Mais on disait alors "faire des recrues" et non pas "recruter", et Jean-Baptiste doit laisser là sa gazette de Hollande. "Vous y pourriez apprendre, lui dit son père, certains termes qui ne valent rien". "Je vous dirai aussi, poursuivit-il dans une autre lettre, que vous me feriez plaisir de vous attacher à votre écriture. Et quand vous m'écrirez, vous pourrez vous dispenser de toutes ces cérémonies de "de votre très humble serviteur, etc". Je connais même assez votre écriture sans que vous soyez obligé de mettre votre nom".

Formation morale

Mais s'il ne négligeait pas l'éducation de l'esprit, c'est la formation morale, ce qui touche au caractère et au coeur, qui semble le préoccuper le plus. Chaque lettre voit multiplier les conseils, les avis, les encouragements... Ici c'est le respect des maîtres ou du passé qu'il faut cultiver, là c'est la reconnaissance envers ses parents; ici ce sont des spectacles qu'il faut éviter, là c'est la loquacité, l'extravagance, l'irritation devant les railleries de confrères; mais partout et toujours revient la note de la piété. Ce grand connaisseur du coeur humain a compris combien l'homme a besoin de s'unir à Dieu; il a saisi aussi combien il est impérieux d'acquérir, jeune, de bonnes habitudes, de former son caractère.

C'est au Collège qu'on se forme le caractère; or, pour former un caractère, comme pour former toute autre chose, il faut couper ici, ajouter là, éviter ceci, ne pas négliger cela. Dans les lettres de Racine, quelque chose nous dit qu'il a assisté lui aussi aux conciliabules de la salle de récréation, qu'il a passé quelques jours de congé au collège et quelques autres ailleurs, qu'il a connu des confrères de classe. Et ce que l'ancien collégien avait appris par expérience il le transmet au jeune: "Je vous conseille, mon cher fils, d'être extrêmement circonspect dans vos paroles, et d'éviter avec grand soin la réputation d'être un parleur, qui est la plus méchante réputation qu'un jeune homme puisse avoir". "N'oubliez point vos études, et cultivez votre mémoire continuellement qui a grand besoin d'être exercée". Ah! le bon vieux temps et le bon vieux Racine, avec ses bonnes vieilles idées! Mais voici du surprenant, surtout de la bouche d'un dramaturge célèbre. "Vous savez ce que je vous dit des opéras et des comédies. Il est très important pour vous et pour moi-même qu'on ne vous y voie point, d'autant plus que vous êtes présentement à Versailles pour y faire vos exercices et non point pour assister à toutes ces sortes de divertissements. Avant toutes choses, songez toujours à votre salut, et ne perdez point l'amour que je vous ai vu pour la religion. Je sais bien que vous ne seriez pas déshonoré devant les hommes en y allant; mais ne comptez-vous pour rien de vous déshonorer devant Dieu? Sachez que le duc de Bourgogne, qui a un goût merveilleux pour toutes ces choses, n'a pas encore été à aucun spectacle, et qu'il veut bien en cela se laisser conduire par les gens qui sont chargés de son éducation". Jugement sévère, n'est-ce pas? Mais peut-être qu'au temps de Racine, où se jouaient des pièces comme Polyeucte et Athalie, le théâtre était une vraie source de maux, excitant les passions et inspirant chez les jeunes des vocations de "gangster"! Cependant ne jugeons pas trop sévèrement ce siècle obscur: dans l'âge d'or où nous vivons, nous assistons bien à des pièces comme "Edith Cavell" et "Boys Town", mais nous en voyons d'autres aussi...

Voilà pour le théâtre. Une remarque, maintenant, sur les confrères de classe et sur leurs remarques à eux. Jean-Baptiste n'était pas parfait, et par malheur ses confrères s'en sont aperçus, — cela arrive encore même de nos jours. Mais le jeune Racine savait prendre en bonne part leurs railleries. Son père l'en félicite: "J'ai reconnu en vous une qualité que j'estime fort: c'est que vous entendez très bien raillerie quand d'autres que moi vous font la guerre sur vos petits défauts. Mais ce n'est pas assez de souffrir en galant homme les petites plaisanteries qu'on vous peut faire, il faut même les mettre à profit. Si j'osais vous citer mon exemple, je vous dirais qu'une des choses qui m'a fait le plus de bien, c'est d'avoir passé ma jeunesse avec une société de gens qui se disaient assez volontiers leurs vérités, et qui ne s'épargnaient guère les uns les autres sur leurs défauts; et j'avais assez de soin de me corriger de ceux qu'on trouvait en moi, et qui étaient en fort grand nombre, et qui auraient pu me rendre assez difficile pour le commerce du monde". Nous n'avons peut-être pas autant de défauts que Racine, père et fils, mais nous sommes aussi privilégiés qu'eux pour ce qui est des confrères!

Mais voici, pour aborder les idées de Racine sur le respect du passé et la soumission aux maîtres, voici que l'honneur de Cicéron lui-même est en jeu. Jean-Baptiste, le brave Jean-Baptiste qui s'y connait en homme et surtout qui a eu l'expérience de la vie, — n'a-t-il pas vingt ans, — trouve Marcus Tullius assez poltron. Son père n'est pas de son avis: "Je vous conseille, dit-il, de ne jamais traiter injurieusement un homme aussi digne d'être respecté de tous les siècles que Cicéron. Il ne vous convient point à votre âge, ni même à personne de lui donner ce vilain nom de poltron.".

Dans une autre circonstance, la leçon a une portée plus vaste. "Je suis toujours étonné, écrit-il, qu'on vous montre en Rhétorique les fables de Phèdre, qui semblent une lecture plus proportionnée à des gens moins avancés. Il faut pourtant s'en fier à M. Rollin qui a beaucoup de jugement et de capacité." Nous sommes en 1692. M. Rollin, professeur de Rhétorique à l'Université de Paris, n'est pas encore l'auteur du fameux Traité des Etudes, qu'il a écrit à 65 ans. M. Rollin n'a que 30 ans; et Jean Racine connait tous ses classiques et passe la cinquantaine. Et cependant "il faut s'en fier à M. Rollin". Heureux M. Rollin, diraient bien des éducateurs!

"Aussi, ajoute-t-il dans une autre lettre, faites bien concevoir à vos maîtres combien vous êtes reconnaissant des bontés qu'ils ont pour vous". Ainsi le jeune homme apprendra ses devoirs envers ses maîtres. Il prodigue les mêmes conseils au sujet de la reconnaissance des enfants envers leurs parents. Heureuse mère qui avez reçu des lèvres d'un fils les douces paroles de reconnaissance et de gratitude. Oh! combien ne sont-elles pas aujourd'hui les mères qui pleurent tout bas et voient sans reflux le courant de leur amour. Rendons à Jean-Baptiste le témoignage qu'il ne fut jamais ingrat et qu'il sut apprécier le dévouement de ses parents.

Terminons cette étude par une pensée élevée qui résume toutes les autres et à laquelle Racine revient sans cesse. "Je vous exhorte à bien servir Dieu afin que pendant cette année de rhétorique que vous commencez il vous soutienne et vous fasse la grâce de vous avancer de plus en plus dans sa connaissance et dans son amour. Croyez-moi, c'est là ce qu'il y a de plus solide au monde: tout le reste est bien frivole...".

Ah! Jean Racine, vous n'êtes plus le même homme que j'ai connu par "Andromaque". Vous étiez jeune alors... Mais "le vin fumeux" dont parle Bossuet a eu son temps; l'homme s'est assagi avec les ans; à force de fouiller le coeur humain Racine a appris le vrai sens de la vie.

"On répond de son coeur et je vaincrai le mien", dit un de ses personnages. Un jour, Jean Racine abandonna à jamais le théâtre; c'était pour vaincre son coeur; c'était pour vaquer au salut de son âme et à celui de ses enfants... L'illustre héros du drame classique est devenu un irréprochable père de famille. Relisez "Andromaque" et vous retrouverez le grand poète dramatique que tout le monde connait; lisez ensuite les lettres à Jean-Baptiste et vous y trouverez un tendre père, un éducateur chrétien qui a nom Jean Racine.

Albert DE PAPE,
Rhétorique.

Aux Champs

...juillet 1940.

Mon Révérend Père,

Avez-vous déjà cultivé des betteraves à sucre? Non? Alors vous ne comprendrez pas pourquoi j'ai fait attendre ma réponse. Oui? Alors je n'ai aucune excuse à présenter. C'est que la culture des betteraves, c'est un peu comme la culture des bonnes qualités chez certains élèves: même si l'on sème toujours de la bonne graine, il en pousse de la mauvaise comme par magie, puis il faut la détruire, et vous savez le reste. On arrache un défaut, il en pousse dix. Parfois le terrain est dur et les mauvaises herbes sont armées de piquants malicieux qui font baisser l'enthousiasme. Depuis six heures et demie du matin jusqu'à sept ou huit heures du soir, je pioche avec une mer de betteraves autour de moi, un ciel de plomb au-dessus, une atmosphère flamboyante qui me brûle les yeux et une volonté qui est en raison inverse du thermomètre...

Le secrétaire
de "Mame Ugène".

Poésie académique

Ballade des rhétoriciens

Je veux chanter en vers lyriques
La douzaine du Père Hardy.
Le professeur, esprit critique,
Faiseur de bons mots inédits,
Il prise fort la gymnastique,
Par quoi l'esprit se dégourdit.
Et grâce à lui la Rhétorique
Est un terrestre paradis,
Où travailler est un piqu'-nique.
Voilà du moins ce qu'on en dit.

Julot joue à la politique;
C'est un petit Disraéli.
Tandis que Bruyère, en musique
Enfonce Mozart et Verdi.
Lafrenière a l'air romantique,
Le bon Fatso l'air de Gandhi.
Saquet est enfant d'Armorique
Et le beau Roy, fils d'Aubigny.
Lévêque a le "bol" historique...
Voilà du moins ce qu'on en dit.

De cette riche mosaïque
Les purs joyaux, sans contredit,
Sont Alberto le séraphique
Et puis Édouard, ce beau dandy.
Enfin Bernier forme un dyptique
Avec Albert, grand érudit..
Pour clore cette liste épique,
Voici Robert aux doigts brunis,
"Tétant" un tube aromatique
Voilà du moins ce qu'on en dit.

Envoi

Prince, à vous ces vers d'apprenti,
Cette ballade humoristique,
Aimez-les bien, vos chers petits,
Des douze apôtres la réplique:
Voilà du moins ce qu'on en dit.

Clément FLUET,
Belles-Lettres.

Au professeur de Rhétorique,
19 mars 1940.

Ballade de l'humaniste

Je vous présente l'Humaniste,
L'Humaniste au Père Nadeau:
Un beau garçon, l'air optimiste,
Yeux nuancés de ciel et d'eau.
Voici Fluet, qui fait l'artiste,
Voici Tonton, qui fait dodo.
Je vous présente l'Humaniste,
L'Humaniste au Père Nadeau.

Bonneville n'est pas trappiste,
Pas plus qu'un dénommé Pierrot;
Joli Gérard est helléniste,
Albert Thomas fait le gros dos
En grommelant il suit la piste
D'André Trudel, un peu rondeau.
Je vous présente l'Humaniste,
L'Humaniste au Père Nadeau.

Léon le grand n'est jamais triste,
Monsieur Pinette est un joyau.
Le professeur, un humoriste,
Toujours "castigat ridendo";
Et sous son charme réaliste
La classe est en eldorado.
Je vous présente l'Humaniste,
L'Humaniste au Père Nadeau.

Louis de Bourbon file en cycliste;
Le grand Turenne, en crescendo.
Reste un amour de humoriste:
Ephrem! Ephrem!... et Sylvio!
Et Frédéric, pas bolchéviste!
C'est le dernier, mais le plus beau.
Je vous présente l'Humaniste,
L'Humaniste au Père Nadeau.

Envoi

Prince, suis au bout de ma liste,
Et puis n'ai plus de rime en deau..
Je vous présente l'Humaniste,
L'Humaniste au Père Nadeau.

Télesphore ROBERT,
Rhétorique.

Au R. P. Provincial,
24 février 1940.

Vers l'Académie

N.D.L.R.—Voici sans autre correction que les deux parenthèses, la composition d'un élève qui, à son arrivée au Collège, il y a deux ans, ignorait le français. C'est un travail d'examen, fait dans un temps limité, sans grammaire ni dictionnaire.

Les quatre saisons

Dieu, dans sa Providence, a divisé l'année en quatre saisons bien différentes ayant chacune ses particularités. Ces saisons sont: le printemps, l'été, l'automne et l'hiver.

Le printemps est la saison de l'espérance. La terre, riche et humide, est cultivée. Puis c'est la semence (les semailles), et les agriculteurs, voyant leurs terres fertiles où poussent déjà des petites feuilles vertes, prient Dieu de leur accorder une bonne récolte, afin de pouvoir se nourrir ainsi que les petits enfants, qui jouent çi (ça) et là dans les champs couverts de verdure.

Les bois deviennent verts et les arbres dans les vergers étalent leurs belles fleurs odorantes qui répandent tout autour leur suave parfum, comme une prière de reconnaissance envers Dieu qui leur a donné la vie.

L'été est la saison chaude, où tout croît et commence à mûrir. Sous la caresse du soleil, les fleurs des arbres fruitiers sont tombées, laissant de petites coupes vertes d'où sortent de minuscules fruits, qui croissent rapidement. Les oiseaux chantent dans les arbres, les animaux encore trop jeunes pour travailler courent dans les prés ou paissent l'herbe verte et tendre sous la surveillance de leur mère.

Dans les champs, la graine commence déjà à se former sur les tiges, et l'on voit partout le blé se berçant aux doux murmure d'une brise fraiche.

L'automne est le temps des récoltes. Les arbres sont courbés sous le poids des fruits, les légumes dans le jardin sont mis dans les caves pour servir pendant l'hiver, et quand l'agriculteur, couvert de poussière après une longue journée de travail dans les champs, rentre tard le soir avec la nouvelle que la récolte est bonne, de nombreuses voix s'élèvent en reconnaissance vers Dieu, l'auteur de tous ces dons.

L'hiver, triste et morne, est la saison du repos. Les feuilles sont tombées, les champs, sillonnés par la charrue, sont couverts de neige. Le soleil, comme fatigué par son travail, se lève tard et se couche tôt. Pendant les longues soirées on se réunit autour du feu et là, pendant que les plus jeunes font leurs devoirs d'école, les autres lisent, racontent des histoires, ou s'amusent de différentes manières.

Les animaux sont rares et l'on ne voit que quelques oiseaux auxquels Dieu a donné un plumage plus épais pour soutenir les rigueurs de l'hiver.

Remercions tous Dieu, qui, dans sa sagesse infinie, nous a accordé tous ces dons.

Remi de ROO,
Eléments-Latins.

Mai 1940.

Les Académiciens

Cléto

Cléto a le marcher impérieux. Il approche: important, ses fers résonnent contre le parquet. Le voici. Il donne une poignée de mains vigoureuse; sa bouche, toujours prête à lancer des mots des plus sagaces, est plissée d'un petit sourire moqueur. Chic par vertu, il a soin de ne jamais tenir son pantalon non pressé; complet bien ajusté, noeud de cravate parfait, le tout surmonté d'un tout petit, menu, gai, gentil amour de frisette.

Cléto est bon enfant, doux, pacifique; il préfère la pique à la hache. Esprit subtil, fin, délié, perspicace, il trouve mot à tout, et s'essaie au dernier mot. Politicien, il n'est pas diplomate.

Cléto est dilettante. Il savoure Beethoven, se gargarise de Mozart et accélère le pas au jazz trépidant. Lui-même au cinéma note quelques airs populaires, pour accompagner, le soir, sa voix mélodieuse sur sa guitare.

La caricature dans plusieurs cahiers l'emporte sur Cicéron, sur Horace, même sur Homère. La couette d'Hitler sur la moustache de Chamberlain, la pipe de Popeye aux dents de Mortimer sur le menton de Benito, tout cela ne fait qu'un avec ses vers. En effet, Cléto est poète; il rime à merveille la pensée d'un tableau de Rembrandt ou de Fra Angelico. Chez lui, architecture, peinture, poésie et musique fournit matière à critique et sujet à plaisir esthétique.

Cléto fait vent d'être connaisseur et pour cela veut savoir les causes, les pourquoi, les raisons d'être et l'utilité de tout sous le soleil. Il tâche aussi, par la section géométrique des cônes, de mesurer l'homme dans l'infini. Fort mathématicien, il sait compter et même un peu plus.

En somme, Cléto attire l'attention et l'admiration tant par son savoir-vivre que par son talent inné de poète et de peintre, et par sa passion d'érudition.

Pierre RAYMOND,
Belles-Lettres.

Ephrem

Ephrem est grand, bien bâti, solide. Il ne fume point, "sacre" encore moins, et est l'homme le plus courtois du monde dans ses relations avec les demoiselles. Il étudie beaucoup, est diplomate et rit fort haut des bons mots du professeur. Il a bon coeur et professe pour le Père Chicoine une admiration à bouche ouverte. Il est simple, pas vaniteux pour un sou: en un mot, Ephrem est l'honnête homme, le modèle le plus achevé et le plus exquis du parfait gentleman.

Au physique, Ephrem est... assez bien. Taillé en hercule, il appuie sur deux larges pieds un corps robuste, sur lequel se balance, tant bien que mal, la tête la plus ravissante du monde. Auguste Rodin en aurait fait le modèle d'un chef-d'oeuvre. Oui, dans Ephrem, il n'y a que la tête. Elle est superbe, elle est unique. Le front est "au Caucase pareil"; le nez de l'Apollon du Belvédère; les yeux sont pleins de charmes: derrière de fortes lunettes, ils contemplent le monde avec l'étonnement d'un nouveau-né devant un jouet brillant. Mais holà! ce visage n'est pas ordinaire! non! ce visage sait sourire. Qui a vu sourire Ephrem est déjà son ami: là réside sa force, sa grâce, là brillent ses qualités morales et intellectuelles,—voilà tout le secret de son charme. Ephrem est tout sourire; ce sourire est tout Ephrem. Que dire encore de lui? il sait sourire... Que dire de plus? vaut mieux se taire, car plus que jamais, lorsqu'il s'agit d'Ephrem et de son sourire, la parole doit laisser la place à la contemplation muette:

Car enfin Ephrem est tout dans son sourire.

Clément FLUET,
Belles-Lettres.

En jeu et au jeu

Un jour, je rôdais indolemment, tel le poisson de M. de Heredia, à travers la salle de récréation, et voici le spectacle qui s'offrit à mes yeux.

Jules et Télesphore s'apprêtaient à jouer au ping-pong. Le Gros avait ôté son gilet et retroussé ses manches pour plus d'aisance. Jules, politicien stoïque, gardait son veston quoique déboutonné, et affectait avec raison une certaine grâce de mouvements. Pour prévenir une discussion on accorda le service à Jules, et voilà la balle en vol.

Télesphore se tire d'affaire et sourit; c'était si facile. Mais Jules ne faisait que l'égaler, dans les premiers échanges, il attendait patiemment sa chance... Elle vient. Il hausse le torse, se mord la lèvre et sa palette rapide aplatit la balle par delà le filet; l'adversaire ne la voit que lorsqu'elle vient s'amortir sur le haut de son nez. Un éclat de rire des deux parts, et Jules sert de nouveau. La partie continue, brillante tantôt pour Aubigny tantôt pour Letellier. Soudain, le ballon-volant vient bondir sur la table juste à temps pour gâter une belle flèche de Jules. Il se tourne, tout rouge, et voit un petit qui rit de lui, les bras tendus pour recevoir le ballon. Oh! l'insulte suprême! un petit surtout! Jules part, le petit aussi, les deux flèchent à travers la salle puis disparaissent parmi les élèves. Robert se tord de rire. Et bientôt on voit revenir l'agresseur, rouge et riant, en rajustant sa cravate.

Albert MILANESE,
Rhétorique.

Entre pères de famille

—J'ai trouvé un truc!... A la rentrée, je mets mes deux jumeaux au collège. L'un ira le matin, l'autre l'après-midi. Comme ça, j'aurai moitié à payer!...

Académie

Huit mois ont à peine suffi aux classes de Lettres pour achever le programme de littérature française, et tout n'a pas été dit. Heureusement l'académie des Lettres est venue compléter la formation intellectuelle et la culture française. Ses réunions bimensuelles apportèrent à ceux surtout qui ont eu le loisir d'y prendre une part active, un supplément de connaissance et un complément de culture.

C'est vraiment une invention sans pareille pour rendre actifs certains talents qui assez naturellement fuient le labeur. Se creuser la tête, scruter les bouquins, composer, retoucher, apprendre et prononcer un discours ou une causerie devant ses confrères, voilà un exercice très profitable à l'aide duquel on apprend vite à faire face à n'importe quel auditoire. Les auditeurs eux-mêmes y stimulent autant leur émulation que leur intelligence.

L'académie permet aussi de faire incursion en des matières connexes que les programmes n'atteignent pas, complétant ainsi le travail de la classe. Ce furent ainsi des débats sur des questions d'actualité ou d'intérêt primordial pour les jeunes. Ce furent plus souvent des études sur la littérature canadienne: parallèles entre romanciers, dissertations sur les poètes principaux, vue d'ensemble.

L'auteur présente lui-même son travail. Souvent, au préalable, lui-même est présenté en un portrait par un confrère, ami également de l'orateur et de la vérité. Les travaux de fond sont généralement illustrés par des artistes qui viennent dire des extraits de l'auteur étudié. Pour varier, les doctes entretiens font place parfois au jeu d'une scène classique ou à la récitation inédite d'un confrère poète.

✦ ✦ ✦

L'une de nos réunions eut pour président d'honneur le R. P. Provincial des Jésuites et pour auditoire tous les élèves. Clément Fluet fit connaître l'âme et l'art de Nelligan, et Pierre Raymond récita la célèbre "Romance du Vin". Faute de temps, F. Rainville ne donna pas son travail sur Louis Fréchette mais André Trudel rendit avec âme un extrait de la Légende d'un Peuple. Albert De Pape, pour marquer le tricentenaire de Racine, lut une riche étude sur les lettres du poète à son fils Jean-Baptiste. Maurice Bernier-Deniset et Télesphore Robert jouèrent la scène de la tentation dans Britannicus. Albert Milanese avait, au début, spirituellement présenté au président d'honneur ses confrères de Rhétorique. Un poète rhétoricien, en guise de présentation de ses cadets de Belles Lettres, créa la Ballade de l'Humaniste. La séance se termina par de précieuses conclusions et des encouragements de la part du R. P. Provincial.

✦ ✦ ✦

La dernière séance de l'année académique mérite un souvenir. Le président du conventum de Rhétorique de 1940 présidait élégamment. Sylvio Labossière et Gérard Jolicoeur, après s'être vu bellement portraiturés, nous dirent de belles choses sur "le Paysan dans le roman canadien" et sur Octave Crémazie.

Les Rhétoriciens avaient préparé la scène du procès, tirée des Plaideurs. C'était sans doute pour fournir aux Humanistes une sorte d'introduction à la Rhétorique, qui est à la fois théâtre et éloquence. Jules, ou Petit-Jean, fut éloquent une fois de plus. Raymond l'Intimé mêla admirablement tous les tons de l'ithos et du pathos, sauf à la fin de son plaidoyer, où il mélangea tout à fait pleurs et ris. L'auditoire partagea cette confusion finale, le juge aussi, croit-on; ce qui expliquerait que Dandin Sabourin ait failli entraîner la table dans sa chute. Ce jour-là se trouvait être le lendemain de l'anniversaire de naissance, dûment célébré la veille en classe, des deux académiciens. Notre musagète Robert dut redire devant la littéraire assemblée sa "Villanelle de réception" au petit Jacques, comme aussi sa "Ballade de l'Humaniste", dont Ephrem est, de toute évidence, le radieux pivot, — Ephrem, ce héros au sourire si doux, commençait sa vingtième année.

Il y eut un bouquet final, inattendu, bouquet de roses qui avaient gardé leur piquant. Clément Fluet, "qui fait l'artiste", vint lire, avec un sourire dépourvu de la candeur ephrémienne, "la Ballade des Rhétoriciens", douce revanche que le jeune poète (genus irritabile vatum) tenait depuis quelque temps dans son carquois.

Voilà du moins ce qu'on en dit!

Le Secrétaire.

A Travers les Centres Français

Des correspondants spéciaux de la "Liberté"

Saint-Eustache

Nous avons souvent la visite de personnes distinguées, mais jamais plus que depuis une semaine ou deux. Ce fut d'abord M. le curé J.-Ludger Bastien, de la paroisse du Sacré-Coeur d'Oakwood, à Grafton, dans le Dakota-Nord. Il vint prendre Mgr Bastien, son frère, pour le conduire à Saint-Laurent faire une petite visite à leur nièce, Soeur Marie-Emmélie, du couvent des religieuses Franciscaines de Marie. Au retour de St-Laurent, M. le curé d'Oakwood passa deux jours avec nous, visitant quelques-uns de ses vieux amis. Il fit une visite particulière à M. et Mme Laurent Chabot, où on lui offrit un beau banquet. Quelques jours après, nous avions comme visiteur le R. F. Côté, de la Maison des Ceres de Saint-Viateur à Otterburne, Man. Puis ce fut le tour de chère Soeur Annette Lachance, de la communauté des Soeurs Grises. Celle-ci arrivait des hôpitaux de Saskatoon, de Saint-Paul et d'Edmonton. Soeur Lachance était accompagnée d'une excellente petite religieuse de Saint-Boniface, Soeur Bourbonnière. Elle n'est pas demeurée longtemps parmi nous, et cependant combien nous aurions été heureux de jouir de sa compagnie durant quelques jours de plus. Ses frères comptent ici parmi les cultivateurs les plus actifs et les plus prospères. Ce sont Florentin, Clément, Hilaire et Noël. Aucune de ses soeurs ne demeure dans la paroisse: Dorilda, (Mme Picard), demeure à Benson, Sask., Alphonsine (Mme Luc Campeau), demeure à Saint-Norbert, Man., Armande (Mme Léon Bloum), demeure à Saint-Boniface. M. et Mme Bloum s'étaient fait un grand honneur de conduire Soeur Lachance partout où elle désirait aller, et, après ses quelques jours de repos, ils la reconduisirent à Saint-Boniface.

Revenez-nous encore, chère Sr Lachance, et nous tâcherons alors de vous garder plus longtemps avec nous.

Une autre de nos jeunes filles vient de partir pour le noviciat des Soeurs de Jésus et de Marie, à Outremont, Montréal. C'est Mlle Noëlla Lachance, jeune fille de 17 ans et enfant de M. et Mme Florent Lachance. Mme Florent Lachance est une des filles de M. et Mme Emile Beaudry, et son nom de baptême est Ella. Nous félicitons M. et Mme F. Lachance et leur belle famille de savoir si bien mériter les bénédictions célestes.

Mgr Bastien a souvent la visite de confrères ou d'amis. Nous avons cependant remarqué que depuis quelque temps ces visites sont beaucoup plus fréquentes. Ainsi on nous apprend que depuis huit jours les prêtres dont les noms suivent firent visite au presbytère: Mgr Morton, prélat retiré au Camp Morton, sur le lac Winnipeg; M. l'abbé Zélonka, curé de la paroisse polonaise de la ville de Winnipeg, connue sous le nom de Saint-John-Cantius; les RR. PP. Hilland et Emile, O.M.I., de la paroisse de St-Charles, Man.; M. le curé H. Hogue, de la belle et florissante paroisse d'Elie; M. le curé Paul-Emile Halde, le progressif pasteur de Saint-François-Xavier; M. le curé Lavoie, de la paroisse de Fannystelle, laquelle vient de célébrer si brillamment son cinquantenaire, et enfin, le dernier mais non pas le moindre, M. le curé Derome, vivant demi-retiré à Stonewall, Man.

Revenez encore, vénérés et dignes prêtres du Seigneur. Nous sommes toujours contents de voir beaucoup de confrères visiter notre curé et son cher vicaire M. l'abbé Lorenzo Paulhus. Nous sommes aussi assurés que Mgr Bastien éprouve toujours un grand bonheur de recevoir ses amis.

Avant de terminer, nous apprenons que mercredi dernier il y eut au presbytère une réunion de prêtres dans le but de faire certaines études et de prendre quelques décisions importantes. Nous en reparlerons une autre fois, si le but de cette assemblée n'est pas un secret professionnel.

Sainte-Anne-des-Chênes

Concert au profit des enfants réfugiés

Nous avions la visite, il y a une dizaine de jours, de quelques artistes de Winnipeg et de Saint-Boniface dont l'un est bien connu: M. Albert Pilon. Ils ont su nous intéresser par leurs chants et leurs pièces de musique. Cette tournée est au profit des enfants réfugiés.

Démonstration agricole

Dimanche dernier, le professeur McClean, du Collège d'Agriculture, accompagné de M. J.-E. Lafrance, agronome de la région, est venu nous donner des renseignements sur la culture des grains et légumes. La démonstration fut pratique. Au printemps, le département d'agriculture confiait à la Société d'Agriculture "La Vérendrye", de Sainte-Anne, le soin d'une petite ferme d'expériences agricoles; on choisit un coin de terre chez M. David Pattyn. Dans un champ d'une centaine de pieds de long sur une trentaine de large, on sema au-delà de soixante-quinze variétés de blé, d'avoine, d'orge, de lin, de millet, de luzerne, de trèfle, de blé-d'Inde, de fève, de navette. Chaque grain ou légume a bien poussé. Chacun a pu constater ce qui est préférable dans la région.

Malgré la chaleur écrasante, une cinquantaine d'intéressés se sont rendus; la chose en valait la peine.

Fléau des vers

Les cultivateurs de betteraves ont eu une dure épreuve pour la première année d'essai. Un fléau de vers s'est abattu sur les champs et a ravagé tout. A part quelques morceaux, il y a espérance quand même que la récolte ne sera pas manquée complètement; les pluies de la semaine dernière permettent aux feuilles de se refaire.

Les récoltes

L'activité est grande dans les champs actuellement; on y travaille dès le petit jour jusqu'à la nuit. Plusieurs ont même fini de couper leur récolte; les battages sont déjà commencés. Malheureusement, le marché est loin d'être encourageant. Chaque fermier reçoit un permis de vendre son grain, mais pas tout, pensez-y: cinq minots de l'acre seulement; avec cela le prix n'est pas élevé.

A nos correspondants

Nous prions nos correspondants de bien vouloir nous faciliter la tâche en nous adressant leurs chroniques le plus tôt possible.

Nous ne pouvons garantir l'insertion dans le numéro de la semaine des correspondances qui nous arrivent après le lundi.

Qu'on veuille bien aussi ne pas attendre à la dernière minute pour nous communiquer par téléphone des nouvelles qui peuvent être transmises deux ou trois jours plus tôt.

Les communications anonymes ne sont pas acceptées. Nous avons besoin de savoir qui nous renseigne. Signez votre nom, qui restera entre nous.

Les bureaux de la "Liberté" sont à Winnipeg (619, avenue McDermot) et non pas à Saint-Boniface.

Merci!

Saint-Adolphe

Mme D. Saint-Jean remercie sincèrement toutes les personnes qui lui ont témoigné de la sympathie à l'occasion du décès de son époux, M. Désiré Saint-Jean.

La Broquerie

M. l'abbé Jean-Baptiste Gauvin, professeur au Séminaire de Rimouski, accompagné de son frère M. l'abbé Stanislas Gauvin, du diocèse de Saint-Boniface, et de leur oncle M. Paul Gauvin, de Fall River, Mass., étaient en visite au cours de juillet chez leur oncle, M. et Mme Henri Gagnon. MM. Gagnon et Paul Gauvin ne s'étaient pas rencontrés depuis 40 ans.

Un triduum était prêché par le R. P. de l'Etoile, C.SS.R., curé de Sainte-Anne-des-Chênes, les dames et jeunes filles de la paroisse, et à la clôture de la "petite retraite", quatre dames de la paroisse ont été admises dans la congrégation des Dames de Sainte-Anne. Elles sont: Mmes Alfred Dubé, Mathias Fisette, Adélard Jolicoeur et Gérard Wenden.

Naissance

Gérard-Joseph-Ovide, enfant de M. et Mme Ovide Côté, de Vassar. Parrain et marraine, M. et Mme Stanislas Bisson, oncle et tante.

• • •

La Coopérative de Consommation est à ériger son établissement nouveau, faisant face à la fromagerie. La bâtisse sera d'une grandeur très raisonnable. Cependant nous espérons que bientôt il faudra agrandir. Dans cette organisation nous voyons que la devise des Coopératives a été bien suivie: "Pour nous, par nous, à nous".

St-Jean-Baptiste

Accident terrible

Le samedi 3 août, un de nos jeunes, Roland Vermette, était victime d'un accident de moissonneuse qui lui causa la mort. Inutile de dire que cette effrayante nouvelle fut une surprise très pénible pour ses chers parents et aussi pour toute la paroisse. Ses funérailles eurent lieu ici le mardi 6, au milieu d'un grand nombre de parents et d'amis.

Le service fut chanté par M. le curé J.-S. Caron. Le chant fut exécuté par la chorale paroissiale. Mlle Ermelle Carroll touchait l'orgue. Un groupe de jeunes filles chantèrent sous la direction de Mlle Annette Carroll.

Les porteurs furent MM. Aldéric Clément, Arcade Vermette, Pierre Vermette, Léopold Sabourin, Edouard Vermette et Denis Clément. Le quête fut faite par MM. Léopold Sabourin et Denis Clément. M. Arthur Vermette portait la croix. M. le curé E.-B. Rocan, de Sainte-Agathe, et M. le curé J.-A. Sabourin, de Saint-Pierre assistaient au choeur.

La maison Ed. Comeault était en charge des funérailles. Roland Vermette était âgé de 16 ans et 8 mois.

Lui survivent ses chers parents, M. et Mme Philippe Vermette; ses six frères: André, de Morris, Clovis, Ovide et Lucien, d'Aubigny, Armand et Gérard, qui demeurent avec leurs parents; six soeurs, Alice (Mme Aimé Beaudette), Yvonne (Rév. Soeur Berthe-Alice), de Sainte-Agathe, Annette, Agnès, Fernande et Irène.

A cette chère famille éprouvée par ce deuil cruel nous offrons nos vives sympathies.

Ste-Rose-du-Lac

Décès

M. Edouard Coulombe est décédé subitement chez lui, le dimanche 4 août, âgé de 62 ans. Il fut inhumé le 7. Conduisait le deuil, son beau-frère, M. Alexandre Tétreault. Les porteurs étaient MM. O. Archambault, F. Hemery, A. Guyot, N. Dufault, A. Debleuet et E. Catellier.

Ste-Elisabeth

On annonce de doubles fiançailles: celles de Mlle Léonne Desaulniers, fille de M. Exavérie Desaulniers et de Mme Sidonie Laroche avec M. Louis Landry, fils de M. Frank Landry et de Isméria Labelle; celles de M. Arthur Desaulniers, fils de M. Exavérie Desaulniers et de Sidonie Laroche, avec Mlle Denise Marion, fille de M. Paul Marion et de Mme Antoinette Fillion.

La capitulation du roi Léopold

LONDRES — M. James Cudahy, ambassadeur des Etats-Unis en Belgique, a déclaré que lorsque la vérité sera connue sur la capitulation du roi Léopold des Belges, sa décision sera non seulement approuvée, mais applaudie.

La famille française

VICHY — M. Jean Ybarnégaray, ministre de la Jeunesse, a déclaré que les ouvriers de la France nouvelle seront rémunérés proportionnellement au nombre des enfants dont ils seront les soutiens et non plus d'après le travail accompli.

Les Françaises, a-t-il ajouté, joueront le rôle primordial qui leur a été dévolu: demeurer chez elles, élever une famille et ne vivre que pour faire des hommes forts et utiles.

Les pères de familles seront embauchés de préférence aux célibataires, afin de mettre fin à la dénatalité de la France.

Le nouveau gouvernement de la France projette aussi de réformer le programme de l'enseignement. L'étude obligatoire des mathématiques et du latin pour les jeunes filles fera place à l'étude non moins obligatoire de l'économie domestique.

Canadiens français promus au C.N.R.



De gauche à droite: O. Masse; J.-E. Morazain; J.-A.-E. Gibeault; J.-E. Gauthier.

M. N.-B. Walton, vice-président du service de l'exploitation de la construction et de l'entretien du Canadien National, annonce la retraite de M. J.-E. Morazain, surintendant général de la région de Québec, et la promotion de trois canadiens-français à des postes importants: M. Oscar Masse, surintendant des transports à Québec, est promu surintendant général en remplacement de M. Morazain et M. J.-E. Gauthier occupera le poste laissé vacant par M. Masse. M. J.-A.-E. Gibeault, surintendant de la division de Campbellton, N.B., devient directeur général adjoint de la région de l'Atlantique, avec bureaux à Moncton, N.B.

M. J.-E. Morazain, surintendant général de la région de Québec, du Canadien National, quitte les chemins de fer, après plus de 50 ans de services continus. Né à Wheatland, P.Q. le 31 juillet 1875, il débuta dans les chemins de fer le 3 mai 1890. M. Morazain épousa en premières noces, le 11 janvier 1904, Laura Bratin. Six enfants sont nés de ce premier mariage, et le 12 octobre 1921 il épousait Angéline St.-Amant, qui lui donna deux enfants. M. Morazain a fait ses études primaires dans les écoles de son village natal. Il les compléta au Séminaire St. Charles Borromée, de Sherbrooke et remporta la médaille d'or en 1892.

Pendant toute sa carrière d'homme de chemin de fer M. Morazain sut entremêler son travail de récréations telles le golf, la chasse et la pêche. M. Morazain est aussi membre de plusieurs clubs sociaux. Il permuta au poste de surintendant général de la région de Québec le 1er décembre 1918.

M. Oscar Masse, qui succède à M. Morazain comme surintendant général de la région de Québec, est né à Coteau, P.Q. le 6 novembre 1884. Il débuta dans les chemins de fer comme commis dans le service des marchandises du Grand Tronc. Plus tard il permuta au poste d'opérateur à Coteau Junction et ensuite, à Montréal. En 1908 il était promu ordonnancier des trains à Island Pond, Vermont. Il occupa le même poste à Montréal. En 1918, il est nommé chef adjoint du mouvement des trains à Richmond, P.Q. et ordonnancier des trains à Montréal. Il devient en 1922, tour-à-tour inspecteur du terminus de Montréal, chef du mouvement des trains et surintendant adjoint. Il est promu inspecteur des transports à Toronto en 1927 et surintendant de la division de Lévis en 1936. En 1939 nous le voyons surintendant du service des transports à Québec, poste qu'il occupa jusqu'à sa récente nomination.

M. J.-A.-E. Gibeault est né à St. Jérome, comté de Terrebonne, le 18 novembre 1887. Après ses etudes à l'école primaire il entra au Mont Saint-Louis, à Montréal puis gradua à L'Ecole Polytechnique comme ingénieur civil. Il décrocha en 1910 son titre de Bachelier en sciencies appliquées, soit un an après son entrée à l'emploi des chemins de fer Nationaux. Il occupa plusieurs postes importants dans les chemins de fer tant en Ontario que dans Québec et les provinces maritimes. Le 27 janvier 1911 il fut promu au poste d'ingénieur résident à Québec, et devint en 1920, ingénieur de la division de Québec. En 1924 il est nommé ingénieur-adjoint à Montréal et en 1927, surintendant de la division de Lévis. Il occupe en 1931 le poste de surintendant de la division de Montréal et le 1er septembre 1932, celui de surintendant de la division de Campbellton, N.B. qu'il quitte aujourd'hui pour devenir directeur général adjoint de la région de l'Atlantique, du Canadien National.

M. J.-E. Gauthier, qui devient surintendant des transports à Québec, est natif de Portneuf, P.Q. Il débuta dans les chemins de fer comme commis dans le service de l'exploitation des trains du Canadian Northern. Au cours de ses 25 années passées au chemin de fer M. Gauthier occupa plusieurs postes importants dans différentes régions de la province de Québec et c'est à Parent, P.Q. où il détenait le poste de surintendant adjoint que ses chefs sont allés le chercher pour le nommer surintendant des transports à Québec.

Riche moisson de blé



Un vrai soleil de moisson brille sur ces gerbes d[...] du Manitoba. La renommée de notre province comme productrice de blé s'étend [...] les greniers du monde.

Le Pèlerinage régional annuel à Saint-Joseph d'Otterburne

(Suite de la première page)

Notre doctrine bilingue

Notre doctrine bilingue repose donc sur la doctrine britannique ... en théorie. En pratique, nous manquons d'une doctrine définie en cette matière. Et c'est une absurdité du programme d'études tel qu'il existe au Manitoba de ne comporter qu'un programme, élaboré naturellement pour des petits Canadiens anglais, et qu'on fait suivre de force à des petits Canadiens français. Histoire de faire de l'école une institution politique destinée à angliciser notre population coûte que coûte.

Ne nous décourageons pas. Voyons les résultats obtenus par nos frères Acadiens après soixante-dix ans de lutte. Persévérons et nous arriverons aux mêmes résultats en moins d'années probablement. Revendiquons, même si le succès ne parait pas devoir nous sourire dès maintenant. L'effort finira par porter ses fruits. Préparons-nous en particulier pour l'après-guerre à sauver, en l'y implantant solidement, la culture française en Amérique, et en particulier au Manitoba. Afin que ceux qui viendront après nous puissent y trouver l'atmosphère culturelle qui leur sera propre.

Contre les pacifistes

M. le curé J.-A. Sabourin, appelé à remercier M. Lacerte, ne pouvait manquer d'abonder dans le sens des idées suggérées par M. le conférencier. Le sujet était de nature à enflammer M. le curé de Saint-Pierre-Jolys, qui commença par mettre ses auditeurs en garde contre les pacifistes, à l'esprit de conciliation outrancier. Revendiquons nos droits à temps et à contre-temps, sans en demander pardon à qui que ce soit. Qu'arriverait-il, en effet, si les Canadiens français de la province de Québec faisaient à leurs concitoyens anglophones l'injustice faite à leurs compatriotes du Manitoba? On crierait à la tyrannie et à l'intolérance dans le pays tout entier, et par tout l'Empire. Non! il n'y a pas de démocratie véritable dans nos écoles, où des inspecteurs anglophones, ignorant tout de notre langue et de notre culture, se scandalisent de trouver des petits élèves de langue française incapables de répondre en anglais à leurs questions. Ces officiers sont les maitres absolus de l'éducation de nos enfants, alors que les parents eux-mêmes n'ont rien à dire, et n'ont aucun droit à faire instruire leurs enfants dans leur propre langue. Si nos compatriotes anglais manquent tellement de justice à notre endroit, ce n'est pas qu'ils s'inscrivent à faux contre les conclusions des pédagogues de l'Empire britannique. Nullement. Mais ils sont décidés à sacrifier la formation de l'enfant canadien-français pour arriver à leur but: l'anglicisation.

Il nous faut une doctrine pédagogique. Elle nous manque. Nous en avons les éléments de base dans la doctrine britannique, affirmée au congrès de Londres. Insistons sur le côté pédagogique, culturel, du problème. Nous sommes portés à l'oublier. Et c'est pourtant l'essence du problème.

Après cette manifestation de caractère hautement éducateur, et qui fut suivie d'ailleurs avec grand intérêt et dans un religieux silence, le Rév. Père Directeur procéda immédiatement à la bénédiction des objets de piété. M. le curé Sabourin présida ensuite le salut du T. S.-S. Et le pèlerinage se termina par la vénération de la relique de saint Joseph, que les PP. Cousineau et Lalonde présentèrent à baiser aux pèlerins.

Clergé présent

Parmi les membres du clergé qui entouraient Son Excellence Mgr Béliveau à la fête, outre M. l'abbé Yelle, P.S.S., et le R. P. Lauzon, C.S.V., on remarquait: M. l'abbé Georges Deniger, aumônier des étudiants de l'Université de Montréal; MM. les cu[rés ...] [Sa]bourin, de Saint-Pierre[...] [Ar]thur Benoit, de Saint-Malo; [...] Paillé, de Saint-Norbert; Uly[...] Forest, de Saint-Adolphe; J.-M. Mirault, de La Salle; M. Joyal, vicaire à Aubigny; aussi plusieurs religieux de la Compagnie de Jésus et de la Congrégation des Oblats de M.-I., parmi lesquels les RR. PP. E. Deslauriers, P. Laramée, Harris, Ramaekers, S.J.; les RR. PP. J.-R. De Grandpré, W. Sicotte, T. Paradis, J. Lambert, O. Robidoux, O.M.I.

Le Révérend Père Directeur de la Maison Saint-Joseph se fait un devoir de remercier tous ceux qui ont contribué au succès de ce pèlerinage. Outre MM. les orateurs, et tous ceux qui ont prêté leur concours à telle ou telle besogne plus ou moins obscure, il désire remercier la foule des pèlerins, venus en si grand nombre rendre hommages à saint Joseph; et il les invite tous à remercier le ciel de la magnifique journée qu'il nous a donnée.

"Culture"

Revue trimestrielle

Sciences Religieuses et Sciences Profanes au Canada

Juin 1940 — Sommaire

E. Gaudron: Jusqu'où doit se faire l'union au Canada.

G. Poulin: Le mouvement coopératif au Canada.

R. Légaré: L'Abitibi. Une histoire merveilleuse.

G. Poulin: Le Communautarisme mondial.

Bulletin de Théologie

L.-M. Puech: Le caractère sacramentel.

Mélanges

J.-J. Tremblay: Une force grandissante, L'U.J.C.C.

T. P. Slattery: The Work of Canadian Catholic Youth Union.

H. Blais: L'éducation religieuse dans l'Eglise d'Angleterre.

The Functions of a University.

F.-X. Jean: La Faculté d'Agriculture de Sainte-Anne.

L. E. Westman: The organization of Chemical Society Groups.

R. Thivierge: Le cours par correspondance.

M. Hamel: Le Conseil Canadien du Bien-Etre social.

Les correspondances peuvent être envoyées au tarif d'un sou

Les correspondances et articles manuscrits ou dactylographiés adressés à notre journal pour y être publiés, peuvent être mis à la poste au tarif d'affranchissement des matières de troisième classe, c'est-à-dire au tarif d'un sou par deux onces ou fraction de deux onces.

Voici l'article du Guide Postal Officiel donnant la définition du manuscrit de livre ou de journal (page 26, section 95):

"Par manuscrit de livre, on entend les feuilles écrites de tout livre destiné à la publication; et par manuscrit de journal, on entend les articles ou les correspondances écrits pour insertion dans un journal ou un périodique, et adressés au rédacteur ou à l'éditeur. Les annonces ou les avis par écrit n'y sont pas compris".

[...]hroniques

[...] — Alberta [...]e, — Mani[toba] [...]swick, — [...]ntario, — Qué[bec] [...]

Le[...] — Les li[...]vres [...] Répe[...]phique — (numér[...]

C'est [...] d'amis dan[...] tes du prem[...]

LE MA[RCHÉ]

aux Abattoirs de S[aint]-Boniface
13 août

Bouvillons, jusqu'à 1,050 livres	
De choix	$7.75—$9.0[...]
Bons	$6.50—$7.5[...]
Moyens	$6.00—$6.2[...]
Ordinaires	$5.00—$5.7[...]
Bouvillons, au-dessus de 1,050 livres	
De choix	$7.75—$8.0[...]
Bons	$6.50—$7.5[...]
Moyens	$6.00—$6.2[...]
Ordinaires	$5.00—$5.7[...]
Génisses—	
De choix	$7.00—$7.2[...]
Bonnes	$6.00—$6.7[...]
Moyennes	$5.00—$5.7[...]
Ordinaires	$4.25—$5.0[...]
Veaux engraissés—	
De choix	$9.00—$10.0[...]
Bons	$8.00—$8.5[...]
Moyens	$6.50—$7.5[...]
Vaches—	
Bonnes	$4.25—$4.7[...]
Moyennes	$3.50—$4.0[...]
Ordinaires	$3.00—$3.2[...]
Taureaux—	
Bons	$4.25—$4.5[...]
Ordinaires	$3.00—$4.0[...]
Bouvillons à engraisser—	
Bons	$6.00—$6.5[...]
Moyens	$5.00—$5.7[...]
Ordinaires	$4.00—$4.7[...]
Vaches et génisses à engraisser—	
Bonnes	$4.50—$5.5[...]
Moyennes	$4.00—$4.2[...]
Ordinaires	$3.25—$3.7[...]
Vaches laitières	$40.00—$60.0[...]
Veaux de boucherie—	
Bons et de choix	$6.75—$7.0[...]
Ordinaires et moyens	$4.00—$6.5[...]
Porcs—	
Bacon de choix— Prime $1 par tête	
Bacon	$7.5[...]
Bouchers— Escompte de $1.50 par tête	
Pesants	$6.5[...]
Très pesants	$4.50—$5.5[...]
Légers et maigres	$6.00—$7.[...]
Truies No 1	$3.75—$4.0[...]
Truies No 2	$2.75—$3.0[...]
Inférieurs	$3.00—$3.[...]
Verrats	$2.25—$2.[...]
Agneaux—	
Bons du printemps	$8.0[...]
Ordinaires	$6.00—$7.0[...]
Moutons—	
Bons moyens	$3.0[...]
Bons pesants	$3.50—$3.7[...]
Ordinaires	$2.00—$2.[...]

PRODUITS
Du Manitoba

Beurre de Crémerie frais no 1— F. O. B. Winnipeg	[illegible]
Oeufs—	
Grade A, gros, la douz.	[illegible]
Grade A, moyens, la douz.	[illegible]
Grade B, la douz.	[illegible]
Grade C, la douz.	[illegible]

Farine

Prix du détail pour les marques suivantes: Quaker Patent, Five Roses, Ogilvie Royal Household, Western Canada Purity, Robinhood, Maple Leaf Mills; Manitoba, Saskatchewan et Alberta.

Sac de 98 livres	$2.[...]

Gruau
(Prix de détail)

Sac de 80 livres	$2.0[...]

Alimentation
(Prix du char)

Son, La tonne	$23.0[...]
Moulée, La tonne	$24.0[...]

Autour de la Ferme

La consommation de la viande dans les villes canadiennes

Les cultivateurs canadiens peuvent produire de la viande de tout genre et de la meilleure qualité, et c'est là un fait dont nous devons nous féliciter, car la viande est une des nourritures essentielles pour la production de nos villes. La Division de l'économie du Service des marchés au Ministère fédéral de l'Agriculture, a conduit dernièrement une enquête sur la consommation de la viande dans Saint-Jean, N.-B. Montréal et Vancouver, pour voir quelle quantité de viande est consommée par différents groupes dans les villes et quelles circonstances en affectent la consommation. On a interrogé pour cette enquête 2,060 familles.

Cette enquête a révélé que la quantité moyenne de viande de tous genres consommée par tête de la population et par an, est de 144 livres à Montréal, 126 livres à Saint-Jean, N.-B., et 110 livres à Vancouver. Une raison qui explique la différence dans les trois villes, c'est qu'il se consomme plus de poisson dans les deux villes maritimes qu'ailleurs. Les différences de climat peuvent aussi avoir été pour quelque chose dans la consommation de la viande. Dans chaque ville, on consommait un peu moins de viande en été que pendant le reste de l'année.

Dans chaque ville également, la consommation suivait le revenu de façon très étroite. Les familles qui avaient le revenu le plus élevé sont celles qui consommaient le plus de viande, et la quantité de viande consommée par personne diminuait à mesure que le revenu allait décroissant; les familles secourues par l'assistance pubique ne consommaient que moitié autant de viande que celles qui avaient un revenu de $4,000 ou plus. La quantité moyenne de viande consommée dans les familles dont le revenu était inférieur à $1,000, mais qui n'étaient pas secourrues, était de 70 à 80 pour cent de la quantité moyenne consommée par celles dont le revenu atteignait ou dépassait $4,000. Ceci ne s'applique qu'à la quantité et non à la qualité de la viande. Si on étudie la question sous un autre aspect, on voit que si toutes les personnes qui vivent dans les villes canadiennes consommaient autant de viande que celles qui ont le revenu le plus élevé, l'augmentation dans la consommation moyenne de viande par personne serait d'environ 40 livres par année. Ceci signifie que l'approvisionnement de viande nécessaire pour les familles des villes au Canada devrait être augmenté de plus de 35 pour cent.

Les familles étaient divisées en groupes suivant l'occupation du soutien principal de famille. On a constaté que le nombre de livres de viande consommée par personne variait suivant les occupations des différents groupes. Comme la viande est spécialement utile pour la formation des muscles, on aurait pu croire que les journaliers non artisans et leurs familles consomment plus de viande que ceux qui sont engagés dans des occupations moins pénibles, mais on a constaté au contraire que leur consommation moyenne est la plus faible de toutes et que les gérants des grandes maisons, les ouvriers professionnels et leurs familles sont ceux qui consomment le plus de viande par personne. En d'autres, termes, les groupes d'occupation dont les salariés obtenaient le plus gros revenu sont ceux qui consommaient le plus de viande par personne et ceux dont le revenu était inférieur sont ceux qui en consommaient le moins.

On a étudié également d'autres circonstances qui pourraient affecter la consommation de la viande dans les familles des villes, mais si l'on prend toutes ces choses en considération, il semble que le facteur qui exerce le plus d'influence dans la détermination de la qualité de viande consommée dans les familles des villes, est le revenu de la famille.

Servez-vous des "Petites Annonces". C'est un excellent médium.

Le sol est vivant

La microbiologie nous enseigne que le sol a tous les attributs d'un organisme vivant, en dehors de ses propriétés physiques et chimiques; il regorge de bactéries, de champignons, de protozoaires et de beaucoup d'autres formes en plus petit nombre, dit le Dr J. M. Swaine, directeur du Service scientifique, au Ministère fédéral de l'Agriculture. Les recherches effectuées dernièrement sur la physiologie des organismes du sol modifient toutes nos vues sur la nature de la fertilité du sol et les procédés sur lesquels elle repose.

L'orge est le meilleur aliment pour les porcs à bacon

Le Comité national d'orge et de graine de lin a soumis à la dernière réunion du Comité consultatif national sur les services agricoles, tenue à Ottawa, le 17 juillet, son rapport pour 1939 et à venir jusqu'au 1er juillet 1940. Ce rapport contient un exposé des résultats des essais d'orge pour l'alimentation des bestiaux, et ces résultats démontrent, sans qu'aucun doute puisse subsister, que l'orge est une meilleure nourriture que le blé d'Inde ou l'avoine pour la production du porc. Elle leur est supérieure non seulement en ce qui concerne le prix de revient, mais aussi la qualité du bacon produit. On a amélioré les catégories d'orge à bétail pour satisfaire cette demande, mais le rapport attire l'attention sur le fait qu'il y a un problème qui pourrait engager l'attention du Comité national des aliments; ce problème, c'est celui du classement de la farine d'orge.

Demande d'importation en Angleterre

C'est sur le Royaume-Uni que le Canada dirige la plupart des exportations de produits agricoles, mais la demande de ces produits à l'heure actuelle et à l'avenir sera réglée presque entièrement par le cours que prendra la guerre et les programmes adoptés par les services du gouvernement du Royaume-Uni qui sont chargés du ravitaillement, des expéditions du change et des questions de même nature, dit la Revue courante de la situation agricole au Canada. Il a été négocié des accords entre les gouvernements du Canada et du Royaume-Uni touchant certaines denrées spécifiques, comme le bacon, le fromage, les oeufs et les volailles. Le blé importé par le Royaume-Uni a été acheté sur le marché public et directement de l'Office du blé. — Revue courante de la situation agricole au Canada.

Recettes éprouvées

Repas au poulet

Rien n'est plus délicieux qu'un poulet bien cuit, qu'il soit rôti sur le gril, en friture, à la broche ou au four. Naturellement, il est essentiel d'employer un bon procédé de cuisson si l'on veut que le poulet garde toute sa saveur délicate. Le secret d'obtenir un poulet succulent et doré à souhait est de le cuire à feu modéré sur le gril, en friture ou au four.

Les arômes de la graisse de bacon et du beurre sont les compagnons tout indiqués du poulet, et valent bien qu'on les combine.

Voici quelques recettes de cuisson proposées par la section des consommateurs, Service des marchés, Ministère fédéral de l'Agriculture.

Poulets rôtis sur le gril

Choisissez des poulets de 1½ à 2 livres. Fendez le dos, nettoyez et videz et poudrez de sel. Faites chauffer le gril 10 minutes, graissez-le, puis déposez-y les poulets, le côté de la peau tourné vers le bas, à environ 3 pouces du feu. Beurrez les poulets et laissez griller de 15 à 20 minutes. Tournez. Beurrez la peau et grillez encore environ 15 minutes, ou jusqu'à ce que les poulets soient dorés et tendres.

Poulets rôtis au four

Choisissez des oiseaux de 1½ à 2 livres. Ouvrez-les par le dos, videz et poudrez de sel. Mettez-les la peau tournée vers le bas, sur la claie beurrée d'une casserole peu profonde. Arrosez de beurre et laissez cuire à feu modéré (350 deg. F.) pendant 25 minutes. Tournez et faites cuire encore 20 minutes, ou jusqu'à ce que les poulets soient tendres. Vous pouvez alors les arroser de beurre et les faire griller pendant cinq minutes pour améliorer la couleur et la saveur.

Poulet à la poêle

Choisissez de jeunes poulets dodus de 2 à 3 livres. Découpez-les pour servir. Asséchez les morceaux et roulez-les dans la farine condimentée de sel et de poivre. Mettez au four dans une poêle forte avec fonds de beurre ou de gras de bacon de ¼ de pouce. Faites bien jaunir des deux côtés, sur un feu modéré. Mettez le couvercle et finissez la friture sur feu bas jusqu'à attendrissement, ce qui peut prendre de 25 à 30 minutes.

Note: Si le dessus du poêle est exigu, on peut, après que les deux côtés du poulet sont dorés, finir de cuire au four à 325 d. F. en se servant d'une casserole à couvercle et en donnant 45 minutes pour la cuisson.

Poulets farcis

Choisissez des poulets nourris au lait de la catégorie A ou B. Videz, poudrez l'intérieur de sel et remplissez de farce sans toutefois trop bourrer. Troussez la volaille et placez-la dans une rôtissoire découverte, le bréchet tourné vers le fond. Cuisez dans un four modérément lent (325 d. F.) en accordant de 30 à 35 minutes par livre de poids dressé. Un poulet de 5 livres exige environ 2 heures ½ de cuisson. Arrosez fréquemment avec de la graisse fondue au cours de la cuisson. Tournez l'oiseau sur le dos, pour que toute la surface devienne dorée durant la dernière heure de la cuisson.

Note: On peut rôtir parfaitement un poulet à 350 degrés F. en accordant de 20 à 25 minutes par livre de poids troussé, soit environ 1 h. ¾ pour un poulet de 5 livres. A cette température, on doit arroser les poulets plus souvent. On a constaté que la perte de poids après cuisson à haute température est un peu plus forte.

Les maladies du trayon chez la vache laitière

Peu importantes par elles-mêmes, les affections des trayons présentent néanmoins une certaine gravité en raison des répercussions qu'elles exercent sur la mamelle: gênant la traite ou la rendant même impossible, elles entraînent de la stase laiteuse et sont ainsi fréquemment l'origine d'une mammite grave: d'une inflammation de la glande mammaire. Aussi le traitement de ces affections ne doit-il jamais être négligé, quelle que soit leur bénignité apparente.

Elles ont pour cause les irritations dues à la main du trayeur, ou les tractions exercées par les veaux au moment des tétées, parfois même simplement les différences de tension qui se produisent dans le trayon, suivant que la mamelle est pleine ou vide.

Elles se traduisent au début par de simples fissures cutanées superficielles, longues de quelques millimètres à un centimètre au plus. Mais si l'on n'intervient pas et que la cause provocatrice persiste, elles gagnent en profondeur et forment alors de véritables plaies linéaires, suivantes ou suppurantes, dont les bords finissent par s'épaissir et s'indurer. Les crevasses peuvent s'infecter et être le point de départ de graves complications (fistule lactaire, mammite superficielle). Dans tous les cas, elles sont très douloureuses et elles gênent ou même empêchent complètement la traite.

Appliquez un traitement identique lors de plaies ou de blessures accidentelles du trayon. Mais si les plaies intéressent toute l'épaisseur de la peau du trayon, elles déterminent une fistule lactaire, caractérisée par l'écoulement permanent, situé en un point quelconque du trayon; l'écoulement peut se montrer à peine apparent ou, au contraire, être très abondant.

Il s'agit là d'un accident grave, car outre la perte du lait, les fistules se compliquent fréquemment d'infection de la glande mammaire. Leur traitement est des plus délicats; il comporte une intervention chirurgicale (suture du trajet fistuleux), et encore la guérison complète n'est-elle pas toujours obtenue. Ce traitement est du domaine du vétérinaire; les chances de guérison étant plus nombreuses lorsque l'accident est récent, nous conseillons aux propriétaires de faire intervenir sans retard le vétérinaire lorsqu'ils constatent l'existence d'une fistule lactaire.

• • •

Les verrues, si fréquentes chez les jeunes bovidés, sont souvent une lésion fort gênante pour la traite, et qui déprécie considérablement les sujets qui en sont porteurs.

Les verrues disparaissent souvent spontanément avec l'âge; mais lorsqu'elles siègent sur les trayons, on ne peut attendre leur guérison spontanée, et une intervention est nécessaire. Certaines précautions, telles que la pommade au collargol, peuvent donner des résultats dans certains cas. Mais il est préférable de faire pratiquer l'excision des verrues. En raison de la finesse de la peau, cette opération est quelque peu délicate et, mal pratiquée, elle peut aboutir à la formation d'une fistule lactaire. A tous points de vue, il est préférable de la confier au vétérinaire. Après l'opération, il est nécessaire de recourir aux tubes trayeurs pour effectuer la traite, jusqu'à complète guérison de la plaie opératoire.

• • •

Les pustules ou boutons de vaccine se localisent fréquemment sur les trayons; leur évolution et leur cicatrisation se trouvent retardées par la pression des mains des trayeurs ou les efforts de succion de veaux. Ici encore, l'emploi des tubes trayeurs est donc nécessaire. Deux fois par jour passez sur les pustules un tampon de ouate humecté d'eau bouillie, puis faites une légère application de pommade à l'oxyde de zinc ou de vaseline cocaïnée. Isolez les vaches malades et veillez à ce qu'elles reposent sur une litière toujours propre et sèche.

Toutes les affections des trayons comportent l'emploi de tubes trayeurs, pour permettre de vider la mamelle, sans irriter les lésions et retarder leur cicatrisation. Il s'agit de tubes métalliques creux, à extrémité arrondie, munis d'ouvertures latérales, et qui remplacent avantageusement la plume d'oie que l'on utilise dans le même but dans bien des campagnes. L'introduction de ces tubes dans le canal du trayon est des plus faciles; la seule précaution à prendre est de désinfecter les tubes, avant chaque emploi, dans de l'eau en ébullition. Après usage, lavez les tubes à grande eau, puis passez légèrement à la flamme d'une lampe à alcool.

Les terres françaises de Sainte-Hélène

A Sainte-Hélène, "petite Isle" anglaise où l'empereur exilé passa dix années douloureuses avant d'y expirer, le domaine de Longwood et le domaine de Val Napoléon, où fut son tombeau, sont, depuis 1858, terres françaises, en vertu de la cession — vraiment exceptionnelle — faite alors, en hommage à la mémoire du grand homme, par l'Angleterre à la France. Ces deux domaines s'étendent sur quatorze hectares.

Dès l'acquisition, Napoléon III envoya à Sainte-Hélène une mission chargée de remettre en état, d'après les documents les plus exacts, les appartements de l'empereur, qui avaient été transformés en magasins et en étables. Mais depuis quelques années, tout menace ruine.

Dans le but d'opérer les restaurations nécessaires, une "Société des amis de Sainte-Hélène" s'est créée en 1931. Elle s'est efforcée depuis, par des manifestations diverses, d'attirer sur la toute petite colonie perdue au milieu de l'océan l'attention du grand public.

Champion peu banal

Agé seulement de 13 ans, le jeune William Kloss est connu de tous les enfants américains et de la plupart des grandes personnes. La ville de Canton (Ohio), où il vit le jour, le fête tout comme elle fêta son autre fils, le président McKinley. Quels sont donc ses titres? Il est le meilleur joueur de billes de toute l'Amérique!

Un docte technicien de ce noble jeu a même affirmé qu'il était le meilleur joueur que le monde ait connu! Depuis un an, des millions d'enfants s'exercent dans l'espoir de remplacer le "roi des billes" qui perdra cet été sa couronne, puisque le règlement l'empêche de défendre à nouveau son titre.

Le lit chez les différents peuples

En Angleterre, le lit en bois, avec un fort poteau à chaque coin, continuait encore, il y a peu de temps, à être en usage; mais il est supplanté, en bien des localités, par le lit de fer avec ornements de cuivre. On dit que les lits anglais sont les plus grands et surtout les plus larges du monde entier. Le plus court de tous les lits est le lit allemand; sa principale originalité consiste dans la courtepointe qui, souvent, est l'unique couverture et tient lieu de tout.

L'Indien transporte avec lui son léger charpoy ou matelas, qu'il déroule le soir et roule à nouveau le matin. Le Japonais s'étend sur des nattes et a le cou appuyé sur un traversin de bois. Les Chinois se servent de lits très bas, souvent sculptés avec art, sur lesquels ils entassent des nattes et se couvrent avec des étoffes. La couche des Grecs et Romains était dans le genre des cadres de nos lits, seulement ils n'étaient pas horizontaux. Les Egyptiens dormaient sur une sorte de canapé ayant un dossier évidé et creux.

Radicalisme moderne

par le R. P. Joseph LEDIT, S.J.

Sous ce titre, l'auteur publie deux pénétrantes études sur une attitude d'esprit bien moderne, le radicalisme. La première l'envisage vis-à-vis de la religion, la deuxième vis-à-vis de la classe ouvrière.

Ancien rédacteur des Lettres de Rome, en contact par ses fonctions avec des hommes de tous les milieux, ayant séjourné dans un grand nombre de pays, dont la Russie, le R. P. Ledit a pu mener une enquête sérieuse sur les erreurs modernes. Son esprit perspicace ne s'est pas contenté des faits, il en a recherché les causes puis s'est efforcé d'en trouver les remèdes. On bénéficiera dans sa brochure que publie l'École Sociale Populaire du résultat de son travail. Tous les hommes sérieux trouveront intérêt à lire cette brochure. Elle se vend 15 sous l'exemplaire, à l'Action paroissiale, 4260, rue de Bordeaux, Montréal.

L'amitié est un parapluie qui se retourne dès qu'il fait mauvais temps.

Paul BRULAT.

Cours de grain fourni par

James Richardson & Sons Ltd.
1019, EDIFICE GRAIN EXCHANGE, Winnipeg TEL. 93 452

Prix déchargé à Fort William ou Port Arthur

PRIX COMPTANTS A WINNIPEG

	Lundi	Mardi	Mercredi	Jeudi	Vendredi	Samedi
Août	5	6	7	7	8	9
BLE						
Nord No 1	Congé	71⅞	71⅞	72	72	72
Nord No 2		69⅛	69⅛	69¼	69⅛	69¼
Nord No 3		64⅞	65⅛	65⅛	65⅛	65⅛
No 4		60⅝	60⅞	61⅛	61⅛	61⅛
No 5		58⅛	58⅛	58⅛	58⅛	58⅛
No 6		56⅜	56⅝	56⅝	56⅝	56⅝
Fourrage		52⅜	52⅝	52⅝	52⅝	52⅝
Sur voie net		71⅛	71⅛	71¼	71¼	71¼
No 1 Durum		62⅝	62⅝	62⅝	62⅝	62⅝
No 2 Durum		61⅝	62⅛	62⅛	62⅛	62⅛
No 3 Durum		60⅝	61⅛	61⅛	61⅛	61⅛
Inf. Nord 1		69⅞	69⅞	70	70	70
Inf. Nord 2		66⅝	66⅝	66⅝	66⅝	66⅝
Inf. Nord 3		61⅞	62⅛	62⅛	62⅛	62⅛
Charbonneux 1		66⅞	66⅞	67	67	67
Charbonneux 2		64⅛	64⅛	64⅛	64⅛	64¼
Charbonneux 3		69⅞	60⅛	60⅛	60⅛	60⅛
Rej. Nord 1		63⅜	63⅜	63⅞	63⅞	63⅞
Rej. Nord 2		61⅞	61⅝	61⅝	61⅝	61½
Rej. Nord 3		58⅛	58⅝	58⅝	58⅝	58⅝
Printemps 1		60⅝	60⅝	60⅝	60⅝	60⅝
Printemps 2		57⅝	57⅝	57⅝	57⅝	57⅝
Printemps 3		54⅝	54⅝	54⅝	54⅝	54⅝
AVOINE						
C.W. No 2		30⅝	31⅛	30⅞	30⅛	30¼
C.W. No 3		27⅛	28⅛	27⅜	27⅛	27⅜
Fourrage No 1		26⅝	27⅜	27⅜	27⅛	27
Fourrage No 2		23⅞	25⅜	24⅞	24½	24¼
Fourrage No 3		21⅞	23⅜	22⅞	22½	22¼
Sur voie net		28¾	29¾	29¼	28⅞	28⅝
ORGE						
C.W. 6 rangs		32⅞	33⅜	33⅛	32⅝	32⅛
Fourrage No 1		32⅜	32⅞	32⅞	32⅛	31⅞
Fourrage No 2		31⅞	32⅜	32⅜	31⅝	31⅝
Fourrage No 3		30⅞	31⅜	31⅜	30⅝	30⅝
Sur voie net		31⅝	32⅛	32	31⅝	31⅛
LIN						
C.W. No 1		130½	131	130⅝	131⅛	131⅛
C.W. No 2		126⅛	127	126⅝	127	127
C.W. No 3		118⅛	119	118⅝	119	119
C.W. No 4		107⅛	108	107⅝	108	108
Sur voie net		129⅝	130⅛	130	130⅛	130⅛
SEIGLE						
C.W. No 2		42	42⅜	42	41⅝	42
C.W. No 3		37½	37⅞	37 ⅛	37¼	37⅜
C.W. 2 rej		34	34⅜	34	33⅝	33⅝
C.W. No 4		33⅛	33⅞	33⅛	33⅛	33⅝
Ergot rej. X		32⅛	32⅞	32⅛	32⅛	32⅝
Sur voie net		41⅝	41⅝	41⅝	41⅛	41¼

OPTIONS — WINNIPEG

	Lundi	Mardi	Mercredi	Jeudi	Vendredi	Samedi
BLE						
Octobre	Congé	73⅝a	73⅝a	73⅝a	73⅝a	73⅝a
Déc.		74⅝a	74⅝a	74⅝a	74⅝a	74⅝a
AVOINE						
Octobre		29⅝	30⅝	29⅞	29⅛	29⅜
Déc.		27⅝	28a28⅛	27⅞	27¼a⅜	27¼a⅛
Mai		----	----	29½	28⅞	28⅛
ORGE						
Octobre		33⅞	34⅝	34⅛	33⅝	33⅛
Déc.		34	34a34⅛	33⅛	33⅛	32⅝
LIN						
Octobre		132½	133	132¾	133	133
Déc.		----	----	----	----	----
SEIGLE						
Octobre		43⅛	43⅞	43½	43¼	43⅝
Déc.		44⅝	44⅜	44⅛	44⅛	44⅛

La Ferme des Pins

(Henry Bernard)

Editeur: l'Association Catholique des Voyageurs de Commerce, section des Trois-Rivières

Illustrateur: Ernest Sénécal, Montréal

47



"Oui... un bon voyage... pour le sûr... répondit le fermier. Et c'étaient des poignées de mains distribuées ici et là. Tous s'enquéraient du but de sa course... et cela pour la chronique du village. Il se libéra d'eux, sauta dans un traîneau: "Chez nous! commanda-t-il au conducteur".



En route, les connaissances le saluaient, en quête de nouvelles. Puis, à la Ferme des Pins, il avait trouvé la maison vide, comme si personne n'était venu depuis longtemps. Il recommença à penser à Kingston... à son beau climat... le regrettait presque en se voyant dans la neige du Québec.



A la Ferme, on ne l'attendait pas. Il eut l'impression d'arriver chez des étrangers. "Georges... Robert... cria-t-il". Pas de réponse. Le chien même, n'y était pas. Et deux heures plus tard, Georges arrivait en même temps que la nouvelle de la mort de Miss Parker.

Pour Vous, Mesdames

Directrice: Mère-Grand

Selon sa nature, l'humeur est un cordial et un poison

Une humeur égale baignée de gaieté est un rayonnement qui sied à la grâce féminine.

La bonne humeur est un cordial qui donne à l'âme assez de force pour surmonter les difficultés quotidiennes et trouver supportables les plus mauvais jours.

La mauvaise humeur, au contraire, empoisonne jusqu'aux joies, et rend le bonheur impossible.

L'une et l'autre, quoiqu'il semble, ne dépendent que de vous et les influences extérieures n'y ont part qu'en apparence.

Ne connaissons-nous pas tous des gens que nous savons pertinemment exempts de peines et de soucis, et qu'une famille attentive s'efforce en vain de dérider? A peu près chaque jour ils se lèvent, comme on dit, du mauvais pied, n'ayant rien à reprocher à personne, simplement à charge à eux-mêmes, ce qui les rend, inévitablement, à charge aux autres.

Je sais quelqu'un dont le caractère atrabilaire avait, si je puis dire, une telle force irradiante, que l'aspect seul de la porte de sa chambre, avant même qu'elle ne l'ait entre-bâillée, faisait dire à ses proches: "Attention! Marie-Louise, aujourd'hui, ne sera pas à prendre avec des pincettes". Et neuf fois sur dix, on ne se trompait pas. Allez donc jouir des choses les plus agréables de la vie lorsque l'on est comme imbibé d'amertume et que tout vous apparait à travers un verre enfumé. La mauvaise humeur est indigne de pitié, parce qu'elle suffirait, pour s'en débarrasser, de la combattre avec énergie et constance au lieu de s'y complaire. "On ne se refait pas, est un aphorisme à l'usage des lâches qui trouvent plus commode de rester tels qu'ils sont que d'essayer de s'améliorer. Si l'on ne peut parvenir à se transformer absolument, on arrive, grâce à Dieu, à rectifier sensiblement les travers de son caractère, exactement comme on parvient par des traitements appropriés à remédier aux défectuosités physiques. On dira que de celles-là il en est d'irrémédiables, d'accord. Au moral aussi, hélas, on rencontre des difformités, j'allais dire des monstruosités inguérissables, la méchanceté, par exemple; la méchanceté foncière, du moins, car il en est d'accidentelle, jaillie d'un trop violent chagrin qui, bouleversant l'âme, a remué la couche de boue trop souvent stagnante au fond de nous, sans qu'on la soupçonne, pas plus que l'on ne devine sous l'eau claire du ruisseau, la lie qu'une crue d'orage ramènera à la surface. Finie la tempête, on peut espérer que, de nouveau, le ciel se reflètera dans l'onde redevenue limpide.

Infirmité curable

La maussaderie est une infirmité curable. Demandez à un grognon la raison de sa mauvaise humeur, il l'ignore; mais soyez tranquille, la cause viendra après l'effet! Cause inexistante qu'il s'ingéniera à faire naitre. Un mot, une expression de visage, moins, un silence, en voilà bien assez pour servir de prétexte à la scène qui détendra ses nerfs. Après quoi, peut-être deviendra-t-il un peu moins insupportable pendant un temps plus ou moins long, comme le serpent qui vient de mordre, demeure inoffensif tant que sa poche de venin n'est pas regonflée... Ce n'est pas drole!...

Rejetons le poison et prenons le cordial.

A la condition que leur santé soit florissante, que rien ne cloche pour eux, beaucoup "ont le sourire". Ceci n'est pas de la bonne humeur, mais simplement le reflet d'une clarté extérieure, quand ce n'est pas, tout vulgairement, une impression de bien-être physique, à la façon des chats qui ronronnent au soleil.

Vraiment, lorsque l'existence n'a pour nous que douceurs, il faudrait appartenir à la détestable catégorie de mécontents-nés, dont nous parlions tout à l'heure pour lui faire mauvais visage.

C'est alors

C'est aux moments qui semblent le moins faits pour l'entretenir, qu'il importe de garder notre bonne humeur. Elle nous permettra d'accueillir en riant les petits ennuis, en souriant les plus graves. C'est une compagne délicieuse, toujours prête à nous remettre d'aplomb si par hasard fléchissait notre entrain.

J'ai rencontré naguère dans cette chambre des supplices qu'est un institut de mécanothérapie, une jeune file de vingt ans dont le rhumatisme déformant tordait les membres. Tandis que l'appareil, impitoyablement, forçait ses pauvres bras raidis à exécuter des mouvements dont chacun était une torture, elle chantonnait et riait. Comme je ne pouvais m'empêcher de m'étonner devant cette incompréhensible gaieté, elle me répondit cette chose admirable: "Souffrant ce que je souffre, si par-dessus le marché j'étais triste, qu'est-ce que je deviendrais?"

S'obliger à la bonne humeur, ce n'est pas seulement créer en soi de la joie, c'est... et cela importe davantage encore, en répandre autour de soi.

La Mode Pratique



Robe d'après-midi

Une robe superbe, hautement recommandée que toute jeune fille moderne portera à ravir. Tout dans cette robe, la coupe, les manches, les plis amples, la garniture, le collet, dénote l'élégance féminine. Vous plairez, vous serez un bouquet de charme dans cette robe qui mettra en évidence votre teint.

Style no 3373 pour grandeurs 12, 14, 16, 18, 20. La grandeur 16 exige 3 verges ⅝ de tissu de 39 pouces et 3 verges pour la garniture.

Toute demande doit être adressée comme suit: Département de la Mode, LA LIBERTE, Winnipeg. Prière de mentionner exactement la grandeur du patron désiré et le numéro du modèle désiré. Ne pas demander des mesures autres que celles qui sont spécifiées. Inclure 20 sous par patron (en monnaie seulement). La Liberté n'est pas responsable des lettres non reçues. Un délai de huit jours est nécessaire pour la réception de ces patrons.

Ces patrons sont en anglais seulement.

Ils ne sont pas échangeables.

Une main de fer sous un gant de velours

L'autorité de la maitresse de maison ne doit s'exercer qu'avec la plus grande diplomatie. Rien n'est moins féminin que l'autocratie, et mieux vaut régner par la douceur que par la menace.

La maman qui ne cesse de gronder et de promettre des châtiments ne se fait ni respecter ni obéir. Elle s'éloigne de ses enfants par son incompréhension, et risque de perdre leur confiance. On ne peut prohiber systématiquement tout ce qu'on n'admet pas pour des raisons souvent égoïstes. Si, par horreur du bruit, on interdit aux petits de se livrer à leurs jeux, on cède à un sentiment injuste. Mieux vaut diriger leur activité dans un sens intelligent, leur fournir des distractions conformes à leur âge que de les vouer à une inaction désastreuse pour leur santé physique et morale. Ne prêtons pas nos goûts d'adultes à des enfants qui raisonnent avec leurs possibilités différentes. Tenons compte de l'évolution de la jeunesse et essayons de nous adapter à l'état d'esprit des jeunes filles et jeunes gens d'aujourd'hui qui aiment le sport et le mouvement et se défendent de tout excès de sentimentalité.

Ne soyons pas des grincheux qui subordonnent la vie des autres à leurs manies, à leur besoin de tranquilité. Avant de défendre telle ou telle chose, cherchons à comprendre ses mobiles, attachons-nous à trouver une méthode de moins négative, et, au besoin, renonçons à cette petite vanité de gouverner, pour conseiller, guider amicalement, nous intéresser aux évolutions des jeunes, à leurs efforts parfois stériles qu'il est dangereux et injuste de méconnaitre.

Si la petite bonne encore inexpérimentée multiplie les gaffes, gardons-nous d'accentuer son découragement, mais travaillons momentanément avec elle, pour lui indiquer les bonnes méthodes et lui apprendre à s'organiser.

Si les enfants s'agitent ne passons pas nos nerfs sur eux. Inventons un jeu qui fasse diversion à leur turbulence. Si la jeunesse nous semble déconcertante, tentons de nous en rapprocher avec indulgence.

Mais ne nous croyons pas autorisées à user d'un droit de veto irraisonné. Les êtres que nous brimerions ainsi entreraient en révolte contre notre rigidité et il resterait peu d'espoir de les ramener à un acquiescement spontané et sincère qui est à la base des relations harmonieuses que nous souhaitons voir régner chez nous.

Pour être obéie

Vous voulez être obéie, et obéie sans mauvaise humeur. Avez-vous remarqué qu'un ordre inattendu est souvent moins bien accepté qu'un ordre auquel on s'attend. Donnez donc le temps de se reprendre aux personnes que vous commandez. Ne dites pas à vos enfants: "Rangez immédiatement vos jouets", mais putôt: "Je vous donne un quart d'heure pour finir votre jeu, puis vous rangerez".

Ne demandez pas à la bonne d'abandonner ce qu'elle fait pour accomplir une besogne exceptionnelle (remise en état des bagages, par exemple), mais demandez-lui de s'organiser de façon à l'avoir faite avant le soir.

Pourquoi vieillir?

Nous sommes entourés de gens fascinés par des idées et des activités courantes. Il y a de ces idées cachées dans votre bureau, dans le roman que vous venez de terminer, dans tout ce qu'on dit autour de vous, dans votre esprit et dans votre imagination.

C'est un fait indéniable qu'une toute petite partie seulement, un très faible pourcentage de ces rêves se réalise durant votre vie.

La jeunesse est active et à la recherche constante d'un centre d'intérêt nouveau tandis qu'au moindre imprévu, l'âge accélère ses pulsations, fait monter sa pression artérielle. Voilà une différence entre la jeunesse et la maturité.

La jeunesse fait de la natation pendant que l'autre, assise, regarde cette vie passée pour elle. La jeunesse est pleine d'enthousiasme et de transports tandis que l'autre semble indifférente. Cette indifférence se traduit de mille et une manières: le ton de la voix, le port de la tête, l'expression des yeux, la gaucherie des mouvements, la manière de s'asseoir et de marcher.

C'est assez difficile de conclure en l'occurrence. Est-ce l'influence du moral sur le physique qui agit ou vice-versa? On peut avancer sans trop se tromper que l'un et l'autre doivent s'entr'aider.

Pour prolonger cette période, faites un peu de culture physique.

Pensée

La persuasion ne se contente pas de faire dire à une âme: c'est vrai, ce qui est déjà un beau résultat; elle lui fait dire: Je veux.

Père MONSABRE, O.P.

Pour aimer ton pays

Pour aimer ton pays, va contempler les champs,
Les rivières, les bois et les coteaux penchants;
Va regarder les fleurs, et va fouler les herbes
Au bord de la clôture où les moissons superbes

S'inclinent, en t'offrant l'or de leurs clairs épis;
Explore la forêt au somptueux tapis;
Bois au ruisseau, franchis les montagnes, écoute:
Mille chants, mille bruits s'élèvent sous la voûte

Sans cesse frémissante où filtre un peu d'azur;
Prends, goûte: tout cela t'appartient, sois-en sûr;
Regarde, emplis tes yeux du spectacle des choses;

Retiens-en la splendeur sous tes paupières closes,
Car c'est par le chemin des regards éblouis
Qu'en ton âme, à jamais, pénètre le pays...

Albert LOZEAU.

Cet âge est sans pitié

Vos petits garçons tirent à la carabine les moineaux, lancent les pierres de leur fronde contre les oiseaux... Ils rencontrent sur leur chemin un minable chat de gouttières, le piquent à coups de baguettes, le frappent à coups de pieds, en font la cible de leurs balles... Les mouches et les hannetons leur deviennent un jeu; arrachant les ailes à celles-ci, étranglant les autres sous le noeud d'un fil ils font de ces tortures leur amusement. Certes, si l'oiseau pleurait, si l'insecte criait, peut-être les jeunes bourreaux sentiraient-ils quelque émoi en leur coeur. Mais les victimes sont muettes; et rien ne rappelle à vos enfants qu'ils sont cruels.

Cependant, il y a le miaulement du chat?... Et ces plaintes ne trouvent aucun écho de pitié: la pauvre bête disgraciée, efflanquée, n'est qu'un jouet comique, comique jusqu'à la plainte si étrangement modulée. Elle ne peut se défendre, et la cruauté, réelle ici, puisque la souffrance se révèle par le cri, se double d'une lamentable lâcheté.

Voilà donc des amusements d'enfants les mieux élevés, les plus tendrement choyés et ceux des pauvres de la rue, des petits abandonnés moralement. Ils se rencontrent dans le plaisir que leur cause la souffrance des autres.

L'homme serait-il né cruel? Je ne sais. Quoi qu'il en soit, c'est contre cette cruauté instinctive, contre ces jeux barbares, contre cette guerre faite aux animaux, souvent utiles, toujours inoffensifs, qu'il vous faut réagir, parents pleins de bonnes intentions et réagir de toutes vos forces, de tout votre coeur.

Rien n'est plus dangereux pour l'âme de votre enfant que ces habitudes cruelles qui se rient de la vie et de la souffrance d'une créature vivante. S'il existe au fond, au plus bas de l'être un sentiment affreux qui prend plaisir dans le sang de la torture, ne faut-il pas étouffer ce monstre dès la naissance? Faut-il flatter et développer un instinct pervers, qui endurcira le coeur et qui, d'étape en étape peut conduire à maltraiter ses semblables?

Trouvez-vous, mamans d'enfants gâtés, que vos garçons si flattés, si choyés à l'excès, soient les meilleurs en tendresse, en sensibilité, en affection? Non! L'égoïsme humain développé par les faiblesses d'une telle éducation dessèche dans l'enfant les sources de bonté; vous en gémissez souvent, votre coeur est navré, lorsque vous ne trouvez plus dans ce fils tant adoré que brusquerie, indifférence et froideur. S'il en est ainsi, veillez aux instincts durs et brutaux et n'offrez pas cet étrange contraste d'efféminer, d'énerver les garçons à force de confortable et de recherches exquises, et de les laisser se dominer par des passions grossières, ou se livrer à des plaisirs barbares qui, semblables à des acides, dissolvent la délicatesse de l'âme.

Vous n'agissez pas ainsi, mamans qui me lisez, dès l'enfance, vous inculquez à vos tout-petits, la bonté, base de la beauté morale, de leur âme. Or, la véritable bonté n'a pas de bornes, et tout ce qui souffre et qui peut souffrir a droit à sa compassion.

Vous faites comprendre à vos garçons, à vos fillettes que les animaux ont droit non seulement à la pitié, mais à la justice. Quels services ne rendent-ils pas à l'homme qui a sur eux toute autorité? Mais autorité ne veut pas dire tyrannie. Les animaux domestiques, cheval, boeuf, vache, le portent, le servent, trainent fardeaux, l'aident dans ses labeurs; le chien le défend, le chat s'attache au foyer et chasse les souris et rats parasites; les oiseaux enchantent les bois et les champs et détruisent les insectes qui sont malfaisants à l'agriculture; les animaux les plus inférieurs: hérissons, crapauds, chauves-souris, orvets, sont utiles... Dites tout cela à vos enfants en multipliant les explications et les preuves.

Mais surtout apprenez-leur à respecter les nids! Ils sont sans pitié, ces écoliers des campagnes, ces petits citadins en vacances, qui vont dénicher les nids, détruire les oeufs! C'est un si grand et misérable plaisir de briser les oeufs, de voir périr les oisillons, de désoler le père et la mère, d'entendre leurs cris!

"Les parents de ces jeunes drôles, écrivait M. Boujeau, au lieu de les renvoyer à l'école convenablement fustigés, assistent avec une froide indifférence à ces actes de cruauté. Ignorent-ils donc ce qui est écrit: "Si en te promenant, tu trouves sur ton chemin, sur un arbre ou à terre un nid d'oiseaux et la mère couvant les petits ou les oeufs, tu ne prendras pas la mère ni les petits, mais tu les laisseras en liberté pour qu'il ne te mésarrive et que tu vives longtemps!"

Si au moins à défaut de bonté ils connaissaient leur intérêt! Ce qu'on détruit de cette manière est incalculable. Il est des cantons où le chardonneret, le bouvreuil, le verdier ont absolument disparu, grâce à la chasse que les enfants leur faisaient en toute liberté. Si une couvée d'hirondelles est saccagée, c'est cinq cent mille insectes destructeurs des moissons qui vivront à cause de ce vilain jeu, car l'hirondelle avale cinq cents insectes par jour.

Dans le Midi de la France, les becs-fins sont tués par milliers et les chasseurs ne comprennent pas ce que la mort de ces oiseaux insectivores représente combien de blé, d'huile, de vin qui seront détruits par les vers blancs et les hannetons dont les becs-fins sont les ennemis acharnés.

Multipliez ces exemples, ne craignez pas de raconter aux enfants des histoires qui les renseigneront exactement sur la valeur de ces petites créatures inférieures afin que, loin de les mépriser, et d'en faire leur souffre-douleur, ils les considèrent avec sympathie et respectent leur vie.

Mais surtout exaltez la pitié, la bonté, la générosité chez le tout-petit, l'écolier et le plus grand! Apprenez-leur progressivement à mettre dans leur vie ce programme si délicatement exprimé dans ces jolis vers d'Andrieux!

Vivre en soi, ce n'est rien, il faut vivre en autrui:
A qui puis-je être utile, agréable aujourd'hui?
Voilà chaque matin, ce, ce qu'il faudrait se dire.
Et le soir, quand des cieux la clarté se retire,
Heureux à qui son coeur a tout bas répondu:
Ce jour qui va finir, je ne l'ai pas perdu;
Grâce à mes soins, j'ai vu, sur une face humaine,
La trace d'un plaisir, ou l'oubli d'une peine!

M. COMOLET-SUE.

Il faut accepter les petites contrariétés de la vie

Une blessure, au sens propre, c'est une plaie, une lésion, une entaille assez grave faite dans la chair par une arme, un objet tranchant. Au sens figuré, c'est un mal moral créé par une peine profonde, une attaque à l'amour-propre ou à la réputation, la perte d'un être cher, ou encore, un grave revers de fortune.

L'égratignure n'attaque que la peau ou l'épiderme; la douleur qu'elle cause est légère et dure peu. Au figuré, une égratignure, c'est une petite contrariété causée par une légère indisposition physique, un contre-temps, une intempérie, un retard involontaire ou même volontaire, une taquinerie faite moins par méchanceté que pour faire briller l'esprit de son auteur, un reproche un peu trop vif, mérité ou non, une indifférence de la part de ceux qui nous entourent.

Se préoccuper de ces égratignures, c'est manquer de jugement, c'est être trop délicat, c'est avoir un amour-propre outré qui dégénère en égoïsme. Il y a un proverbe qui dit: "Il faut prendre le temps comme il vient, les gens comme ils sont, l'argent pour ce qu'il vaut". Les choses ne valent rien par elles-mêmes, tout dépend de l'intention qu'on leur prête, a-t-on dit, et il ne faut prêter à ces petites contrariétés que l'intention qu'elles méritent, c'est-à-dire les regarder comme des choses inévitables et au-dessous de la considération d'une personne de bon sens.

C'est ainsi qu'on acquerra la vraie force, la vraie patience, le véritable courage qui nous fera supporter les grandes blessures, qui nous les fera aimer même, comme le creuset où se retrempent les volontés, car, comme a dit Pamphile Lemay:

"N'ayons point peur de monter au [Calvaire,
"L'épreuve fortifie; ayons peur [du bonheur".

Fraiche et jolie

Si les hommes apprécient à leur juste valeur les qualités essentielles à toute bonne épouse, ils ne sont jamais insensibles à l'apparence extérieure de la femme qu'ils choisissent et dont ils aiment à se glorifier. Une coquetterie discrète est donc indispensable à la félicité conjugale. Il est toujours plaisant d'avoir à ses côtés une femme agréable à regarder, c'est un encouragement, un stimulant, c'est pourquoi on ne saurait considérer sous un autre angle ce côté de la vie qui a sur le bonheur plus d'importance qu'on ne croit.

Du riz à point

Lavez bien votre riz dans une passoire. Mettez-le sur feu vif, à l'eau froide salée, à raison de trois volumes d'eau pour un de riz. Remuez un peu jusqu'au début de l'ébullition. Quand l'eau bout, modérez le feu de façon à entretenir simplement l'ébullition et couvrez. Laissez cuire sans remuer, jusqu'à ce que le riz ait complètement absorbé l'eau, soit vingt minutes environ. Le riz est alors parfaitement cuit, d'un bel aspect, avec des grains bien gonflés, se détachant l'un de l'autre. Si votre riz fait "colle", c'est que vous l'avez laissé trop cuire ou que vous l'avez remué pendant l'ébullition. Ainsi préparé, vous avez le riz "à la créole". Vous pouvez le servir en garniture, à n'importe quelle sauce et à tout moment du repas.

Conseils utiles

Peinture sur tissus de couleur

On enlève les taches de peinture sur les tissus de couleur en les plongeant dans la térébenthine. Puis frottez et plongez dans un peu d'ammoniaque; frottez encore et lavez à l'eau chaude.

Marques faites par les plats chauds

Les marques faites par les plats chauds sur la table ou autres surfaces de bois poli s'enlèvent au moyen d'esprit de camphre qu'on applique avec un linge. Frottez légèrement, et quand la tache est disparue, polissez avec un chiffon doux.

Tache de fruit

Quand une tache de fruit est encore fraiche, recouvrez-là d'abord avec de l'emplois pulvérisé. Quand cela est séché, rincez l'article à l'eau froide et lavez de la façon ordinaire.

Vêtements plus blancs

Une cuillerée à thé d'eau oxygénée (peroxyde) ajoutée à l'eau chaude dans laquelle vous faites tremper les vêtements blancs les rendra le plus blancs possible.

Nettoyage du bois blanc

Voici un moyen économique de nettoyer le bois blanc. Prenez une petite quantité d'écailles d'oeufs et saupoudrez-les sur une brosse à laver et frottez le bois blanc. Toutes les taches disparaitront comme par enchantement.

Verres plus brillants

Les verres de table seront plus clairs et plus brillants si on les lave à l'eau savonneuse additionnée de quelques gouttes d'ammoniaque et si on les rince à l'eau tiède contenant un rien de bleu à laver ordinaire.

• • •

S'il s'agit d'améliorer l'aspect d'un gâteau qui s'est plus ou moins bien démoulé ou dont la couleur demande à être rehaussée, saupoudrez-le bien de sucre cristalisé que vous transformerez instantanément en caramel rien qu'en passant à la surface le bout rougi du tisonnier.

• • •

Voulez-vous redonner à votre planche à viande toute sa blancheur originelle? Frottez-la avec de l'eau oxygénée.

• • •

Pour atténuer l'odeur de tabac persistant dans une pièce, il suffit d'y placer une éponge constamment imbibée d'eau.

Le bon pain du Québec

La jeune fermière canadienne-française que l'on voit ci-dessus transporte des pains de la ferme au four extérieur. Partout, dans les régions rurales, des milliers de ces fours contribuent à la fabrication du pain le plus savoureux et le plus appétissant du Québec.

Joyeuse Fête

15 août
Odile Lafrenière, Saint-Léon.
Ida Allard, Sainte-Rose-du-Lac.
Lucien Trudel, Saint-Malo.
Norma Reimer, Sainte-Anne.

16 août
Edna Beaudry, Vassar.
Jean Péloquin, Saint-Malo.
M.-Ange Montsion, Sainte-Rose-du-Lac.
Simone Trudeau, Sainte-Anne.

17 août
Philippe Lambert, La Broquerie.
Emery Marion, Sainte-Rose-du-Lac.

18 août
Wilfrid Turenne, Saint-Pierre-Jolys.
Léonie Nault, Sainte-Rose-du-Lac.

19 août
Marie-Jeanne Saltel, Sainte-Geneviève.
Robert McCaughan, Saint-François-Xavier.

20 août
Dora Hupé, Sainte-Anne.
Jean-Baptiste Grégoire, Lorette.
Guillaume Jeanson, Lorette.
Jeannette Cénérini, Vassar.
Cécile Cénérini, Vassar.

21 août
André Champagne, Sainte-Anne.
Jeanne d'Arc Olivier, Sainte-Anne.

Par correspondance

L'agent fait stopper une automobile qui décrit des zigzags inquiétants et s'informe du motif de ces fantaisies.

—J'apprends à conduire, déclare le chauffeur.

—Comment, s'étonne le représentant de l'autorité, vous apprenez à conduire sans instructeur?

—Oui! J'apprends par correspondance.

Pluck et les Insectes

Editions Rodolphe VINCENT, par Odette FUMET-VINCENT



1. La sanguinaire Cténize, raconte la guêpe, se creuse un tunnel souterrain qu'elle enduit à l'intérieur d'une sorte de vernis qu'elle produit elle-même, qui la rend imperméable à l'eau.



2. Ensuite, elle tapisse les parois d'une sorte de papier soyeux qu'elle produit aussi.



3. Au fond de ce gîte douillet, dont elle fait un sinistre repaire, la Cténize se tient en faction, tendant l'oreille.

Feuilleton de "La Liberté"

Le Roman d'un Jeune Homme Pauvre

par OCTAVE FEUILLET

Il est inutile de dire que la liasse 116 ne contenait, comme les précédentes, que la vaine poussière des siècles. A midi, la vieille demoiselle vint me présenter son bras, et me conduisit dans un petit jardin, qui forme, avec un bout de prairie contigue, tout le domaine des Porhoet. La table était dressée sous une charmille, et le soleil jetait à travers les feuilles quelques rayons irisés sur la nappe éclatante Mlle de Porhoet fit tomber la conversation sur la famille Laroque. — Je vous confesse, me dit-elle, que l'ancien corsaire ne me plait point. Il avait, lorsqu'il arriva ici, un grand singe qu'il habillait en domestique, et avec lequel il s'entendait parfaitement. Cet animal était une peste dans le canton, et il n'y avait qu'un homme sans décence qui pût s'en être affublé. On disait que c'était un singe, je pense que c'était un nègre, d'autant plus que j'ai toujours soupçonné son maître d'avoir fait le trafic de cette denrée sur la côte d'Afrique. Feu M. Laroque le fils était un homme très comme il faut. Quant à ces dames, parlant bien attendu de Mme Laroque et de sa fille et nullement de la veuve, qui est une créature de bas aloi, quant à ces dames, dis-je, il n'y a pas d'éloges qu'elles ne méritent.

Nous en étions là quand le pas d'un cheval se fit entendre dans le sentier qui borde le mur du chemin. Au même instant on frappa à une porte voisine de la tonnelle: — Eh bien! dit Mlle de Porhoet, qui va là?

—Ouvrez, dit gaiement une voix d'un timbre grave et musical; ouvrez, c'est la fortune de la France!

—Comment! c'est vous, ma mignonne! s'écria la vieille demoiselle. Courez vite, mon cousin.

La porte ouverte, j'aperçus Mlle Marguerite qui s'occupait d'attacher les rênes de son cheval aux barres d'une clôture.

—Bonjour, monsieur, me dit-elle, sans montrer de surprise de me trouver là.

—Soyez la bienvenue, dit Mlle de Porhoet, et embrassez-moi. Vous avez couru, jeune folle, car vous avez le visage couvert d'une pourpre vive. Que pourrais-je vous offrir, ma merveille?

—Voyons! dit Mlle Marguerite, qu'est-ce que vous avez là? ... Monsieur a donc tout mangé? ... Au reste je n'ai pas faim, j'ai soif.

—Je vous défends de boire dans l'état où vous êtes; mais attendez ... il y a encore quelques fraises dans cette plate-bande ...

—Des fraises! "ô gioja!" chanta la jeune fille ... Prenez vite une de ces grandes feuilles, monsieur, et venez avec moi.

Mlle de Porhoet, fermant un oeil et suivant de l'autre avec un sourire de complaisance la démarche de sa favorite à travers les allées pleines de soleil: —Regardez-la donc, cousin, ne seraitelle pas digne d'être des nôtres? —

Cependant Marguerite, penchée sur la plate-bande, saluait par un petit cri d'allégresse chaque fraise qu'elle parvenait à découvrir. Je me tenais près d'elle, étalant la feuille de figuier sur laquelle elle déposait une fraise contre deux qu'elle croquait. Quand la moisson fut suffisante, nous revînmes sous la tonnelle; ce qui restait de fraises fut saupoudré de sucre, puis mangé à belles et très belles dents.

—Ah! que ça m'a fait du bien! dit alors Marguerite en se renversant contre la clôture de charmille. Et maintenant, pour compléter mon bonheur, ma chère demoiselle, vous allez me conter des histoires du temps passé, du temps où vous étiez une belle guerrière.

Les souvenirs de la conteuse épuisés, Mlle Marguerite l'embrassa, et elle annonça qu'elle retournait au château. Je partis en même temps qu'elle.

Nous sortîmes du jardin; je lui tins l'étrier pendant qu'elle montait à cheval. Au bout de quelques pas: — Mon Dieu! monsieur, me dit-elle, je suis venue là vous déranger fort mal à propos. Vous étiez en bonne fortune.

—C'est vrai, mademoiselle; mais comme j'y étais depuis longtemps, je vous pardonne, et même je vous remercie.

—Vous avez beaucoup d'attentions pour notre voisine. Ma mère vous en est très reconnaissante.

—Et la fille de madame votre mère? dis-je en riant.

—Oh! moi, je m'exalte moins facilement. Je ne juge pas si légèrement des actions humaines, qui ont généralement deux faces. Votre conduite à l'égard de Mlle de Porhoet a belle apparence; mais ... — Elle fit une pause, hocha la tête, et reprit d'un ton amer et véritablement outrageant: — Mais je ne suis pas bien sûre que vous ne lui fassiez pas la cour dans l'espoir d'hériter d'elle.

Je sentis que je pâlissais. Toutefois, je me contins, et je lui dis avec gravité: — Permettez-moi, mademoiselle, de vous plaindre.

Elle parut surprise. — De me plaindre, monsieur?

—Oui, mademoiselle, souffrez que je vous exprime la pitié respectueuse à laquelle vous me paraissez avoir droit.

—La pitié! dit-elle, en tournant vers moi ses yeux à demi clos par le dédain. Je ne comprends pas.

—Cela est fort simple, mademoiselle: si le doute et la sécheresse d'âme sont les fruits de l'expérience d'une longue vie, rien au monde ne mérite plus de compassion qu'un coeur flétri par la défiance avant d'avoir vécu.

—Monsieur, répliqua Mlle Laroque avec vivacité, vous ne savez de quoi vous parlez! Et, ajouta-t-elle sévèrement, vous oubliez à qui vous parlez!

—Cela est vrai, mademoiselle, répondis-je en m'inclinant; je parle sans savoir, et j'oublie à qui je parle; mais vous m'en avez donné l'exemple.

Mlle Marguerite me dit alors avec une hauteur ironique: — Faut-il vous demander pardon?

—Assurément, mademoiselle, si l'un de nous deux avait un pardon à demander, ce serait vous: vous êtes riche, je suis pauvre; vous pouvez vous humilier ... je ne le puis pas!

Il y eut un silence. Ses lèvres serrées, la pâleur de son front, témoignaient du combat qui se livrait en elle. Tout à coup, abaissant sa cravache comme pour un salut: — Eh! bien! dit-elle, pardon! —En même temps elle fouetta son cheval, et partit au galop, me laissant au milieu du chemin.

Je ne l'ai pas revue depuis.

30 JUILLET.

Ne me souciant pas de me trouver en présence de Mlle Marguerite après la scène qui avait eu lieu entre nous, j'avais passé deux jours sans me montrer au château: j'espérais à peine que ce court intervalle eût suffi pour calmer ses ressentiments. Cependant avant hier matin, vers sept heures, comme je travaillais près de la fenêtre de ma tourelle, je m'entendis appeler sur un ton amical par la personne même dont je croyais m'être fait une ennemie.

—Monsieur Odiot, êtes-vous là?

J'aperçus, dans une barque qui stationnait près du pont, Mlle Marguerite levant les yeux vers ma tour.

—Me voici, mademoiselle.

—Venez-vous vous promener?

Après les alarmes dont j'avais été tourmenté, tant de condescendance me fit craindre d'être le jouet d'un rêve insensé.

—Pardon, mademoiselle; .... comment dites-vous!

—Venez-vous faire une petite promenade avec Alain, Mervyn et moi?

—Certainement, mademoiselle.

—Eh bien, prenez votre album.

J'accourus sur le bord de la rivière. — Ah! ah! me dit la jeune fille en riant, vous êtes de bonne humeur ce matin, à ce qu'il paraît?

Je murmurai quelques paroles confuses, puis je sautai dans le canot.

—Nagez, Alain, dit-elle; et le vieil Alain, qui se pique d'être un maître canotier, se mit à battre méthodiquement des rames. — Il faut bien reprit Mlle Marguerite, que je vous arrache de votre donjon, puisque vous boudez depuis deux jours.

—Mademoiselle, je vous assure que ... le respect ... la crainte ...

—Oh! mon Dieu! le respect ... la crainte ... Vous boudiez, voilà. Ma mère qui prétend que nous devons vous traiter avec considération, m'a priée de m'immoler sur l'autel de votre orgueil, et en fille obéissante, je m'immole.

Je lui exprimai ma reconnaissance.

—Pour ne pas faire les choses à demi, j'ai résolu de vous donner une fête à votre goût: ainsi voilà une belle matinée d'été, des bois et des clairières avec tous les effets de lumière désirables, des oiseaux qui chantent sous la feuillée, une barque mystérieuse qui glisse sur l'onde ... Vous qui aimez ces sortes d'histoires, vous devez être content?

—Ah! ce n'est pas malheureux.

Les deux rives étaient jonchées de foin nouvellement coupé qui parfumait l'air. Je voyais fuir autour de nous les sombres avenues du parc que le splendide soleil du matin parsemait de traînées éclatantes. Vis-à-vis de moi, le bon Alain me souriait à chaque coup de rame d'un air de complaisance et de protection; plus près, Mlle Marguerite, vêtue de blanc contre sa coutume, belle, fraiche et pure comme une pervenche. Il n'aurait pas fallu me prier bien fort pour me faire aller au bout du monde dans cette petite barque.

—Vous ne me demandez pas où je vous mène, monsieur? me dit la jeune créole.

—Non, non, mademoiselle, cela m'est parfaitement égal.

—Je vous mène dans le pays des fées.

—Je m'en doutais.

—Mlle Hélouin, plus compétente que moi en matière poétique, a dû vous dire que les bouquets de bois qui couvrent ce pays à vingt lieues à la ronde sont les restes de la vieille forêt de Brocéliande, où chassaient les ancêtres de votre amie Mlle de Porhoet, les souverains de Gael. Or nous serons bientôt en plein centre de cette forêt. Et si ce n'est pas assez pour vous monter l'imagination, sachez que ces bois gardent encore mille traces de la mystérieuse religion des Celtes; ils en sont pavés. Vous avez donc le droit de vous figurer sous chacun de ces ombrages un druide en robe blanche. Le culte de ces vieillards insupportables a même laissé près d'ici dans un site solitaire et pittoresque, un monument devant lequel les personnes disposées à l'extase ont coutume de se pâmer; j'ai pensé que vous auriez du plaisir à le dessiner, et comme le lieu n'est pas facile à découvrir, j'ai résolu de vous servir de guide.

—Et comment appelez-vous ce monument?

—Moi, je l'appelle un tas de grosses pierres; les antiquaires l'appellent un dolmen, ou un "cromlech"; les gens du pays le nomment, sans expliquer pourquoi, la "migourdit".

Depuis un moment, un bruit sourd et continu annonçait le voisinage d'une chute d'eau, quand la vallée se resserra et prit l'aspect d'une gorge retirée et sauvage. A gauche se dressait une haute muraille de roche; des chênes et des sapins entremêlés de lierre et de broussailles pendantes, s'étageaient dans les crevasses jusqu'au faite de la falaise. Devant nous, à quelques centaines de pas, l'onde bouillait, écumait, puis disparaissait soudain.

—Accoste! dit la jeune créole.

—Pendant qu'Alain amarrait la barque aux branches d'un saule: —Eh bien! monsieur, reprit-elle, en sautant sur l'herbe, vous ne vous trouvez pas mal? On dit que c'est très joli, cet endroit-ci. Moi, je l'aime parce qu'il y fait toujours frais ... Mais suivez-moi dans ce bois, et je vais vous montrer ces fameuses pierres.

Mlle Marguerite, vive, alerte et gaie comme je ne l'avais jamais vue, prit un sentier qui s'enfonçait dans la futaie en gravissant les coteaux. Alain et moi nous la suivîmes à la file indienne. Après quelques minutes, notre conductrice s'arrêta, parut se consulter un moment, puis séparant deux branches entrelacées, elle quitta le chemin tracé et se lança en plein taillis. Le voyage devint alors moins agréable. Il était très difficile de se frayer passage à travers les jeunes chênes déjà vigoureux dont se composait ce taillis, et qui entre-croisaient leurs rameaux touffus. Alain et moi avancions à grand'peine, courbés en deux, nous heurtant la tête à chaque pas, et faisant tomber sur nous, à chacun de nos lourds mouvements, une pluie de rosée; mais Mlle Marguerite se glissait sans aucun effort apparent à travers les interstices de ce labyrinthe, riant de nos souffrances.

Nous arrivâmes dans une clairière étroite qui parait couronner le sommet de cette colline: là j'aperçus, non sans émotion, la sombre et monstrueuse table de pierre soutenue par cinq ou six blocs énormes, qui sont à demi engagés dans le sol, et y forment une caverne vraiment pleine d'une horreur sacrée. Au premier aspect, il y a dans ce monument des temps presque fabuleux et des religions primitives une puissance de vérité, une sorte de présence réelle qui saisit l'âme et donne le frisson. Mlle Marguerite elle-même parut pensive et recueillie. Pour moi, après avoir pénétré dans la caverne et examiné le dolmen sous toutes ses faces, je me mis en devoir de le dessiner.

Il y avait dix minutes environ que je m'absorbais dans ce travail, quand Mlle Marguerite me dit tout à coup: — Voulez-vous une Velléda pour animer le tableau? — Je levai les yeux. Elle avait enroulé autour de son front un épais feuillage de chêne, et se tenait debout à la tête du dolmen; sa robe blanche prenait l'éclat du marbre, et ses prunelles étincelaient d'un feu étrange dans l'ombre projetée par le relief de sa couronne. Elle était belle, et je crois qu'elle le savait. Je la regardais sans trouver rien à lui dire, quand elle reprit: — Si je vous gêne, je vais m'ôter. — Non, je vous en prie. — Eh bien, dépêchez-vous! — J'eus le bonheur de reproduire assez fidèlement, la poétique vision dont j'étais favorisé. Elle vint avec une apparence d'empressement examiner mon dessin. — Ce n'est pas mal, dit-elle. — Puis elle jeta sa couronne, et ajouta: — Convenez que je suis bonne. — J'en conviens: j'aurais même avoué en outre, si elle l'eût désiré, qu'elle ne manquait pas d'un grain de coquetterie; mais elle ne serait pas femme sans cela, et la perfection est haïssable.

Nous regagnâmes le sentier tracé dans le bois, et nous redescendîmes vers la rivière. — Avant de

A nos abonnés

Pour faciliter la tâche de nos employés, nous serions reconnaissants à nos abonnés de joindre à toute demande de renouvellement d'abonnement ou de changement de résidence le dernier compte reçu ou leur étiquette d'adresse.

repartir, dit la jeune fille, je veux vous montrer la cataracte, d'autant plus que je compte me donner un petit divertissement. Venez Mervyn! Venez, mon beau chien!

Nous nous trouvâmes bientôt sur la berge en face des récifs. L'eau se précipitait d'une hauteur de quelques pieds au fond d'un large bassin, qui bornait de toutes parts un amphithéâtre de verdure parsemé de roches humides. Cependant quelques ravines recevaient le trop-plein du petit lac, et ces ruisseaux allaient se réunir un peu plus loin.

—Ce n'est pas le Niagara, me dit Mlle Marguerite en élevant la voix pour dominer le bruit de la chute, mais j'ai entendu dire à des artistes, que c'était assez gentil. Avez-vous admiré? Bien! Maintenant j'espère que vous accorderez à Mervyn ce qui peut vous rester d'enthousiasme. Ici, Mervyn!

Le terre-neuve vint se poster à côté de sa maitresse, et la regarda en tressaillant d'impatience. La jeune fille, ayant lesté son mouchoir d'un caillou, le lança dans le courant un peu au-dessus de la chute. Au même moment, Mervyn tombait dans le bassin inférieur, et s'éloignait rapidement du bord; le mouchoir suivit le cours de l'eau, arriva aux récifs, dansa un instant dans un remous, puis passant comme une flèche par dessus la roche arrondie, il vint tourbillonner sous les yeux du chien, qui le saisit d'une dent prompte et sûre. Après quoi Mervyn regagna la rive, où Mlle Marguerite battait des mains.

Cet exercice fut renouvelé plusieurs fois avec le même succès, quand il arriva, soit que le chien fût parti trop tard, soit que le mouchoir eût été lancé trop tôt, que le pauvre Mervyn manqua la passe. Le mouchoir, entraîné par le remous, fut porté dans des broussailles qui se montraient un peu plus loin. Mervyn alla l'y chercher; mais nous fûmes surpris de le voir tout à coup se débattre, lâcher sa proie et lever la tête vers nous en poussant des cris lamentables. — Eh! mon Dieu, qu'est-ce qu'il y a donc? s'écria Mlle Marguerite.

—Il s'est empêtré dans ces broussailles. Il va se dégager, n'en doutez pas.

Bientôt cependant il fallut en douter. Le lacis de lianes dans lequel il se trouvait pris, émergeait au-dessous d'un évasement du barrage qui versait sur la tête de Mervyn une masse d'eau. La pauvre bête, à demi suffoquée, cessa de faire le moindre effort pour rompre ses liens, et ses aboiements plaintifs prirent l'accent étranglé du râle. En ce moment, Mlle Marguerite saisit mon bras, et dit d'une voix basse: — Il est perdu ... Venez, monsieur ... Allons-nous-en. La douleur, l'angoisse, la contrainte bouleversaient ses traits pâles.

—Si vous voulez me permettre, lui dis-je, je sais un peu nager, et je m'en vais aller tendre la patte à ce monsieur.

—Non, non, n'essayez pas ... Il y a très loin jusque-là ... Et puis la rivière est profonde et dangereuse sous la chûte.

—Soyez tranquille, mademoiselle; je suis prudent. — En même temps je jetai ma jaquette sur l'herbe et j'entrai dans le petit lac. L'eau était très profonde en effet, car je ne trouvai pied qu'au moment où j'approchai de Mervyn. Je ne sais s'il y a eu là autrefois quelque ilot qui se sera affaissé peu à peu, ou si quelque crue de la rivière aura entraîné et déposé dans cette passe des fragments arrachés de la berge; ce qu'il y a de certain, c'est qu'un enchevêtrement de broussailles se cache sous ses eaux perfides. Je posai les pieds sur une des souches d'où paraissent surgir les buissons, et délivrai Mervyn, qui, aussitôt maître de ses mouvements, retrouva tous ses moyens, et s'en servit pour nager vers la rive, m'abandonnant de tout son coeur. Quand je voulus prendre mon élan pour le suivre, je reconnus avec ennui que j'étais arrêté à mon tour dans les filets de la naïade malfaisante qui règne dans ces parages. Une de mes jambes était enlacée dans des noeuds de liane. On n'est point à l'aise dans une eau profonde, et sur un fond visqueux, pour déployer sa force; j'étais d'ailleurs aveuglé par le rejaillissement continuel de l'onde écumante. Bref, ma situation devenait équivoque. Je jetai les yeux sur la rive: Mlle Marguerite, penchée sur le gouffre, attachait sur moi un regard d'anxiété mortelle. Je

me dis qu'il ne tenait peut-être qu'à moi d'être pleuré par ces beaux yeux, et de donner à une existence misérable une fin digne d'envie. Puis je secouai ces pensées: un violent effort me dégagea, je nouai autour de mon cou le petit mouchoir qui était en lambeaux, et je regagnai paisiblement le rivage.

Comme j'abordais, Mlle Marguerite me tendit sa main, qui tremblait un peu. Cela me sembla doux. — Quelle folie! dit-elle. Quelle folie! Vous pouviez mourir là! et pour un chien! — C'était le vôtre, lui répondis-je à demi-voix, comme elle m'avait parlé. Ce mot parut la contrarier; elle retira brusquement sa main, et, se retournant vers Mervyn, qui se séchait au soleil en bâillant: "Oh! le sot! le gros sot! dit-elle. Qu'il est bête!"

Je ruisselais sur l'herbe, et ne savais que faire de ma personne, quand la jeune fille, revenant à moi, reprit avec bonté: "Monsieur Maxime, prenez la barque et allez-vous-en bien vite. Vous vous réchaufferez un peu en ramant. Moi je m'en retournerai avec Alain par les bois". Cet arrangement me parut le plus convenable à tous égards. Je pris congé, j'eus pour la seconde fois le plaisir de toucher la main de la maitresse de Mervyn, et je me jetai dans la barque.

Rentré chez moi, je fus surpris de retrouver autour de mon cou le petit mouchoir que j'avais oublié de rendre à Mlle Marguerite. Elle le croyait perdu, et je me décidai sans scrupule à me l'approprier, comme prix de mon humide tournoi.

J'allai le soir au château; Mlle Laroque m'accueillit avec cet air d'indolence dédaigneuse qui la caractérise habituellement, et qui formait un singulier contraste avec la bonhomie et la vivacité enjouée de ma compagne du matin. Pendant le dîner, auquel assistait M. de Bévallan, elle parla de notre excursion; lança, chemin faisant, quelques brèves railleries à l'adresse des amants de la nature, puis elle termina en racontant la mésaventure de Mervyn; mais elle supprima toute la partie qui me concernait. Si cette réserve avait pour but de donner le ton à ma propre discrétion, la demoiselle prenait une peine inutile. M. de Bévallan, à l'audition de ce récit, nous assourdit de ces cris de désespoir. — Comment! Mlle Marguerite avait souffert ces anxiétés, le brave Mervyn avait couru ces périls, et lui, Bévallan, ne s'était point trouvé là! Fatalité! il ne s'en consolerait jamais; il ne lui restait qu'à se pendre, comme Grillon!—Eh bien! s'il n'y avait que moi pour le dépendre, me dit le soir le vieil Alain, j'y mettrais le temps!

Je reçus hier matin une lettre de Madrid, qui me chargeait d'annoncer à Mlle de Porhoet la perte de son procès. L'agent m'apprenait en outre que la famile contre laquelle on plaidait parait ne pas devoir profiter de son triomphe, car elle se trouve maintenant en lutte avec la couronne, qui s'est éveillée au bruit de ces millions, et qui soutient que la succession lui appartient par droit d'aubaine. — Il m'a semblé qu'il serait charitable de cacher à ma vieille amie la ruine de ses espérances. Je vais m'assurer la complicité de son agent en Espagne: il prétextera de nouveaux délais; de mon côté, je continuerai à fouiller dans les archives pour que la pauvre femme continue jusqu'à ses derniers jours, de nourrir ses chères illusions.

Si légitime que soit le caractère de cette tromperie, j'éprouvai le besoin de la faire sanctionner par une conscience délicate. Je me rendis au château, et je fis ma confession à Mme Laroque: elle approuva mon plan, et me loua même plus que l'occasion ne paraissait le demander. A ma grande surprise elle termina notre entretien par ces mots: —C'est le moment de vous dire, monsieur, que je vous suis reconnaissante de vos soins, et que je prends chaque jour plus de goût pour votre compagnie, plus d'estime pour votre personne. Je voudrais, —je vous en demande pardon, car vous ne pouvez guère partager ce voeu, — je voudrais que nous ne fussions jamais séparés.. Je prie le ciel de faire les miracles, je ne me le dissimule pas.—Je ne pus saisir le sens de ce langage, pas plus que je ne m'expliquai l'émotion qui brilla dans les yeux de cette excellente femme. — Je remerciai, et je m'en allai à travers les champs promener ma tristesse.

Le hasard me conduisit, au bout d'une heure de marche, sur les bords du bassin qui avait été le théâtre de mes récentes prouesses. Ce cirque de feuillage et de rochers qui enveloppe le petit lac réalise l'idéal même de la solitude. Etendu sur la bruyère, je refis en imagination toute ma promenade de la veille, qui est de celles qu'on ne fait pas deux fois dans le cours d'une vie. Déjà je sentais que cette bonne fortune, si elle m'était offerte une seconde fois, n'aurait plus le même charme de sérénité, et, pour trancher le mot, d'innocence. Ce frais roman de jeunesse, qui parfumait ma pensée, ne pouvait avoir qu'une page, et je l'avais lue. Oui, cette heure, cette heure d'amour, pour l'appeler par son nom, avait été douce, parce qu'elle n'avait pas été préméditée, parce que je n'avais songé à lui donner son nom qu'après l'avoir épuisée! Maintenant ma conscience était éveillée: je me voyais sur la pente d'un amour impossible. Il était temps de veiller sur moi, pauvre déshérité que je suis!

Je m'adressais ces conseils dans ce lieu solitaire, quand un murmure de voix me tira de ma distraction. Je vis s'avancer vers moi: Mlle Marguerite s'appuyant sur le bras de M. de Bévallan, puis Mlle Hélouin et Mme Aubry, que suivaient Alain et Mervyn. Le bruit de leur approche avait été couvert par le grondement des cascades; je n'avais plus le temps de faire retraite, et il fallut me résigner au désagrément d'être surpris dans mon attitude de beau ténébreux. Ma présence ne parut éveiller aucune attention particulière; seulement je crus voir passer un nuage de mécontentement sur le front de Mlle Marguerite, qui me rendit mon salut avec une raideur marquée.

M. de Bévallan fatigua quelque temps les échos des clameurs banales de son admiration: — Délicieux! Pittoresque! Quel ragoût! ...La plume de Georges Sand ... le pinceau de Salvator Rosa! — le tout accompagné de gestes qui semblaient ravir à ces deux grands artistes les instruments de leur génie. Enfin il se calma, il se fit montrer la passe où Mervyn avait failli périr. Mlle Marguerite raconta l'aventure, observant la même discrétion au sujet de la part que j'avais prise au dénouement. Elle insista avec une sorte de cruauté, relativement à moi, sur la vaillance et la présence d'esprit que son chien avait déployées, suivant elle, dans cette circonstance. Elle supposait apparemment que sa bienveillance passagère et le service que je lui avais rendu avaient dû faire monter à mon cerveau quelques fumées de présomption qu'il était urgent de rabattre.

Mlle Hélouin et Mme Aubry ayant manifesté le désir de voir se renouveler sous leurs yeux les exploits de Mervyn, la jeune fille appela le terre-neuve, et lança son mouchoir dans la rivière; mais le brave Mervyn, au lieu de se précipiter dans le lac, prit sa course le long de la rive, allant et venant d'un air effaré, aboyant avec fureur, donnant les preuves d'un intérêt puissant, mais en même temps d'une excellente mémoire. Décidément la raison domine le coeur chez cet animal. Mlle Marguerite, courroucée et confuse, employa tour à tour les caresses et les menaces pour vaincre l'obstination de son favori: rien ne put persuader à l'intelligente bête de confier de nouveau sa précieuse personne à ces ondes redoutables. Après des annonces si pompeuses, la prudence de Mervyn avait quelque chose de plaisant; plus que tout autre, j'avais, je pense, le droit d'en rire, et je ne m'en fis pas faute. L'hilarité fut bientôt générale, et Mlle Marguerite finit par y prendre part, quoique faiblement.

—Encore un mouchoir perdu! dit-elle.

Le mouchoir, entraîné par le mouvement constant du remous, était allé s'échouer dans les branches du buisson fatal, à une courte distance de la rive opposée.

—Mademoiselle, s'écria M. de Bévallan, dans dix minutes, vous aurez votre mouchoir, ou je ne serai plus!

Mlle Marguerite me lança un regard expressif, comme pour me dire: Vous voyez que le dévouement n'est point si rare autour de moi! Puis elle répondit à M. de Bévallan: — Pour Dieu! ne faites point de folie! l'eau est très profonde ... Il y a un vrai danger ...

—Ceci m'est absolument égal, reprit M. de Bévallan. Dites-moi, Alain, vous devez avoir un couteau?

—Un couteau! répéta Mlle Marguerite avec l'accent de la surprise, mais que prétendez-vous faire d'un couteau?

—Je prétends couper une gaule, dit M. de Bévallan.

La jeune fille le regarda. — Je croyais, murmura-t-elle, que vous alliez vous mettre à la nage?

—Oh! à la nage! ... D'abord je ne suis pas en costume de natation ... ensuite je vous avouerai que je ne sais pas nager.

—Si vous ne savez pas nager, il importe assez peu que vous soyez ou non en costume de natation!

—C'est juste, dit Bévallan avec une amusante tranquillité; mais vous ne tenez pas à ce que je me noie, n'est-ce pas? Vous voulez votre mouchoir, voilà le but. Du moment que j'y arriverai, vous serez satisfaite, n'est-il pas vrai?

—Eh bien allez, dit la jeune fille en s'asseyant; allez couper votre gaule, monsieur.

M. de Bévallan disparu dans un fourré voisin, où nous entendîmes craquer des branchages; puis il revint armé d'une longue branche de noisetier.

—Est-ce que vous comptez atteindre l'autre rive avec ce bâton? dit Mlle Marguerite, dont la gaieté commençait à s'éveiller.

—Laissez-moi faire, laissez-moi donc faire, mon Dieu, repris l'imperturbable gentilhomme.

Il enleva les feuilles de sa gaule, après quoi il se dirigea vers la barque. Nous comprîmes que son dessein était de traverser la rivière en bateau, et, une fois sur l'autre bord, de harponner le mouchoir, qui n'en était pas très éloigné. A cette découverte, il n'y eut qu'un cri d'indignation, les dames en général aimant fort, comme on sait, les entreprises dangereuses — pour les autres.

—Voilà une belle invention vraiment! Fi! fi! monsieur de Bévallan!

—Ta! ta! ta! mesdames. C'est comme l'oeuf de Christophe Colomb. Il fallait encore s'en aviser.

Cependant, cette expédition pacifique ne devait pas se terminer sans émotions. M. de Bévallan, au lieu de gagner l'autre rive directement, eut l'idée malencontreuse d'aller descendre sur un point plus voisin de la cataracte. Il poussa donc le canot au milieu du courant, puis le laissa dériver pendant un moment; mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'aux approches de la chute la rivière précipitait son cours avec une inquiétante rapidité. Nous eûmes la révélation du danger en le voyant soudain battre des rames avec une fiévreuse énergie. Il lutta contre le courant pendant quelques secondes avec un succès très incertain. Cependant il se rapprochait peu à peu de la berge opposée, bien que la dérive continuât à l'entraîner avec une impétuosité effrayante vers les cataractes. Il n'en était plus qu'à quelques pieds, lorsqu'un effort suprême le porta assez près du rivage. Il prit alors un élan vigoureux, et sauta sur le talus de la rive, en repoussant du pied, malgré lui, la barque abandonnée, qui fut culbutée aussitôt par-dessus les récifs.

Tant que le péril avait duré, nous avions eu une vive inquiétude; mais nos esprits, à peine rassurés, devaient être vivement saisis par le contraste qu'offrait le dénouement de l'aventure avec l'aplomb et l'assurance ordinaires de celui qui en était le héros. Le rire est aussi facile que naturel après des alarmes heureusement apaisées. Aussi n'y eut-il personne parmi nous qui ne s'abandonnât à une franche gaieté, aussitôt que nous vîmes M. de Bévallan hors de la barque. Il faut dire qu'à ce moment même son infortune se complétait par un détail affligeant. La berge présentait une pente escarpée et humide: il n'y eut pas plus tôt posé le pied qu'il glissa et retomba en arrière; quelques branches solides se trouvant à sa portée, il s'y cramponna avec frénésie, pendant que ses jambes s'agitaient dans l'eau. Tout danger ayant alors disparu, le spectacle de ce combat était ridicule, et je suppose que cette pensée ajoutait aux efforts de M. de Bévallan une maladroite précipitation qui en retardait le succès. Il réussit à reprendre pied sur le talus; puis nous le vîmes glisser de nouveau en déchirant les broussailles sur son passage, après quoi il recommença dans l'eau, avec un désespoir évident, sa pantomine désordonnée. C'était à n'y pas tenir. Jamais Mlle Marguerite n'avait été à pareille fête. Elle remplissait le bocage des éclats de sa joie presque convulsive. Elle frappait dans ses mains, criant d'une voix entrecoupée: — Bravo! bravo! monsieur de Bévallan! très joli! pittoresque! Salvator Rosa!

(A suivre)

Il n'y a pas de chat

—Papa, comment est-ce qu'on appelle une maman chat?

—Une chatte, mon chéri.

—Et un papa chat?

—Heu! ... Un matou.

—Et un bébé chat?

—Un chaton.

—Alors, il n'y a donc pas un seul chat qui s'appelle un chat?

Motifs populaires



COLLET ET CEINTURE

La robe tyrolienne devient de jour en jour plus en vogue. Ce collet et cette ceinture très populaires et aux vives couleurs embelliront votre costume d'été.

Le patron No 217 vous donnera les renseignements relatifs à la fabrication et à la mise du collet et de la ceinture.

Pour se procurer ce patron, adresser comme suit: **Département de Travaux à l'aiguille, La Liberté, Winnipeg.** Mentionner le numéro du patron et inclure 20 sous (en monnaie seulement). **La Liberté** n'est pas responsable des lettres non reçues. Un délai de huit jours est nécessaire pour la réception de ces patrons.

WINNIPEG

Aide au général Charles de Gaulle

Quelques personnes de la colonie française de Winnipeg se sont réunies lundi soir à l'Assembly Hall of the Canadian Legion B.E.S.L., London Block, pour former un comité temporaire en aide au général Charles de Gaulle. Le but de ce mouvement est de prêter le support moral et matériel à la Légion sous les ordres du général de Gaulle, qui se bat actuellement aux côtés de ses camarades britanniques pour la liberté universelle.

Une réunion générale aura lieu sous peu (qui sera annoncée) à laquelle un comité permanent sera établi. Toutes personnes intéressées au but de ce groupe pourront obtenir des renseignements en écrivant à la secrétaire, Mme M.-Berthe Bretner, Canadian Legion, London Block.

Comité temporaire: président, J.-O. Callede, Sans Souci; vice-président, J.-E. Collon, Saint-Boniface; secrétaire-trésorière, M.-Berthe Bretner, Winnipeg.

Mort du Dr James McKenty

Le Dr James McKenty, l'un des chirurgiens les plus éminents de l'Ouest, qui était à la retraite depuis trois ans, est décédé dimanche après une maladie prolongée. Il était âgé de 74 ans. Professeur de chirurgie au Collège de Médecine du Manitoba pendant plusieurs années, il avait été, à diverses époques, chef du personnel des hôpitaux de Saint-Boniface, de la Miséricorde et Saint-Joseph. De 1931 à 1939, il avait été l'un des deux représentants du St. Paul's College au Sénat de l'Université du Manitoba.

Le Dr James McKenty, né dans l'Ontario, pratiquait à Winnipeg depuis 1902. Il avait épousé Marie Siegel, de Trois-Rivières, qui mourut en 1933.

PETITES NOTES

Nous apprenons avec plaisir que M. André Vaudoyer, ancien agent consulaire de France à Winnipeg, est sain et sauf, après avoir pris part à de rudes engagements pendant la bataille de France. Sa femme et ses deux enfants sont en sûreté dans le territoire inoccupé.

• • •

M. Xavier Fournier, époux de Mlle Alma Gauthier du Sacré-Coeur, Winnipeg, s'est noyé dans le fleuve Saint-Laurent, le 21 juillet dernier. Son corps fut retrouvé quelques jours après. Le service funèbre et l'inhumation du corps eurent lieu à Pointe-Fortune, P.Q. M. Apollinaire Gauthier, du Sacré-Coeur, père de l'épouse éprouvée, nous apprend que le second fils de Mme Xavier Fournier s'est noyé dans la rivière Ottawa, le 2 août.

Commissaire allemand de la Banque de France

PARIS — Les autorités militaires allemandes ont désigné Carl Schaeffer comme commissaire de la Banque de France et contrôleur en chef des banques françaises. Le directeur de la Reichsbank, Hellmuth Jost, devient l'adjoint permanent de Schaeffer aux deux postes.

La Banque de France a reçu ordre de mettre le commissaire au courant de toutes les opérations et de préparer des états de compte mensuels pour lui. Le commissaire devra approuver les questions de crédit, les taux d'intérêt. La Banque devra défrayer le traitement du commissaire.

Les gars de la marine

M. Victor Mercier, fils de M. et Mme R.-A.-L. Mercier, parti le 2 août pour Halifax.

Le vendredi 2 août M. Victor Mercier quittait Winnipeg au nombre d'un groupe de treize du R. C. N. V. R. Ces jeunes gens partaient à destination du camp d'entraînement de la marine à Halifax.

La veille du départ, dans la salle du conseil Provencher des Chevaliers de Colomb, une trentaine des amis de Victor se sont réunis pour lui souhaiter de vive voix heureux voyage, succès et bonne chance à son nouveau poste.

Où est le gardien du monument de Vimy?

La commission canadienne des monuments de guerre est à la recherche d'un de ses employés, M. G. H. Stubbs, ancien citoyen de Winnipeg, gardien du monument de Vimy. Le dernier geste connu de ce dernier est son envoi d'un chèque, en cadeau à "ceux de mes camarades qui ne sont pas en des postes aussi avantageux que le mien".

Son chèque de $25 adressé aux services de guerre de la Légion canadienne et payable à une banque canadienne, est daté de Vimy, le 9 avril, en l'anniversaire de la bataille de Vimy, en 1917.

Ce geste, il l'avait fait immédiatement avant de se voir forcé de quitter le monument de la crête de Vimy, qu'il avait aidé à construire et à surveiller, avec son épouse et ses quatre enfants. On croit que M. Stubbs est actuellement quelque part en territoire occupé par les Allemands.

M. Stubbs a passé une bonne partie de sa vie en France. Il s'était enrôlé à Winnipeg dès les premiers jours de la première grande guerre, et avait servi en France avec la force expéditionnaire canadienne. En 1920, lorsque commencèrent les travaux au monument de Vimy, il y fut employé comme ouvrier. Il en devint le gardien, lorsqu'il fut terminé.

Le monument de Vimy n'a pas été endommagé

OTTAWA — Le premier ministre, M. Mackenzie King, a annoncé qu'il venait de recevoir des renseignements portant que le monument de guerre canadien à Vimy n'avait pas été endommagé.

Comment le consul de France à Boston voit la situation

LOWELL, Mass. — L'Etoile publie un résumé de la conférence récemment faite par M. Brière, consul de France à Boston, devant les journalistes franco-américains. Nous en détachons les passages suivants:

Sans vouloir engager de querelle avec l'Angleterre, M. Brière a indiqué l'étendue des sacrifices militaires consentis par la France dans la campagne des Flandres, la difficulté de recevoir une aide efficace des Anglais sauf pour la R. A. F. pendant la bataille de France, la destruction des voies ferrées, la fermeture progressive des usines de guerre, presque toutes situées près de la frontière ou dans la région parisienne, la supériorité énorme de l'adversaire en hommes (2 fois plus) en avions (5 fois plus) en chars (10 fois plus), la paralysie des mouvements de troupes par l'encombrement des réfugiés sur les routes. Au 15 juin, il y avait en France non occupée plus de 8,000,000 de réfugiés dont 6,000,000 de Français et 2,000,000 de Belges, sans abri, sans ressources et sans vivres. Dans ces conditions la résistance armée, qui avait été au-delà des limites du possible, ne pouvait plus continuer. Nous ne devons pas dire que la France s'est abandonnée, elle a résisté héroïquement. A la suite de ses sacrifices, son honneur militaire et national est sauf.

L'armistice

Examinant les conditions dans lesquelles l'armistice a été conclu, le consul a passé en revue les deux éventualités: continuer la lutte avec l'Angleterre ou demander un armistice à l'Allemagne. Pour ce qui est de la première hypothèse, on sait la proposition qui avait été faite par M. Churchill d'unir les ressources des deux empires et les flottes. C'était un projet improvisé, de la dernière heure. La structure de l'Empire colonial français, avec son administration centralisée à Paris, est tout autre que celle de l'Empire britannique. Il n'aurait pas été possible de continuer à administrer le pays des colonies. On l'aurait abandonné au sort de la Tchécoslovaquie ou de la Pologne.

C'est la seconde solution qui a prévalu, en dépit de son caractère infiniment douloureux. Elle laisse subsister une France non occupée et une administration autonome qui sauve ce qui reste d'entité française et qui se fait l'interprète des traditions françaises.

Gouvernement libre?

M. Brière a mis en garde ses auditeurs contre l'idée répandue dans ce pays selon laquelle le gouvernement français actuel serait l'instrument de la puissance occupante. Ce gouvernement a signé une convention d'armistice qui impose des obligations techniques de caractère militaire et il est bien certain que ces conditions dues à la défaite doivent être remplies, afin que l'armistice ne soit pas dénoncé et que le pays échappe à l'occupation totale. Mais il y a toute une série de mesures qui sont prises par le gouvernement de sa propre initiative en vue de hâter la reconstruction du pays.

Les opérations de l'armistice mises à part, il convient de chercher à discerner ce qui est du cru français dans les activités du gouvernement Pétain. Le Consul a invité instamment ses auditeurs à ne pas se laisser impressionner par les appréciations grossières des commentateurs qui mettent le nouveau régime français dans le même sac que le système nazi. En réalité, les dirigeants actuels ont insisté depuis longtemps sur la nécessité d'une renaissance morale sur des bases chrétiennes. M. Paul Baudoin, ministre des Affaires Etrangères, écrivait dans la Revue de Paris en 1938 que la civilisation française serait chrétienne ou qu'elle ne serait pas.

Réformes saines

Pour se rendre compte qu'il n'est pas question d'un système imposé par la puissance occupante, il n'y a qu'à se référer aux projets de réforme publiés par divers membres du gouvernement français dans les dernières années. Il s'agit de compenser les faiblesses et les abus de la liberté par un renforcement du sentiment de la responsabilité, de débarrasser le principe d'égalité de ce qu'il peut recouvrir de sentiments de jalousie et d'envie non-avoués; c'est d'égalité des devoirs et des sacrifices qu'il faut parler autant que d'égalité des droits. La fraternité ne doit pas être seulement une confraternité de clan, mais une vaste fraternité de tous au sens chrétien du terme et surtout une fraternité de tous les citoyens unis dans un sentiment patriotique, annonciatrice d'une plus grande fraternité entre peuples.

La nouvelle devise

Analysant ensuite la devise du nouveau régime français, M. Brière s'est appliqué à montrer comment elles se rattachent aux plus anciennes traditions françaises. La famille est bien la cellule essentielle du pays. On a prétendu qu'il était inutile d'en parler, car ce serait seulement énoncer une vérité connue. Il est bien vrai que la famille est reconnue comme le centre social, mais elle n'est reconnue telle que dans les moeurs et non pas légalement. Elle constitue une entité supérieure aux droits de chaque individu. Il n'est pas juste qu'une famille nombreuse soit considérée comme une charge par le père et la mère, c'est un trésor pour la communauté. D'où le code de la famille, récemment mais tardivement rédigé: il faut donner à la famille sa place dans la vie légale de la nation dont elle est la base. Le travail, dans la pensée du gouvernement français, est envisagé selon la tradition française, goût de la "belle ouvrage", comme disent les paysans, considéré comme un principe sacré et non pas comme une charge dégradante.

Pour le pays

Enfin, en ce qui concerne le mot Patrie, M. Brière a dit que tout citoyen français sait ce que cela veut dire. Pour l'illustrer, il a indiqué ce que cela signifie pour un fonctionnaire comme lui. Il a rappelé que les traditions des grandes administrations françaises remontent au delà de la Révolution et de l'Empire, à l'Ancien Régime. Les membres des grandes administrations françaises ont avant toute préoccupation politique l'amour passionné du service pour le pays, quelle que soit la forme du gouvernement. Ils considèrent avant tout que leur devoir est de servir la France: "J'ai servi, a dit le consul, sous M. Tardieu, sous M. Paul-Boncour, sous M. Blum, je sers maintenant sous un maréchal de France. J'en suis fier".

Pertes anglaises depuis le début de la guerre

LONDRES — La marine anglaise aurait perdu depuis le début de la guerre 6,221 officiers et marins, dont 2,988 tués ou mortellement blessés, 3,204 disparus et 29 faits prisonniers. On estime que 1,849 marins ont été blessés. L'aviation estime à 4,000 les pertes de toutes nature qu'elle a subies depuis le début de la guerre.

L'Amirauté a annoncé qu'il y avait eu 21 morts et 25 blessés à bord du contre-torpilleur "Boreas" qui a été endommagé par des avions allemands dans la Manche le 25 juillet dernier.

Le coulage du "Lancastria"

LONDRES — Alfred Duff Cooper, ministre de la Propagande, a déclaré à la Chambre des Communes que la nouvelle du coulage du transport britannique Lancastria avait été gardée pendant six semaines parce qu'il était clair, d'après les rapports de la radio allemande, que les Allemands ignoraient complètement l'identité du navire.

Le Lancastria a été coulé le 17 juin et la nouvelle en a été publiée le 25 juillet.

M. Cooper a été bombardé de questions à ce sujet. A la suite du coulage, 2,823 passagers manquaient à l'appel. C'est la plus grosse perte maritime depuis la guerre.

Petit Courrier d'Europe

Angleterre

Liberté de mouvement

LONDRES — Sir Alan Brookes, le nouveau commandant en chef des armées anglaises, a fait enlever des grandes routes des Iles britanniques les nombreuses barricades et les divers obstacles que la population avait érigés pour barrer le chemin à l'envahisseur. On estime que ces nouvelles dispositions stratégiques assureront aux troupes une liberté et une rapidité de mouvements qui vaudront mieux, dans l'organisation de la défense, que des guérillas de position. D'autres ont observé que les barricades élevées contre des moyens inconnus d'invasion, ne sont bonnes tout au plus qu'à établir dans un pays menacé, un sentiment de fausse sécurité ou encore un complexe d'assiégé chez le peuple. Or, l'Angleterre, dans cette guerre, est bel et bien menacée d'une invasion, mais elle n'a pas perdu pour cela son caractère de nation assiégeante. Sa puissante marine et son aviation portent des coups redoutables à l'extérieur et ses armées restent prêtes à effectuer un prompt débarquement en Europe continentale. Un pays est en meilleure position pour gagner la guerre lorsqu'il abandonne la défensive pour se préparer à l'offensive.

France

Des maires traitres

VICHY — Le gouvernement français a fait arrêter plusieurs maires des communes du nord parce que ceux-ci se sont dégradés au cours de la lutte avec l'ennemi, avant l'armistice de juin. Les premiers magistrats de certaines grosses villes au nord de Paris ont tenu des propos défaitistes, ont prêché ouvertement l'indiscipline et ont ensuite fui devant le péril. Il n'y a pas de mot assez fort pour qualifier ces lâchetés.

Allemagne

La Gestapo

BERLIN — C'est le 17 juin 1936 que Hitler, chancelier du IIIe Reich, signa le décret réorganisant et unifiant la police allemande.

"Devenue nationale-socialiste, dit-on dans le préambule du décret, la police n'a plus pour mission d'assurer un ordre fixé par un régime parlementaire et constitutionnel. Elle est là: 1 pour faire exécuter la volonté d'un chef unique et 2 pour préserver le peuple allemand contre toutes les tentatives de destruction d'ennemis intérieurs et extérieurs. Pour arriver à ce but, la police a besoin d'être toute-puissante".

Depuis cette date, la police du Reich est divisée en deux branches, la police d'ordre (Ordnungspolizei) et la police de sûreté, qui est elle-même divisée en deux sections, police criminelle (Kriminalpolizei) et Ge-Sta-Po (Geheime-Staats-Polizei). La Gestapo comprend une centaine de mille agents en civil et plus de deux cent mille soldats en uniforme noir, les Schutz-Staffeln plus connus sous la dénomination de S. S. Le siège central de la Gestapo se trouve à Berlin au numéro 8 de la Prinz-Albrecht Strasse. Elle est dirigée par Heinrich Himmler qui s'est fait, en Allemagne comme à l'étranger, une solide autant que sinistre réputation de tortionnaire.

Sur le patron de l'Allemagne et de l'Italie

VICHY, France — Marcel Déat, l'un des principaux promoteurs d'un parti national unique en France, écrit dans l'"Oeuvre" en faveur de ce projet. Ce parti unique sans opposition, avec au moins quelques-uns de ses chefs en uniforme, sera, dit-il, le symbole de la nouvelle France qui s'édifiera sur les ruines de la Troisième République. En fait, la mort des multiples partis de la république "s'est inscrite en même temps que la mort du régime parlementaire". Le nouveau parti appartient au chef de la France, le maréchal Pétain, et le motif qui le guide est "la grande famille française".

Où est notre devoir en l'état actuel des choses?

Pendant que les événements conservent, en Europe, une tournure des plus graves, nous ne devons pas hésiter à opposer à la guerre totale un effort total.

Ceux qui, en septembre, ont annoncé à grands cris que "la guerre serait longue", qu'il fallait "se préparer pour une campagne de trois ans au moins", que "l'Allemagne n'était pas prête" et qu'enfin "Hitler bluffait comme d'habitude" se rendent compte aujourd'hui de leur erreur.

Plus longue sera la guerre, plus forte sera sa répercussion sur notre vie économique. C'est pourquoi tous nos efforts doivent tendre à en abréger la durée. Mieux vaut faire tout de suite un sacrifice, pénible sans doute, mais qui a des chances de réussir, que d'hésiter pendant que l'ennemi ne ménage aucun effort. Comme le disait ces jours derniers André Maurois, si l'armée d'Hitler peut être contenue d'ici septembre, les chances d'une victoire seront beaucoup plus grandes.

Mieux vaut aussi envisager et préparer tout de suite les réformes économiques et sociales rendues nécessaires par l'urgence de la situation que d'attendre de se les faire imposer. Il est toujours plus facile d'accepter des réformes quand on s'y attend. L'excès d'optimisme, à l'heure présente, serait aussi dangereux, sinon plus, qu'un pessimisme exagéré. Nous avons des chefs, suivons leurs directives. Peu importent les erreurs du passé, les hésitations, les excès de confiance, — ce qui compte aujourd'hui c'est de fournir un effort sans restriction.

Comment cet effort doit-il être fourni, demanderez-vous? Eh bien! je crois que la meilleure formule est celle que donnait récemment un représentant du peuple: "Que chacun continue à faire son devoir — tout son devoir — au poste qu'il occupe présentement!"

Si chacun continue à faire son devoir, dans la sphère où il est aujourd'hui le plus utile à la société, aucune perturbation — si grave soit-elle — ne risque de détraquer notre vie normale. Des millions de paysans d'Europe sont restés sur leurs terres et se préparent à la récolte prochaine, même après l'invasion hitlérienne; si pénible que soit leur sort, il l'est encore moins que celui des réfugiés. De même, nous ne devons pas chercher à fuir nos responsabilités, mais nous cramponner à notre tâche et faire mieux que jamais. Les suppositions, les discussions, les critiques, rien de cela ne peut nous aider et aider la cause commune. C'est du temps perdu. Comme tous les propos inutiles, c'est une source d'énervement. Et le moment serait bien mal choisi de s'énerver quand les éléments les plus lucides et les plus stables de la société n'épargnent rien pour sauver la situation et sortir de l'impasse nos institutions menacées. Restons calmes, travaillons et occupons-nous avant tout de notre affaire.

Louis-A. BELISLE.
—(Les Affaires).

Quand vous faites affaire avec nos annonceurs mentionnez la "Liberté".

Le fils de Weygand rentre à Vichy

VICHY, France — Le capitaine Jacques Weygand, fils du maréchal Maxime Weygand, est arrivé ici, après une fuite mouvementée des mains des Allemands du nord de la France et après avoir parcouru à pied une distance de 300 milles avant de tomber dans le territoire français non occupé.

Le jeune Weygand, qui combattait dans les troupes que commandait son père, a repris son travail au ministère de la Guerre immédiatement après son arrivée.

Il n'est qu'un entre mille des combattants français à recevoir une réception délirante de joie de parents ou d'épouses qui les tenaient pour morts. Tous les jours on publie en France de longues listes de blessés et de tués ou de prisonniers des Allemands.

"La Phalange des Compagnons de France"

GRENOBLE, France. — Une dépêche de Vichy au Petit Dauphinois annonce la création d'une formation de jeunesse paramilitaire qui grouperait les jeunes Français de 15 à 20 ans dans des camps maintenus par l'Etat. Cette initiative du ministre de la Jeunesse et de la Famille, M. Jean Ybarnégaray, viserait surtout à enrôler les milliers de jeunes gens qui se trouvent sans foyer et séparés de leurs familles depuis l'invasion. La "Phalange des Compagnons de France": tel serait le nom de la nouvelle formation paramilitaire qui grouperait étudiants, ouvriers et apprentis. Ces jeunes porteraient un costume sportif. Leur principale mission serait d'aider aux autorités civiles et militaires en approvisionnant les camps de prisonniers dans les régions occupées et en prenant soin des réfugiés dans les régions non occupées.

C'est une farce, disent les Anglais



Le raid de feuilles volantes de l'Allemagne sur l'Angleterre a été pris comme une farce et a servi la campagne de récupération du papier. Voici un laitier (à gauche) et un garde contre les raids aériens (à droite) lisant des extraits du discours d'appel à la raison de Hitler.